VAUBAN EN CHINONAIS

30 ans
ASSOCIATION VAUBAN
1981 2011

Vauban en Chinonais, thème qui est loin d'être infondé puisque Vauban vint en voisin lors de ses visites à sa fille Jeanne Françoise, Dame d'Ussé par son mariage avec Louis II Bernin de Valentinay, Receveur général des Finances à Tours, Contrôleur Général de la Maison du Roi. Nous marcherons donc dans le pas de Sébastien Le Prestre de Vauban, dans les aménagements qu'il venait de concevoir avec Le Notre dans le château qui l'a abrité à de nombreuses reprises et nous découvrirons également ce Val de Loire si étonnant qu'il figure depuis 2000 au rang des sites inscrits au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO.

Chinon, haut lieu de l'histoire de France, capitale éphémère au XVème siècle, siège à deux reprises des Etats Généraux, possède une forteresse remarquable. Son chantier de restauration s'est achevé l'an passé. Ce chantier fut le plus important site d'archéologie et de restauration sur la fin du Moyen Age en Europe. Siège de l'administration Plantagenêt en France, la forteresse est occupée sans discontinuer pendant plus de quinze siècles. La forteresse, condensé du savoir faire défensif angevin, Plantagenêt, Philippien est également un site de transition entre la forteresse strictement défensive, résidentielle et constitue le dernier modèle de château fortifié avant l'engouement de la Cour et de la noblesse pour les châteaux résidentiels qui feront la richesse du Val de Loire à partir de la renaissance.

Ce dossier est destiné à vous proposer des pistes d'approche pour mieux appréhender cette région, synthèse de l'histoire de France.

Marc Gayda

SOMMAIRE

Rigny – Ussé..... 3
Cinq Mars la Pile 11
Chinon, Ville 17
Chinon, forteresse 32
Richelieu..... 47
Foret de Chinon et landes du Ruchard..... 58
Saumur, la ville 62
Saumur, le Château 67
Saumur, le musée des blindés 74
Saumur, le quartier de Cavalerie 80
Bibliographie..... 86

LE CHATEAU DE RIGNY-USSE

Le château, construit à flanc de coteau sur la rive gauche de l'Indre, est une demeure de plaisance enveloppée dans un système de défense féodal avec chemin de ronde, mâchicoulis et tours d'angle. Les bâtiments sont groupés autour d'une tour carrée dont un côté, donnant sur la vallée, a été détruit. La façade, à l'est de cette cour, a été entièrement remaniée. Au 17e siècle fut rajouté à l'ouest un bâtiment couvert d'une fausse terrasse. A l'angle sud-ouest s'élève un gros donjon cylindrique du 15e siècle. La chapelle, édifiée sur un plan et d'une structure encore gothiques, est caractéristique de la première Renaissance tourangelle.

Une importante campagne de fouilles a été entreprise à la fin du XXème siècle entre 1986 et 1999, notamment dans et autour de l'église Notre Dame de Rigny,

Rigny Ussé en 1894 (photo Mederic, Ministère de la Culture)

Le site du château d'Ussé est habité depuis la préhistoire comme en attestent les traces retrouvées sur les lieux (présence avérée de tumulus datant de l'âge du fer dans le parc du château, fouilles en 1921). On note également une présence gallo-romaine (petit tumulus et tombes), et certaines rumeurs en font la propriété du gallo-romain Uccius. Cité au VI^e^ siècle sous le nom d'*Ucerum* (chronique de Tours), le site d'Ussé, adossé à la forêt de Chinon, occupe un espace stratégique, contrôlant la route de Chinon, et la navigation de la Loire et de L'Indre.

Les sources écrites révèlent l'existence, au XIe-XIIe siècle, du château d'Ussé et de trois lieux de culte qui appartenaient à l'abbaye de Cormery : l'église Notre-Dame de Rigny, la chapelle Sainte-Foy d'Ussé et l'ermitage Saint-Paul de Régula qui était situé dans une forêt à l'est de la commune. En revanche, elles ne nous apprennent rien sur le contexte du peuplement : l'habitat ne se laisse guère percevoir dans la documentation écrite avant le XVIII^e^ siècle et pour les époques antérieures nos seules sources sont archéologiques. Le premier seigneur connu des terres d'Ussé fut en 1004, le redoutable viking GUELDIN1er de Saumur ("Le diable de Saumur") seigneur de Saumur, d'Ussé et de Pontlevoy, portant les couleurs du comte de Blois Thibeut II puis Eudes II qui édifia la première forteresse en bois. Son fils Guelduin IIlança en 1040 la construction en pierre d'un premier château..Le premier seigneur connu d'Ussé fut en 1004 le chef viking Guelduin I^er^ de Saumur (dit le diable de Saumur), Il édifia la première forteresse en bois. En1099, Olivier d'Ussé est le seigneur des lieux.

Au début du XVème siècle le chateau passe par mariage à une grande famille de Touraine, les Bueil. Vers la fin de la guerre de cent ans, en 1424, Jean V de Bueil, comte de Sancerre, seigneur d'Ussé et capitaine du roi, membre d'une des plus illustres familles d'Orangelles, fait construire la structure de base du château actuel. Il meurt en 1477. Son fils Antoine, seigneur d'Ussé en 1456, épouse en 1462 Jeanne de Valois, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel. Elle lui apporte une dot de 40 000 écus d'or. Dans les années 1460, il entreprend la reconstruction du château dans le style du XV^e^ siècle. Surendetté, Antoine de Bueil vend en 1485 le chateau à Jacques d'Espinay issu d'une famille qui a occupé des fonctions importantes à la Cour des Ducs de Bretagne puis à

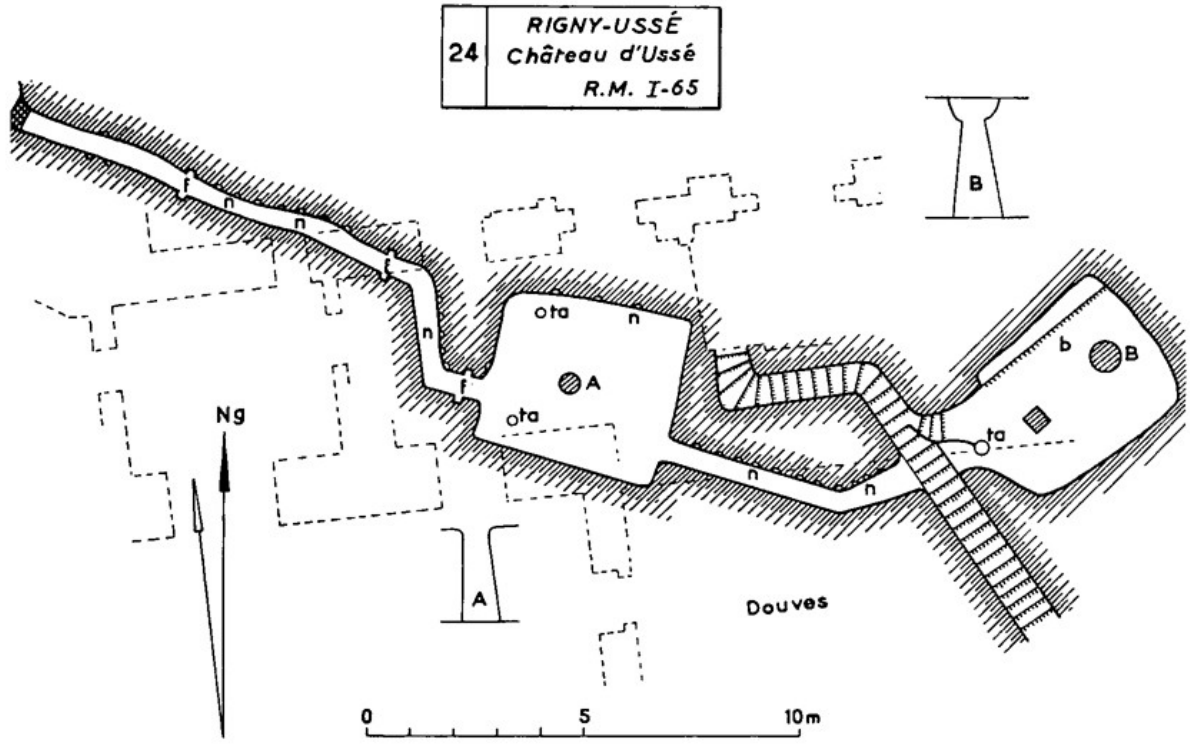
cel e des Rois de France. Jacques et son fls Charles ont achevé l'aile est par une ent ée en angle ent e deux t urs et ils ont fait const uire l'aile ouest.

D'origine bret nne, Jacques d'Espinay est le fls du chambel an de François II de Bretagne. Il devient lui-même chambel an des rois Charles VIII et Louis XII, puis accède à la fonct on de grand-maît e de l'hôt l de la reine. Il poursuit les t avaux du chât au et fonde en 1521 la col égiale d'Ussé dest née à devenir la chapel e fu néraire de sa famil e.

On pense que c'est à cet e période qu'un important réseau de sout rrain partant du chât au vers le domaine du parc a été réalisé[1]. Une part e de ces sout rrains fut identifié en 1964 par J. Zocchett i à la mi-haut ur de l'escalier conduisant à la cave à vin du chât au, sous la galerie t ansversale Est-Ouest, lors de t avaux de réfect on qu'on ent eprit alors. L'ancienne ent ée devait se t ouver à la base du donjon et c'est en partant de là que ce sout rrain fut creusé, comme le mont e la direct on des coups de pic. Un couloir de 8 mèt es, coudé en deux points et barré de 3 feuil ures de fermeture, jalonnés de nombreux emplacement de lampe, conduit à la sal e Ouest de 5,75 m sur 4 m de large, et de 1,70 m de haut, avec pilier cent al et de deux t ous d'aérat on au plafond.

Un second couloir de 8 m jalonné d'emplacements de lampes, part de cet e sal e pour rejoindre la salle (E) Il est coupé par l'escalier descendant à la cave. Cett e salle (E) de 5m x 4 m sur 1,80 m de haut, a son plafond tenu par deux piliers, dont un a été sculpté en colonne ronde à chapit au grossier. Un t ou d'aérat on, agrandi depuis, donne dans les douves. Deux f agments de bancs subsist nt. Ces deux sal es servent de cave à vin. Tout l'ensemble a été tail é avec le plus grand soin et l'état de la conservat on en est excel ent.

Ce sout rrain est forcément antérieur au donjon de pierre actuel est c'est au moment de l'édif cat on de ce dernier (XVIe - XVe ?) que son ent ée et ses premiers mèt es durent êt e bouchés par le blocage de maçonnerie que l'on aperçoit à son origine Nord-Ouest. Comme les premières ment ons d'Ussé sont du XIe siècle, il est permis de supposer d'une part que c'est de cet e dat au XIVe siècle que ce sout rrain dut servir et, d'aut e part, qu'au moment de l'édif cat on du donjon, cet abri défensif devait êt e considéré comme superf u. Élément précieux pour la datat on des sout rrains de la région et l'un des seuls... Le plan en a été levé en Janvier 1965



[1] Selon l'atlas archéologique de Touraine

Son fils Charles d'Espinay et sa belle-fille Lucrèce de Pons poursuivent les travaux. Leur fils, René d'Espinay, leur succède en 1534. Le parc a une superficie de plus de 200 ha et un périmètre de 5,5 km environ. Il était délimité par un mur dès le début du XVIe siècle : celui-ci est mentionné dans l'acte de fondation de la collégiale d'Ussé en 15342. Le plan terrier du XVIIIe siècle indique que la clôture du parc comportait des tourelles décoratives et deux portes, l'une au sud, l'autre à l'ouest. La chapelle, dédiée à Sainte-Anne, construite entre 1521 et 1535 possède des stalles réalisées par Jean Goujon, bien qu'à la base de style gothique elle est enrichie de decors à l'italienne ; elle est consacrée le 11 août 1538. Lui-même criblé de dettes, René vend le château en 1557 à Suzanne de Bourbon l'épouse de Claude de Rieux, Seigneur de Rochefort et d'Ancenis sur la Loire.

La fille de Suzanne de Bourbon, Louise de Rieux, apporte le domaine à son époux René de Lorraine, marquis d'Elbeuf. Par la suite et toujours par mariage Ussé passe à Henri de Savoie, Duc de Nemours qui meurt en 1620. Après une succession de propriétaires le domaine est acquis en 1659 par Thomas Bernin, marquis de Valentnay, Secrétaire du Roi de France. Ses descendants portent le nom de Valentnay. Après une succession de propriétaires le château est acquis en 1659 par Thomas Bernin, secrétaire du roi. En 1664 le Marquis de Valentinay fait amènager des terrasses fleuries à partir de dessins de l'architecte Le Notre. Au XIXème siècle la façade est a été refaite et un bâtiment construit dans la cour extérieure.

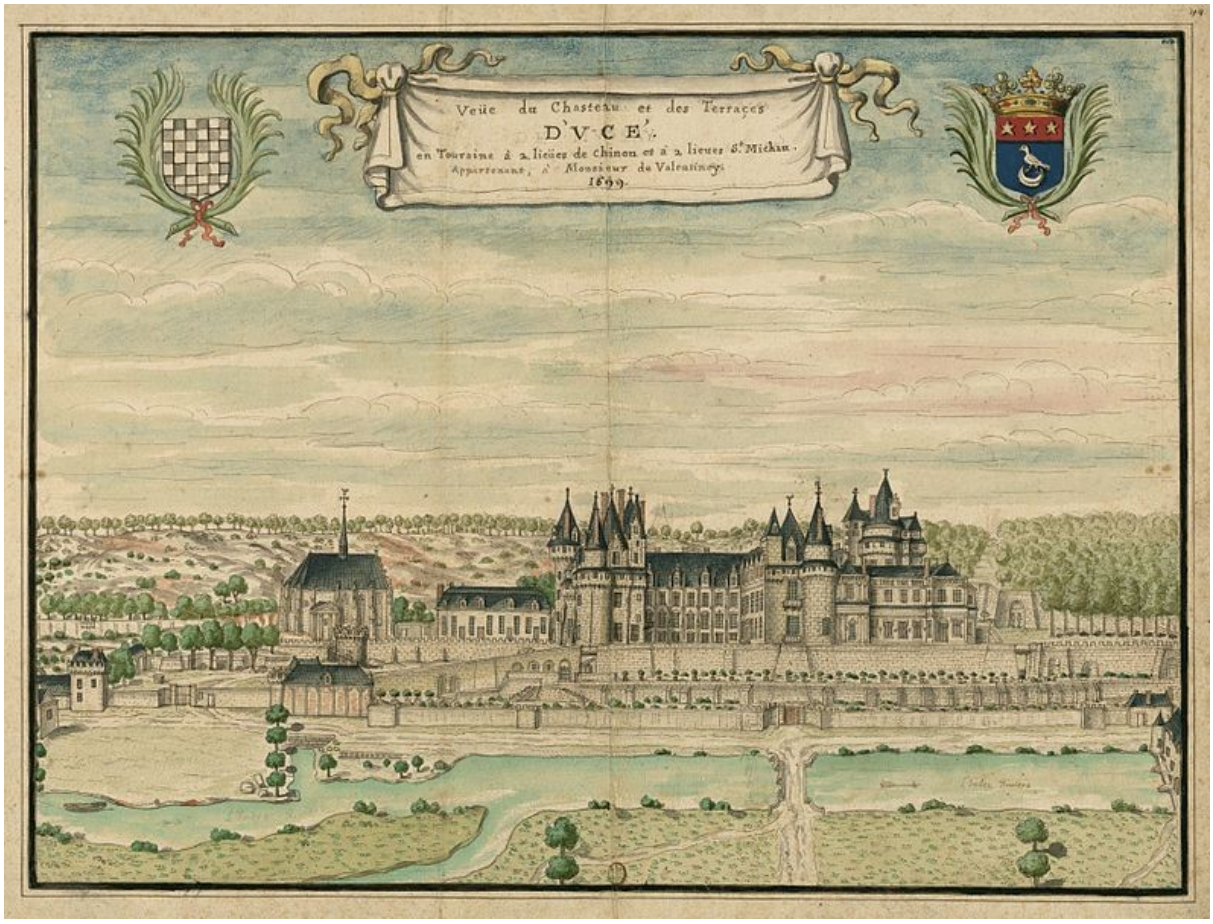
Le domaine comprenait également les terres de Rivarenne et Bréhémont. Il est écrit dans le dossier : « La Seigneurie d'Ussé est très considérable, et d'une grande étendue, consistant en un château avec cinq grosses tours et fermé de fossés à fond de cave et pont-levis, dans l'enceinte duquel est une église (chapelle actuelle), qui en est la paroisse où il y a un Chapitre composé d'un Doyen et de cinq chanoines de la Fondation des Seigneurs dudit lieu, avec un parc de soixante arpents, clos de murs, et avec tous les ornements qui peuvent rendre une terre capable de porter un titre éminent »..

Jeanne Fran oise de Vauban

Louis IIBernin de Valentinay est Receveur général des Finances à Tours puis contrôleur Général de la Maison du Roi. Il épouse à l'église Saint Roch de Paris (paroisse de Louis Sébastien Le Prestre de Vauban), le 8 janvier 1691 [certaines sources citent comme date le 28 décembre 1690 qui pourrait correspondre à l'acte notarié], Jeanne Françoise, fille cadette du Commissaire général des fortfications, Gouverneur de la Citadelle de Lille, Lieutenant Général du Royaume, Vauban. De cette union, naitront 3 enfants, dont Louis Bernin, Marquis d'Ussé et deux filles, dont la cadette sera religieuse à Sainte Marie de Saint Denis. Vauban viendra d'ailleurs plusieurs fois au château d'Ussé, et plusieurs plans de fortfication furent réalisés au château. Il est d'ailleurs l'auteur de la construction italienne et des terrasses du château, ainsi que de l'allée des cavaliers. Vauban viendra donc à Ussé passer chez son gendre quelques moments de loisirs, il réalisera des plans et des dessins de travaux qui seront exécutés au château. Sa fille sera Dame d'Ussé pendant 22 ans. C'est sous Louis IIde Valentinay que furent bâties, par Vauban, la construction italienne et les terrasses du Château, au bout de l'allée se trouve le Baston de Vauban, une chambre porte son nom.

On lui doit également l'allée des cavaliers. La fille du Duc de Duras légua Ussé à son petit neveu le Duc de Blacas, les descendants sont propriétaires du Château. Le château d'Ussé correspond parfaitement à la définiton que l'on utilise souvent à propos de sites historiques du Val de Loire : rêve et réalité, histoire et légende... La situation géographique d'Ussé est exceptionnelle, nid d'aigle accroché aux flans du coteau adossé à l'immense forêt de Chinon avec la rivière l'Indre, romantique et paresseuse, et le grand fleuve ligérien, la Loire, dominatrice, parfois terrifiante, mais toujours majestueuse, en harmonie avec les châteaux de la Loire qui la bordent. Le long des coteaux courbes et des nobles vallées, les châteaux sont posés comme des reposoirs, et

dans la majesté des matns et des soirs la Loire et ses vassaux s'en vont par ces valées. (Charles Péguy). Jeanne Françoise de Vauban décèdera le 14 novembre 1713.



Dessin coloré représentant le château d'Ussé, 1699.

L'aile XVIIème en 1894 – Photo Mederic (Min. de la Culture - RMN)

En septembre 1700, la châtellenie d'Ussé est érigée en marquisat en faveur de Louis II Bernin de Valentinay, receveur général des finances à Tours et ami de Charles Perrault, qu'il recevra plusieurs fois au château. Le domaine comprenait également les terres de Rivarenne et Bréhémont. Il est écrit dans le dossier : « La Seigneurie d'Ussé est très considérable, et d'une grande étendue, consistant en un château avec cinq grosses tours et fermé de fossés à fond de cave et pont-levis, dans l'enceinte duquel est une église (chapelle actuelle), qui en est la paroisse où il y a un Chapitre composé d'un Doyen et de cinq chanoines de la Fondation des Seigneurs du dit lieu, avec un parc de soixante arpents, clos de murs, et avec tous les ornements qui peuvent rendre une terre capable de porter un titre éminent ». Contrôleur Général de la Maison du Roi, Louis Bernin de Valentinay épouse en janvier 1691 Jeanne-Françoise Le Prestre de Vauban, décédée le 14 novembre 1713, seconde fille du célèbre maréchal de France. Ils auront trois enfants: Louis Bernin, marquis d'Ussé, ainsi que deux filles dont la cadette sera religieuse à Sainte-Marie-de-Saint-Denis. Vauban viendra d'ailleurs plusieurs fois au château d'Ussé, et plusieurs plans de fortification furent réalisés au château. Il est d'ailleurs l'auteur de la construction italienne et des terrasses du château, ainsi que de l'allée des cavaliers.

Voltaire y aurait séjourné, et écrit une partie de La Henriade. En 1780, les descendant de Louis Bernin de Valentinay vendent le château. En 1807, le château passe à la famille de Duras. Les cèdres du Liban ramenés de terre sainte en 1817 par Châteaubriant pour son amie Claire de Kersaint, épouse du duc de Duras, sont visibles près de la chapelle. Châteaubriant y aurait rédigé une partie de ses *mémoires d'Outre-Tombe*. La fille du duc de Duras cède le domaine à son petit neveu le duc de Blacas, dont les descendants sont toujours propriétaires du château.

Architecture

Le château présente deux styles architecturaux, l'un d'inspiration médiévale et gothique et l'autre de la Renaissance. La cour intérieure présente un exemple de ces deux styles. La première partie des travaux de construction date du XV^e^ siècle par Jean V de Bueil. Le château sera achevé sous l'aspect actuel aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Les jardins à la française ont été inspirés par Le Nôtre, l'architecte de Louis XIV.

Collégiale Notre-Dame

Construite entre 1521 et 1535 par Charles d'Espinay et son épouse Lucrèce de Pons, la collégiale d'Ussé, dédiée à la vierge et à Sainte-Anne, fait office d'oratoire privé et de chapelle funéraire. La porte d'entrée, en anse de panier, est surmontée d'un entablement et d'un fronton cintré à coquille. Les embrasements de l'arc sont ornés de dix-sept médaillons d'où apparaissent les bustes des douze Apôtres sur les côtés (le Christ est au centre). À droite du christ, et de haut en bas se trouvent Pierre, Jean, Jacques le Majeur, André, Thomas, et peut-être Jacques le Mineur. Les quatre médaillons du bas ont pour thème la Mort. Les stalles du XVI^e^ siècle, de style gothique enrichies de décors à l'italienne, sont de Jean Goujon. Une statue de dieu le père trône sous un baldaquin, tandis que l'on peut admirer une Vierge en faïence émaillée de Lucca della Robia.

Hall d'entrée

Le hall d'entrée se situe dans la partie du château datant du XV^e^ siècle. L'escalier vis à vis a été réalisé au XIX^e^ siècle par Madame de la Rochejacquelin. On observe deux commodes italiennes, d'époque Renaissance, et à droite, sur un panneau de bois sculpté, *l'Ange Saint-Michel*, du XVI^e^ siècle, provenant des stalles de la chapelle.

Salle des gardes

La salle des gardes était l'entrée du château au XV^e^ siècle. Elle était accessible par un pont-levis, aujourd'hui à l'emplacement d'une fenêtre. Le plafond du XVII^e^ siècle siècle est peint en faux marbre, selon une technique italienne de trompe-l'œil. La salle des gardes abrite la collection d'armes et objets orientaux (principalement indiens), rapportés au XIX^e^ siècle siècle par le comte Stanislas de Blacas : un guerrier indien du XVIII^e^ siècle, un Koutar (arme indienne de un ou deux mètres et qui servait à la chasse aux tigres), des armes d'apparat en argent finement ciselés, incrustés de jade, d'ivoire, et d'émail, un coffre syrien en bois de cèdre incrusté de nacre, sur lequel est disposé une collection de miniatures peints sur ivoire qui représente les principaux monuments des Indes dont le Taj Mahal

On peut observer les souvenirs présentés dans la seconde vitrine, dus au duc de Blacas (1770-1839), tandis que la grande vitrine de gauche est réservée à un thème différent chaque année. Au-dessus, la généalogie du duc de Duras (portrait de gauche), propriétaire du château en 1807. Dans la pièce attenante sont rassemblées des porcelaines de Chine et du Japon.

Salon Vauban

Ancienne chapelle médiévale (l'abside était à l'emplacement des fenêtres actuelles), cette pièce fut réstaurée en hiver 1995. Le salon est meublé d'un cabinet italien en poirier noirci et en ébène, incrusté d'ivoire, de nacre et de lapis-lazuli, datant du XVI^e siècle, et refermant 49 tiroirs secrets, ainsi qu'un bureau Mazarin, (meuble français du XVII^e siècle), marqueté en bois de citronnier et de rose. Le reste du mobilier est de style Régence (début du XVIII^e siècle), entièrement démontable afin de changer de tissu en fonction des saisons.

Les murs sont décorés de trois tapisseries de Bruxelles datant du XVI^e siècle, représentant le thème biblique de "*David et Goliath*". Sont également exposés un *Portrait de Madame de Maintenon*, une peinture sur bois du XVII^e siècle *Le repas de Balthazar* (au-dessus de la cheminée), ainsi que, au-dessus du bureau, un *Portrait de Chateaubriand*, ami de la propriétaire des lieux, la duchesse de Duras. Femme écrivain, elle fut connue pour deux romans : *Edouard* et *Ourika*, qui lui vaudront en récompense le vase de Sèvres exposé lui aussi dans le salon, offert par Louis XVIII, sur lequel figure une scène du roman *Ourika*.

Ancienne cuisine

Avec sa voûte en tuf eau sculpté en berceau, il s'agit de la plus ancienne pièce du château. La salle était autrefois le débouché d'un souterrain creusé directement dans les fondations du château. Aujourd'hui condamné, il ressortait au beau milieu de la forêt de Chinon. On peut y observer des tapisseries d'Audenarde, datant du XVII^e siècle, ainsi qu'un coffre gothique du XV^e siècle.

Grande galerie

Au XV^e siècle, il s'agissait d'un passage en arcades, ouvert sur la cour. Il fut transformé en logis d'habitation au cours des XVII^e et XIX^e siècles. Elle relie aujourd'hui les ailes Est et Ouest du château.
On peut y admirer une collection de tapisseries de Bruxelles, du XVIII^e siècle, réalisées d'après des cartons de David Teniers Le Jeune. Au centre de la galerie, un buste de Louis XIV d'après Bernini (l'original est au château de Versailles). On peut également observer une série de médaillons du XIX^e siècle, provenant de la ville de Faënza, en Italie (d'où le nom de faïence). Sur la gauche, un coffre de mariage français de style Renaissance.

Grand escalier

Le grand escalier.

Dû à l'architecte François Mansard, c'est un bel exemple d'escalier droit, à rampe en fer forgé, du début du 17e, d'inspiration italienne. Dans le hall du rez de chaussée, on peut voir une chaise à porteur du XVIIIe siècle, une paire de bottes ditses de postillon (2 kg chacune), qui ont inspiré Charles Perrault, une commode espagnole de voyage, du XVIIe siècle, ainsi qu'un canon du XIXe siècle, provenant du château de Beaupréau, et qui a servi lors de la naissance du duc de Blacas en 1943 pour annoncer sa naissance.
En haut de l'escalier, sont exposés une tapisserie de Beauvais du XVIIIe siècle représentant une scène mythologique, un portrait de Louis XVIII, ainsi que le Sacre de Louis XV à Reims, peint en 1772, d'après le tableau de Martin des batailles au château de Versailles.

Antichambre

Réalisée au 17e, au moment de l'aménagement des appartements royaux, elle est meublée d'un très beau bureau "Boulle", du nom de son créateur André-Charles Boulle (marqueteur et ébéniste).
Le tableau est une belle copie du 17e siècle des "Noces de Cana", oeuvre du peintre Véronèse (1528-1588). L'original est au musée du Louvre. Dans les angles, de très belles laques de Chine qui datent de Louis XV. Enfin de chaque coté de la porte d'entrée deux très beaux pastels de Jean Valade (1710-1787), peintre du Roi Louis XV. A gauche, le Maréchal de Duras et à droite son épouse la Duchesse de Duras.

Vue de l'antichambre et de la copie des Noces de Cana.

Chambre du Roi

Sous le règne de Louis XIV, il était un devoir, voire une obligation pour certains grands châteaux, de préparer un appartement pour le Roi. Le château d'Ussé a le privilège de présenter des soieries d'époque. Celles que vous découvrirez, ont été réalisées dans les manufactures de Tours au 18e siècle avec des motifs d'inspiration chinoise, selon la mode du moment. L'ensemble, mobilier et décoration datent de 1770. Dans la chambre du Roi se trouvent : Miroir de Venise du 17e, commodes : Régence, Louis XV, Transition (entre Louis XV et Louis XVI), portait du Roi Louis XIV (d'après le tableau de Rigaud), au-dessus de la cheminée, Mademoiselle de Blois, Princesse de Conti, fille de Louis XIV et Louise de la Valière. Les parquets en chêne, dits parquets à "caissons", sont également d'origine du 17e siècle. Les soieries du XVIIIe siècle, aux motifs d'inspiration chinoise, ont été réalisées dans les manufactures de Tours. L'ensemble du mobilier date de 1770. Le salon et lit à baldaquin (dit à la polonaise) sont de style Louis XVI. Le miroir de Venise date du XVIIe siècle. Les quatre commodes sont de styles différents : deux de style Régence, une de style Louis XV et la dernière de style Transition. Le parquet en chêne à caisson date du XVIIe siècle. La chambre du roi possède également une collection de portrait: à droite de la fenêtre, un portrait de Louis XIV, d'après Rigaud; à gauche, un portrait de Madame Victoire ; au-dessus de la cheminée, un portait de Mademoiselle de Blois, Princesse de Conti, et enfin un portrait équestre du prince de Conti.

La Belle au Bois dormant

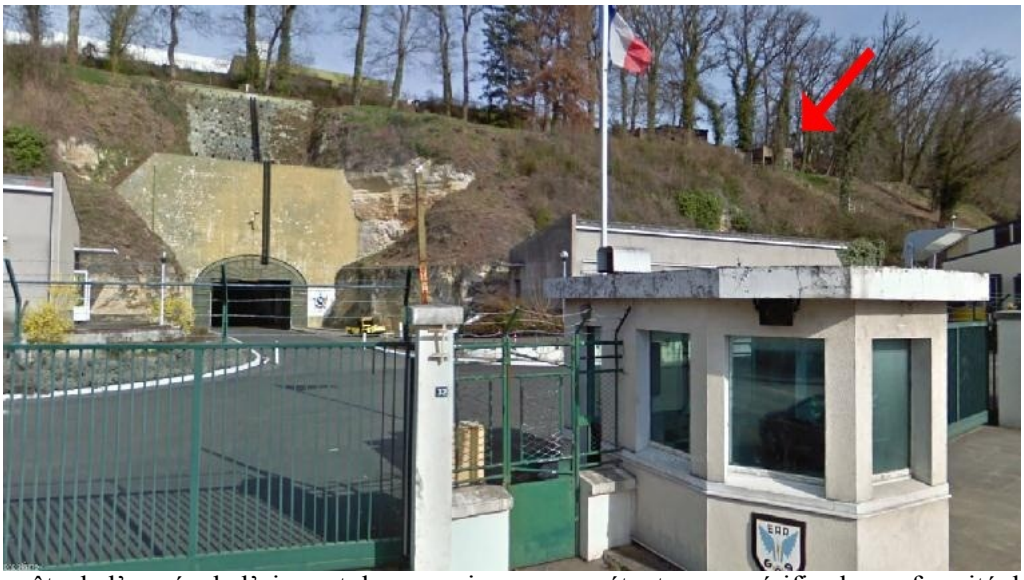
Charles Perrault se serait inspiré de ce château pour le conte de la Belle au bois dormant. Le château contient d'ailleurs une mise en scène du conte cité, installée le long du chemin de ronde, grâce à un ensemble de statues de cire.

CINQ MARS LA PILE

La commune (3 175 habitants) doit son nom à la Pile Gallo Romaine datant du IIème siècle après JC érigé sur le territoire communal.

L'EAA 609

Carrière de tuffeau puis champignonnière en 1920, ce site souterrain devint lieu de production de moteurs d'avions et lieu de stockage pour la marine allemande durant l'Occupation. En 1945, l'armée de l'air en découvre l'intérêt stratégique : 17 km de galeries, 85 000 m2 protégés par 36 mètres de roche, à température et hygrométrie stable. C'est en 1974 que l'EAA 609 devient l'annexe d'autres entrepôts. Puis en 1977, il accueille l'armement léger pour gérer jusqu'à 4 millions d'articles et traiter 71 000 mouvements par an.



Les entrepôts de l'armée de l'air sont des organismes compétents pour vérifier la conformité des matériels techniques avec les cahiers des clauses techniques particulières (CCTP) des marchés publics avant leur utilisation par les bases aériennes.
Ainsi l'EAA 609 avait pour mission de réceptionner, contrôler, stocker, entretenir, distribuer, mettre en réparation, ou éliminer les matériels dont la gestion lui était confiée :

- matériel de télécommunication
- composants électroniques
- pneumatiques à usage aéronautique et terrestre de la gamme tactique
- tuyauteries et joints en élastomère.

L'EAA 609 accueillait aussi les ordinateurs de secours du CISMAA (Centre Informatique du Service du Matériel de l'Armée de l'Air) et des ESRT (Escadron de Soutien de Ravitaillement Technique).

Installé dans une ancienne carrière de tuffeau depuis 1945, il disposait de 79 000 m³ de stockage répartis en 3 zones : conditionnée, semi-conditionnée et non traitée, dans 17 km de galerie. En outre il dispose d'installations souterraines (30 m de profondeur), d'une superficie totale de 90 000 m² , il comprend :

- une zone conditionnée de 23 000 m² d'une hygrométrie de 65 à 70 % et d'une température de 17°5 C
- une zone semi-conditionnée de 12 000 m² d'une hygrométrie de 80 à 85 % et d'une température de 17° C
- une zone non conditionnée de 55 000 m² d'une hygrométrie de 90 à 100 % et d'une température de 13° C.

ORGANISATION:
L'entrepôt comprenait 4 unités bien distinctes :

- la direction de l'entrepôt EAA 609 (fonction de direction)
- le Groupe Entrepôt des Matériels en Approvisionnement 11/609 (GEMA 11.609) (fonction de stockage)
- le Groupe des Ateliers Techniques 14/609 (GAT 14.609) (fonction de soutien des matériels spécialisés et entretien du stock)
- le Centre de Traitement de l'Information 01/613 (CTI 01.613) (fonction exploitation des calculateurs de secours).

QUELQUES CHIFFRES CARACTERISTIQUES:
L'EAA 609 effectuait chaque année 75 000 mouvements de matériels vers les bases aériennes ou les industriels. Lors du contrôle de réception il était observé une non conformité avec le CCTP qui variait autour de 5 % selon les industriels. L'action des techniciens de la logistique avais permis d'obtenir un taux de litige à l'expédition signalé par les unités de 0.15 %.

La cérémonie officielle de fermeture du site s'est déroulée le jeudi 24 juin 2010 sur le site de Cinq-Mars-La-Pile de la base aérienne 705.Elle était présidée par le général de corps aérien Guignot, commandant le soutien des forces aériennes. Le général de corps aérien Guinot explique la raison de

cette fermeture par la recherche permanente d'efficience au sein de l'armée de l'air, qui nécessite une rationalisation conséquente des matériels en service et des stocks de pièces de rechange. La baisse des besoins d'entreposage conduit donc à la fermeture de cet entrepôt. Actuellement le ministère de la Défense travaille au projet Arche qui consiste à mettre aux normes internationales de l'OTAN le centre de détection et de contrôle aérien rattaché à la base aérienne 705 de Tours.

CDC 07.927

L'Armée de l'air a également implanté à Cinq Mars la Pile le centre de détection et de contrôle CDC 09.927 et l'Etat major de la zone aérienne de défense (ZAD Nord) 10.542. Ces installations sont jumelées avec la « BA 705 François et Jean Tulasne » de Tours.

Le CDC 07.927 est l'une des quatre stations radar du dispositif de défense aérienne français. Sa zone de responsabilité couvre un grand quart nord-ouest de la France incluant à l'est, la région parisienne et à l'ouest, nos approches maritimes atlantiques.

A l'intérieur de sa zone d'action, les missions du CDC 07.927 (dont l'indicatif radio est « Raki radar ») sont :

- la surveillance permanente de l'espace aérien, c'est à dire l'identification de tous les aéronefs évoluant dans cette espace aérien, en recourant le cas échéant à l'intervention d'aéronefs chargés de la police du ciel,
- la recherche et le sauvetage des équipages d'aéronefs en détresse, aussi bien civils que militaires,
  le contrôle en route des aéronefs militaires, qui n'utilisent pas pour raison opérationnelle le service des aiguilleurs du ciel civils,
- l'entraînement quotidien des pilotes de chasse et de transport,
- la participation aux dispositifs particuliers de surveillance aérienne mis en œuvre lors d'opérations particulières (sommets de chefs d'état, événements particuliers…).
- le contrôle aérien de la totalité des vols de l'Ecole de l'aviation de chasse de Tours.

MOYENS
Pour réaliser ses missions, le CDC est raccordé en temps réel à de nombreux systèmes de détection et de radiophonie répartis sur le territoire. La fusion de toutes ces informations est réalisée par de puissants ordinateurs situés à proximité de la salle d'opérations du CDC.
ORGANISATION
Le CDC 07.927 est commandé par un Lieutenant-colonel pilote ou contrôleur de défense aérienne.
Pour remplir sa mission, il dispose :

- d'un organe de commandement opérationnel : le bureau des opérations
- d'organes d'exécution :
    - deux escadrons opérationnels, qui assurent chacun leur tour l'armement H24 de la salle d'opérations,
    - un escadron opérationnel de transformation et de standardisation (EOTS), qui assure l'instruction de tous les personnels,
    - un centre de coordination de sauvetage, activé H24,
    - un escadron des systèmes d'information et de communications 15.927 qui assure la mise en œuvre, l'entretien et la remise en état des matériels de détection, de traitement de l'information, et de transmission utilisés par la station radar.

L'organisation opérationnelle est obtenue, dans le domaine de la Search And Rescue (SAR) par une très large déconcentration. Le « Rescue Coordination Center » (R.C.C.) de Cinq Mars la Pile, dont la zone de responsabilité comprend les régions d'information de vol de Brest et de Paris, est le correspondant aéronautique privilégié du Préfet en cas de déclenchement du plan SATER. Les plans sont déclenchés dans le cas de perte de contact avec un aéronef militaire ou civil.

LA PILE

Le monument, dessiné en 1770 par Félix Le Royer de La Sauvagère, dans son *Recueil d'antiquités dans les Gaules* présente plusieurs particularités : il s'agit de la pile funéraire la plus septentrionale connue, en outre, à la différence de la plupart des monuments de ce type, elle n'est pas incluse dans le périmètre d'une nécropole mais isolée en bordure de coteau dominant la Vallée de la Loire. Ce n'est cependant pas un édifice inconnu dans le Val de Loire, deux autres piles étant encore visibles à Mazangé (Loir-et-Cher) et à Marcé-sur-Esves (Indre-et-Loire). Il s'agit d'une curieuse tour de briques juchée sur le côteau d'une trentaine de mètres de haut. Son état de conservation en fait un des éléments majeurs du patrimoine gallo-romain du département. Il s'agit de la plus haute pile funéraire de Gaule (les autres édifices se trouvant en Aquitaine) surplombant la voie romaine établie sur la rive droite de la vallée de la Loire reliant Tours à Langeais et Angers.

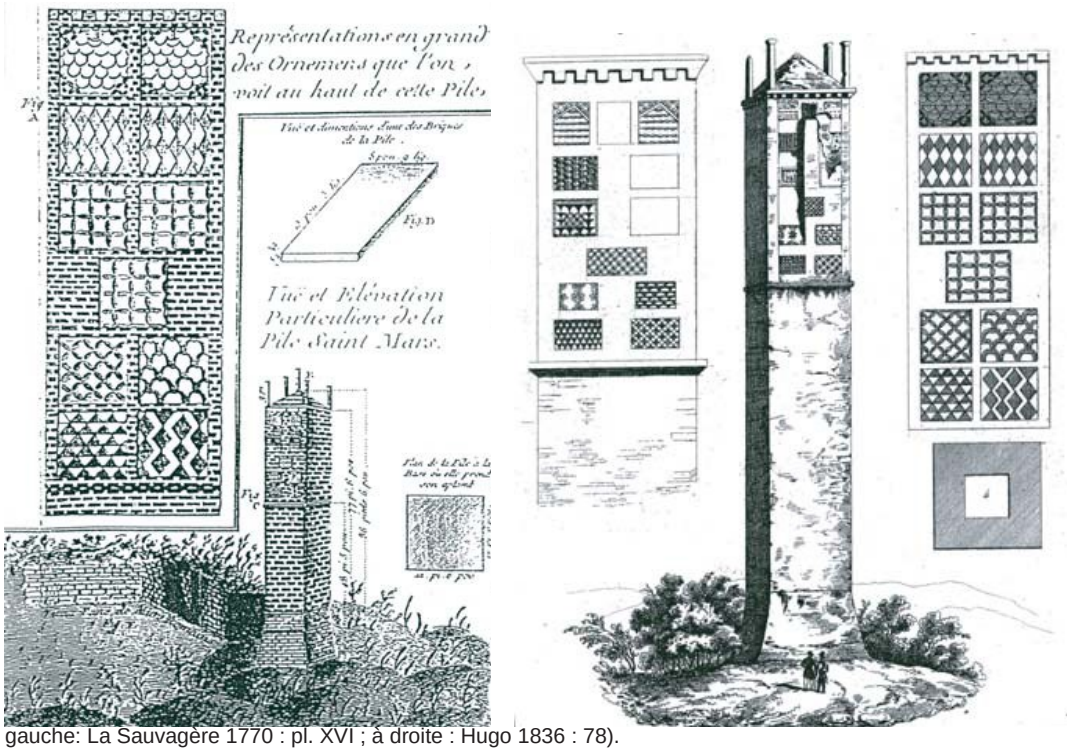
La tradition fait remonter à Jules César la décision de construire ce monument. Plus récemment, le site a été exploré dans l'urgence en 1995 (effondrements de terrain suivies de comblements et de travaux de stabilisation de l'édifice) puis en 2005. Les fouilles menées en 2005 autour de la pile gallo-romaine sont intervenues avant un projet de mise en valeur touristique de cet édifice énigmatique, haut de 29,50 m, construit en briques sur *opus caementicium* et présentant des panneaux à motifs géométriques polychromes sur sa face sud.

Il apparait que le site ne révèle pas de traces d'installation la période gallo romaine. Le monument a été érigé avec un soin particulier et le souci de le protéger des instabilités éventuelles des sols avec la création de murs de soutènement avec l'aménagement d'une terrasse supérieure permettant de dominer le fleuve en contemplant le haut de la pile. La datation précise effectuée avec les prélèvements de la campagne de 2005 permet de situer la construction entre 133 et 335 ap. J.-C.

A cette occasion une statue a pu être dégagée. Il faut donc considérer la sculpture comme une ronde-bosse plutôt que comme un haut-relief. Un "anneau" de section rectangulaire, placé sous la barbe à la base du cou, évoque un col légèrement "roulé", ou un collier. Enfin, un plissé, au niveau du genou droit, indique que les jambes étaient couvertes d'un pantalon, tenue caractéristique des peuples orientaux. On peut observer, sur les bordures de la chlamyde et de la tunique, un sillon creusé pour suggérer une couture du vêtement, ou un ourlet, ou encore pour souligner un décor peint aujourd'hui disparu. Ce type de vêtement décoré n'est pas sans évoquer celle d'un porteur d'offrandes, habillé "à la mode parthe", sculpté sur une stèle funéraire en calcaire du Musée de Palmyre. Le bras droit de la sculpture ébauche un mouvement vers l'arrière, et l'arrondi du coude, placé sur l'extérieur, suggère que l'avant-bras, aujourd'hui manquant, devait être plié dans le dos. L'expression du visage est grave, mais les traits particulièrement
marqués lui donnent un aspect mélancolique.

Une première hypothèse conduit à envisager une représentation de Sabazios, apparenté soit à Dionysos-Bacchus, soit à Zeus-Jupiter. Il s'agit d'un dieu souverain dont on craignait le courroux, apparenté en ce sens à Zeus-Jupiter. Cependant, si l'existence du dieu est connue, celui-ci n'a pas fait l'objet de représentations (sont recensés un buste et deux statuettes) et n'est pas honoré par la construction de temples. L'identification à un Jupiter-Sabazios paraît fragilisée, voire à rejeter. On avance donc ici une hypothèse d'identification, non moins exceptionnelle mais plus adéquate à l'oeuvre et à son contexte archéologique, celle d'un captif oriental. L'interprétation comme captif ou prisonnier est déduite de la posture du personnage, de la torsion de son buste, de sa tête tournée vers sa droite, de son expression triste. La datation de la pile coincide avec la guerre contre les Parthes et

puisque ces Parthes synthétisent alors, peut-être plus qu'un autre, le peuple menaçant le plus farouchement Rome, il nous paraît probable de considérer que la statue de Cinq-Mars-la-Pile pourrait représenter un Parthe captif. Pour l'heure, ceci doit demeurer une hypothèse puisqu'elle se heurte aux problèmes posés par une barbe et des cheveux abondants et stylisés. S'il s'agit bien d'un prisonnier, la première conséquence de cette nouvelle identification est de considérer que cette statue n'était certainement pas isolée mais appartenait à un groupe statuaire, célébrant une victoire ou un fait d'armes d'un vétéran, s'intégrant à la traditionnelle scénographie des représentations de certains trophées.



(à gauche: La Sauvagère 1770 : pl. XVI ; à droite : Hugo 1836 : 78).

Il est important de considérer que les travaux d'aménagement du site, de décaissement, de terrassement et de création d'une avancée monumentale aboutissent, selon la volonté des constructeurs, à une monumentalisation, presque à une théâtralisation des espaces. En conséquence, la pile de Cinq-Mars, le monument au nord et la statue pourraient être interprétés comme les signes manifestes d'ostentation d'une élite, ostentation proche de l'autocélébration. Il ne s'agit pas uniquement d'une simple exhibition de "signes extérieurs de richesse pour s'autocélébrer"
mais bien d'une mise en scène d'une culture, d'un passé glorieux et d'un rôle actif dans la politique impériale. Le commanditaire pourrait être un négociant lié au port de Rome *M. Sedatius Severianus*, personnage d'origine pictonne, peut-être issu d'une riche famille de nautes de la Loire et ayant eu une grande carrière politique : patron de plusieurs corporations à Ostie, un des rares sénateurs issus des Trois Gaules connus au IIe s.,questeur de Sicile, tribun de la plèbe, préteur, légat de la légion V Macédonienne en Mésie inférieure, curateur de la voie Flaminienne, gouverneur de la province de Dacie supérieure, consul suffect, consul de la province de Cappadoce. La pile pourrait-elle être l'oeuvre d'un descendant de ce *Severianus* ayant délibérément choisi les rives de la Loire, en bordure de l'un de ses domaines (dans une cité voisine de celle du berceau familial), en accord avec ses activités commerciales.

LE CHATEAU

Elevé sur l'emplacement d'un castellum romain, **le château** est sans doute antérieur au XI° siècle. Le premier seigneur connu, Geoffroy de Saint-Médard vivait en 1050, il était vassal des Contes de Blois et de Tours dont les luttes avec Les Nerra, Contes d'Anjou, seigneurs de Langeais, sont célèbres. André de Saint-Médard mourut en Terre Sainte en 1210. Le nom se transforme en SAINT-MARS, puis, sans raisons connues, en CINQ-MARS au XVI° siècle. Avec ses tours, ses douves, ses fortifications, Cinq-mars est le type classique du château féodal, une reproduction du parcellaire de 1772 montre l'état du château à la fin du XIII° siècle. La fondation du Château est très probablement antérieure au XI° siècle. Edifié et remanié à plusieurs époques, il se composait avant sa destruction en

1642, de quatre tours massives, rondes, situées aux quatre points cardinaux, reliées entre elles par des bâtiments, formant ainsi un quadrilatère entouré de douves au nord-est. La plus haute des tours était celle du Nord.

Cette forteresse déjà quasi imprenable, était encore protégée à l'ouest et au sud-ouest par une deuxième enceinte en forme d'éperon, puis par une muraille extérieure demi-circulaire renforcée de tours. En 1642, après le supplice de Henri Ruzé de Saint-Mars, grand écuyer de Louis XIII et fils du Maréchal d'Effiat, le château qui appartenait à ce seigneur et où il était né vingt-deux ans auparavant, fut rasé à *hauteur d'infamie*. Il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines. En suivant la route de Pernay, qui conduit à l'entrée du château, on remarque les vestiges de la première enceinte, percée, au bas de la côte, d'une grande porte en arc brisé. On voit aussi les vestiges de la deuxième enceinte en éperon, avec une échauguette. Sur le coteau, une allée mène à un corps de bâtiment terminé à chaque bout par deux tours rondes du XV° siècle. C'est l'ancien logis des gardes du château qui sert maintenant de maison d'habitation, et qui offre à la curiosité des cheminées intéressantes.

Le pont-levis franchissant les douves a été remplacé par un pont dormant à trois arches. Ces douves sont remarquables tant par leur profondeur que par la verticalité de leurs murailles, où l'on voit à mi-hauteur le bourrelet de pierre ou «cordon seigneurial».

Si le château a été arasé à 'hauteur d'infamie' suite à la conspiration de Cinq-Mars contre Richelieu et le Roi Louis XIII, il possède néanmoins quelques restes. On peut y voir aussi des inscriptions de l'armée prussienne qui a dû y camper probablement quelques temps. L'une des tours est cependant en très mauvais état.

CHINONVILLE

Dès le XIIème siècle la ville était entouré de remparts, relié au château et a participé à son moyen de défense, les murailles et tours étaient construites le long de la Vienne, ils partaient de l'actuelle Place de l'Hôtel de Ville jusqu'au Vieux Marché route de Tours, en face du pont sur la Vienne s'élève la Porte de la Bastille qui comporte deux tours et un Pont Levis. L'enceinte de la ville comportait quatre autres portes, celles de la Barre, du Vieux Marché, des Prés et de Verdun. Il ne reste rien des anciens remparts de la forteresse, les derniers renforts ont été complètement détruits au début du XIXème siècle.

Le site est habité dès la préhistoire, reste peu connu à l'époque gallo-romaine. Une enceinte fortifiée occupait l'emplacement de l'actuel château, dominant une bourgade probablement habitée par des artisans et mariniers : des traces d'habitations et d'adduction d'eau ont en effet été repérées. Le christianisme s'implante au vème siècle : l'installation à Chinon d'un disciple de saint Martin, saint Mexme, entraîne la fondation d'un monastère qui deviendra le centre religieux de la ville.

Pendant le Haut Moyen-Age, de nouvelles fondations religieuses marquent pour longtemps le territoire de Chinon : à flanc de coteau, la chapelle Sainte-Radegonde, mi troglodyte, à l'autre extrémité de la ville, le prieuré Saint-Louans. Vers l'an Mil, l'église Saint-Mexme devenue collégiale est entièrement reconstruite, avant d'être considérablement agrandie aux 11ème et 12ème siècles, puis surélevée au 15ème. Il en subsiste aujourd'hui les parties les plus anciennes du 11ème siècle.

Passée dans le domaine des comtes d'Anjou en 1044, Chinon conserve plusieurs témoignages de la deuxième moitié du 12ème siècle, tels l'église Saint-Maurice ou le pont en pierre édifié sur la Vienne, permettant le développement d'un faubourg sur l'autre rive. Après la conquête de Chinon par Philippe Auguste en 1205, le château reçoit de nouveaux aménagements.

Par la suite, l'histoire de Chinon se démarque, le Chinonais et la Touraine étant détachés du domaine royal en 1370 par Charles V et érigés en apanage du dauphin Louis, duc d'Anjou. A la mort de Louis en 1385, Charles VI cède le duché de Touraine et le baillage de Chinon à son frère Louis duc d'Orléans qui sera assassiné à Paris en 1407 sur ordre de Jean sans Peur. Chinon se trouve au cœur des disputes entre Armagnacs et Bourguignons. Lorsque le Dauphin Charles (futur CharlesVII)succède à Charles VI en 1415, la France vient d'être défaite à Azincourt et le Chinonais passe au parti des bourguignons. En cette période d'incertitude, l'afflux d'habitants ne pouvant s'intégrer dans la ville fort s'accentue. Au premier tiers du XVè, Chinon compte plus de 8 000 hab sur 25 ha fortifiés (7 ha de la ville fort, les 13 ha des faubourgs St Etienne et St Mexme et les 5 ha de la forteresse) –Orléans en compte alors 10 à 11000 sur près de 40 ha.

L'époque révolutionnaire marque profondément la ville qui sert de base arrière des républicains dans leur lutte contre les chouans. On en conserve la trace avec les noms de rues qui rendent hommage aux conventionnels. A la fin de 1826, sept bateaux à aubes circulent sur la Loire. Une première ligne régulière fonctionne entre Angers et Chinon, via Saumur. Le service est assuré par *Le Nantais* (longueur 24 m, largeur 4 m, tirant d'eau 1 m), par *L'Angevin*, puis en 1829 par *La Ville de Nantes*, un vapeur plus rapide et plus élégant. Suivent *La Ville de Saumur*, puis *La Ville d'Angers*. Le service de vapeurs remonte la Loire jusqu'à Orléans et Chaumont.

En mars 1837, Vincent Gache, encore un Nantais, met au point une machine à vapeur fonctionnant à basse pression, grâce à un puissant condenseur. La " Compagnie des Inexplosibles " garantit qu'aucun accident n'est possible sur ses modèles et que ses bateaux passent par 21 cm de fond. Voici l'un des premiers, dessiné par Charles Pensée devant La Chapelle Saint-Mesmin, dans la banlieue d'Orléans. L'apparition de cabines de première et de seconde classe révèle qu'il s'agit d'un bateau destiné au service régulier des voyageurs. Cette exploitation déclinera après l'arrivée du chemin de fer dès 1848.

Chinon, classé Ville d'art et d'histoire, compte31 bâtiments et sites classés et est inscrit dans le périmètre délimité en 2000 par l'UNESCO au titre du patrimoine mondial (Val de Loire).

La Ville basse est composée de six quartiers :

- La ville-fort,
- St Etienne
- St Mexme

- Quartier neuf (autour de la gare, développé à partir du XIXème)
- Faubourg Saint Jacques
- St Lazare-Parilly

La ville Haute est composée de trois quartiers
- Ste Radegonde
- St Louans
- Les Hucherolles (quartier développé à partir du XIXème)

LA VILLE FORT

La Ville-Fort est le noyau primitif de Chinon, fortifié dès le XIVe siècle. L'ordonnance de Charles V du 19 juillet 1367 prescrit à toutes les bonnes villes du royaume de remettre en état leurs fortifications dans de brefs délais porte rapidement ses effets enceinte bâtie au 14e siècle pour protéger la ville fort avec 4 portes de ville : la porte du vieux marché à l'ouest, la porte du pont au sud, la porte neuve au sud-est et la porte de Verdun à l'est.C'est aussi le quartier historique le mieux préservé. Le mur d'enceinte des 7 ha de la ville fort se développe sur une hauteur de 8 mètreset une largeur de 2 mètres ce qui en fait une enceinte comparable à celle d'Orélans (8 à 10 m de haut pour une largeur de 2 à 2,5 m). Le mur est crénelé, garni de machicoulis, percé de canonnières et de meurtrières. En 1350, un fossé (la « grande douve » est creusé autour de la fortification.

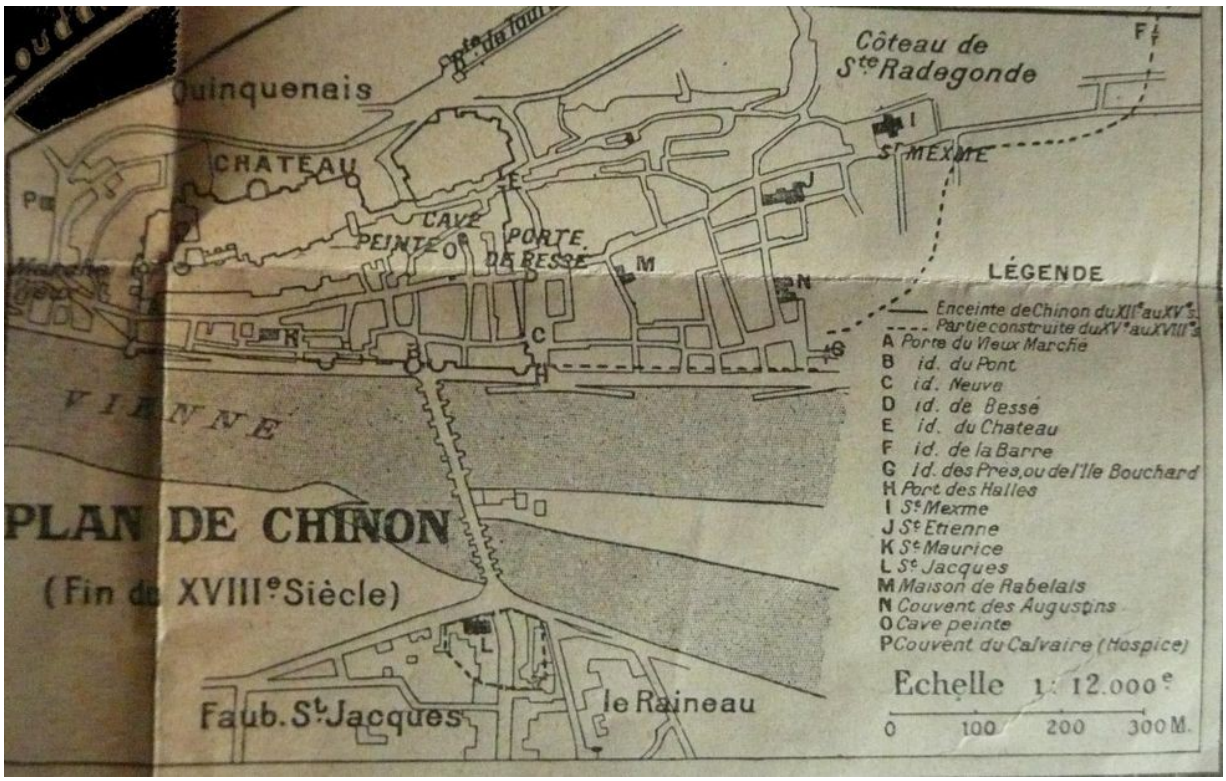
La Ville-Fort est traversée d'est en ouest par une rue principale où se concentrent de nombreuses habitations médiévales et Renaissance, ainsi que des demeures des XVIIe et XVIIIe siècle. Les maisons à pans-de-bois de commerçants y côtoient les hôtels particuliers en pierre, de style gothique, Renaissance, ou classique. De nombreuses façades de maisons commerçantes ont conservé leur aspect d'origine avec les échoppes ouvertes sur la rue et les marchandises déposées sur les étals repliés à la fermeture des magasins.

Au XVème siècle, les logis royaux sont reconstruits, l'habitat urbain se densifie autour de la Ville-Fort, principalement dans le faubourg Saint-Etienne où prospèrent le commerce et l'artisanat. L'église paroissiale y est entièrement reconstruite dans le style gothique flamboyant. Tout au long du XVe siècle, de nombreux hôtels particuliers en pierre et maisons en pans-de-bois sont édifiées comme la Maison Rouge et l'ensemble de la Place du Grand Carroi, ….

Ils nous sont largement parvenus, notamment dans la Ville-Fort. De cette époque datent égaement de remarquables constructions en pierre de tuffaut : l'ancien Palais du Baillage (Hôtel Gargantua) ; l'Hôtel des Monnaies ; Hôtel Poirier de Beauvais dit aussi Maison Tallien, le conventionnel y ayant demeuré, remarquablement restauré à la fin des années 1980 ; Maison des Etats Généraux (Edifice contenant des vestiges du 12e ou 13e siècle ; bâtiments 1ère moitié 15e siècle ; décor du pignon sur rue aux étages début 16e siècle ; remaniements 18e siècle ; restauration en 1970 avec quelques interprétations, l'aile ouest n'existe plus depuis 1850 environ, Richard coeur de lion y serait mort en 1199, Charles VII y aurait réuni les états généraux en 1427 et 1428, peintures murales XIVe et XVe siècle, hôtellerie à l'enseigne du Lion Vert à partir de 1521, puis de la Boule d'Or au début du XIXe

siècle (établissement homonyme sur les quais) partir de la seconde moitié du XIXème) ; actuellement musée des amis du vieux Chinon) ; face à l'église Saint Maurice, la loge maçonnique dite loge du Grand Orient de France puis des Enfants de Rabelais (remanié au XIXème). ON retrouve encore plusieurs maisons à pans de bois quelques unes remarquablement restaurées (notamment au carrefour du Grand Carroi qui relie la ville fort au château),, Maison de Beauvais et cave de Blanquefleur rue de l'Ours.

Au XVIème, Chinon n'est plus résidence royale au 16ème siècle : néanmoins plusieurs hôtels particuliers sont reconstruits à cette époque, la ville conservant le siège d'administrations. Un décor antiquisant, voire maniériste, apparaît sur ces édifices qui restent, par leur plan et leurs volumes, largement médiévaux. Au XVIIème, de nombreuses communautés religieuses issues de la Contre-Réforme s'installent dans et autour de la ville. L'habitat est modernisé par le remaniement de certaines façades sur rue. Quelques nouvelles demeures peuvent s'affranchir de l'étroit parcellaire médiéval. Elles témoignent d'un souci de mise en scène dans le paysage urbain et de la place prépondérante accordée à l'escalier dans l'architecture classique. Nombreux hôtels particuliers, notamment rue Voltaire, hotel du XVI remanié au XVIIIè, habité par Chesnon de Baigneux, maire de Chinon en 1789, Maison du Gouverneur ou du Gouvernement, Hôtel Bodard de la Jacopiere, Commanderie de l'Hôpital, Hôtel de la Maitrise des Eaux et Forêts, Maison dite de Rabelais rue de la Lamproie



Au XIXème, Après la démolition des murailles, de nouveaux immeubles sont construits le long des quais, illustrant la diversité et l'évolution des styles architecturaux tout au long du siècle. De nombreux édifices publics sont tels le tribunal (fermé en 2010), les Halles et l'Hôtel de Ville désormais entièrement occupé par l'hôtel de ville, de style néo-classique, la gendarmerie et le théâtre (aujourd'hui disparu –le syndicat d'initiative s'est implanté dans l'ancien bâtiement). L'espace public est aménagé et embelli par l'installation de fontaines, de mobilier urbain, et de deux statues monumentales figurant François Rabelais et Jeanne d'Arc. Au siècle dernier, plusieurs immeubles Belle Epoque ou de style Art Déco témoignent de l'activité constructive qui se poursuit le long des quais et vers la gare (quelques immeubles de cette époque se relèvent également Faubourg Saint Jacques. On Après la Seconde Guerre mondiale, l'évolution urbaine s'accélère : le lotissement du quartier neuf en direction de la gare se termine dans les années 1960, par la construction de logements HLM. L'urbanisation se poursuit ensuite sur le plateau, à l'est, au dessus de la ville ancienne, tandis que la création d'un secteur sauvegardé à partir de 1968 stimule la réhabilitation du centre ancien.

L'église Saint Maurice

Unique église paroissiale de la Ville-Fort, elle est mentionnée dès le Xe siècle, reconstruite et agrandie du XIIe au XVIe siècle, notamment sous Henri II Plantagenet. Elle est un remarquable exemple d'édifice de style gothique angevin, dit «Plantagenêt». Le clocher possède une flèche en pierre comme cela était courant au XVè dans le Chinonais. Au XVIè l'église est agrandie d'un nouveau bas-côté qui témoigne de la permanence des formes gothiques dans l'architecture religieuse : ses voûtes d'ogives complexes retombent sur des pilastres à chapiteaux antiquisants

LE QUARTIER SAINT-ETIENNE

Situé à l'est de la Ville-Fort, il s'agit d'un ancien faubourg fortifié au XVe siècle, étant devenu un quartier commerçant prospère. Au XVe siècle, la muraille de la ville fort est prolongée au sud le long de la Vienne en direction de l'est jusqu'à la porte de l'île Bouchard, puis elle bifurque en biais vers le nord-est, où elle n'est pas achevée (il semble qu'elle soit n en fait poursuivie par un talus renforcé de palissades boisées). Les enceintes XIV et XVe siècles sont démolies entre 1825 et 1832. De nombreuses pierres ont été utilisées pour réaliser les pérées des quais. Quelques rares vestiges sont encore visibles sont rares : murs ouest et base de la tour Billard au sud-ouest.

Des bâtiments d'importance ont été construits dans un quartier. Ainsi, rue Jean Jacques Rousseau, l'Hôtel-Dieu mentionné des 1575, détruit en 1637 ; reconstruit en 1641 ; le campanile porte la date 1748 ; devenu le marché à blé à partir de 1793 ; gendarmerie en 1803, la chapelle Saint-Blaise fut démolie après 1863 ; transformation en théâtre par l'architecte Daviau en 1863 et 1864, campanile démoli en 1930, les bâtiments en mauvais état seront rasés en 1968, la partie subsistant étant utilisé comme syndicat d'initiative, de nombreux bâtiements à pans de bois rue Jean Jacques Rousseau, également la maison du Pilier Saint-Etienne, construite après la façade de l'église Saint-Etienne qui s'est achevée entre 1477 et 1483 ; cheminée en pierre 18e siècle ; qui recouvre une cheminée 15e siècle, édifice démoli en 1975 et 1976, l'escalier était appuyé contre le mur de l'église ; le pilier cornier de cette maison figure la lapidation de saint Etienne

La rue principale et les rues adjacentes ont conservées plusieurs maisons médiévales à pans de bois, rappels de la vocation commerciale du quartier dès le Moyen Age. Le tracé de l'enceinte du XIVème siècle est connu, même si les vestiges, inclus dans les immeubles et bâtiments, sont difficiles à identifier. L'habitat y est moins dense que dans la Ville-Fort, car le terrain situé entre la Vienne et le coteau y est plus large. Parmi les ensembles importants de cette époque, on trouve une Grange dîmière du XIIe siècle ; transformée en hôtellerie au XVIIe, hôtellerie du croissant du XVIIe au XXe siècle. A

noter également, l'Hôtel de la Treille, Place Jeanne d'Arc, édifice du 15e siècle remanié sur rue, plaque sur la façade antérieure : reste de l'ancien palais archiépiscopal de l'archevêque de Tours en 1190.

L'église Saint-Etienne

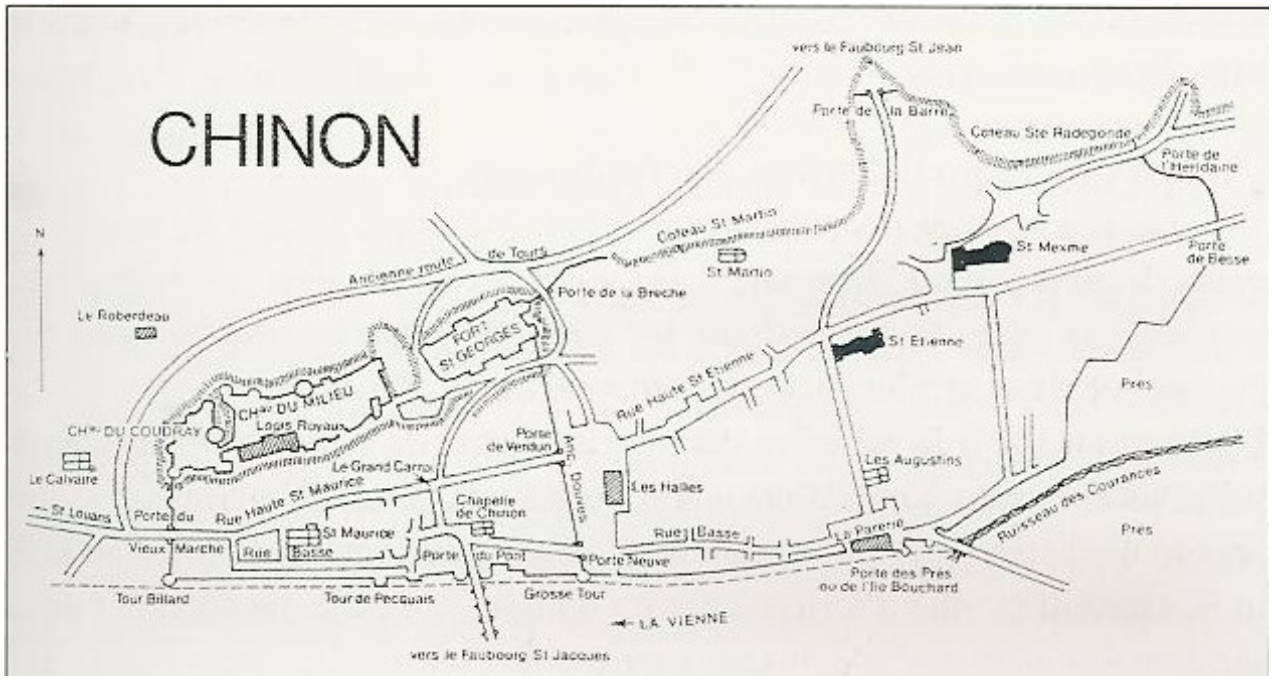
Cette église paroissiale a été complètement reconstruite au XVe siècle, dans le style gothique flamboyant. Elle est composée d'un vaste vaisseau unique capable d'abriter une grande assemblée de fidèles, sur le modèle des églises de prédication. Reconstruite entre 1460 et 1490 par l' architecte Pierre Mesnager pour Philippe de Commines. Les Ses fenêtres sont pourvues de beaux vitraux du XIXe siècle, de l'atelier Lobin de Tours. A noter son clocher roman très simple et l'importante surface de toiture qui marque profondément le paysage lorsqu'on observa la Cité depuis le coteau du versant sud de la Vienne.

LE QUARTIER SAINT-MEXME

Ce quartier est organisé autour de la collégiale Saint-Mexme, centre religieux de la ville. Le «cloître Saint-Mexme» désigne l'ensemble des anciennes demeures de chanoines, qui sont groupées à proximité de la collégiale. Ces maisons datent souvent du XVe et XVIe siècle, et ont été remaniées au XVIIe et XVIIIe siècles. Elles sont agrémentées de vastes jardins qui donnent au quartier un aspect champêtre contrastant avec la Ville-Fort.

L'arrivée massive de nouveaux habitants liés tant au développement de la ville qu'aux incertitudes politiques des premières décennies du XVème siècle crée des tensions entre les habitants de la ville-fort protégée par ses murs et ceux des faubourgs. L'évolution des conflits et le développement de la guerre de siège montre la faiblesse de ces quartiers. La guerre se professionnalise au détriment des populations civiles mises « à contribution » par les hommes de guerre, souvent de manière violente. Cependant il est de l'intérêt de la ville de développer ses activités commerciales, donc son attrait économique et, par voie de conséquence, son intérêt stratégique. Il est aussi de l'intérêt des bourgeois de la ville fort de renforcer la protection des faubourgs qui deviennent un glacis naturel. La fortification de Saint Mexme présente donc un double intérêt pour le pouvoir et pour les habitants. Cette protection doublerait la superficie de la ville close et cela offre une possibilité de renforcer la garnison protégeant la place. En juin 1413, Charles VI accorde une licence au grand conseil pour « *clore, fermer et fortifier et emparer de fossés, murailles, tours, portes et autres emparements et fortifications* ». L'intérêt général prime sur le particulier et pour ériger cette enceinte, le Conseil est autorisé à faire abattre « *maisons, lieux, habitations et autres héritages et possessions* ».

Le mur d'enceinte suit la Vienne depuis la Grosse Tour à la Porte de l'Ile Bouchard (ou Porte des Prés) pour remonter sur le coteau jusqu'aux portes de Bessé et de l'Héridaine, elle s'appuyait ensuite au pied du coteau et sur le coteau lui-même jusqu'à la Porte de la Barre (commandant le chemin carrossable permettant de rejoindre depuis le coteau St Etienne pour rejoindre par le coteau St Martin et la chapelle St Martin (Ste Razdegonde) la Porte du Château et la ville close. L'enceinte est plus basse que celle de la ville close et sont beaucoup moins épaisses (on l'estime à 1 m de large pour une hauteur de 3,25 à moins de 4 m).



On pense que l'enceinte est construite sans délai puisque le siège de 1414 concerne une ville entièrement fortifiée. En effet, fin 1414, le Roi souhaite reprendre la ville en main et s'alliant aux Armagnacs, l'assiège de septembre à l'année suivante. En 1416 Charles VI s'installe à Chinon et le pouvoir royal en fait le siège du pouvoir (tenue des états généraux en 1425 et 1428). Louis XI, qui y séjourne préfère Tours et le château du Plessis où il s'installe rapidement.

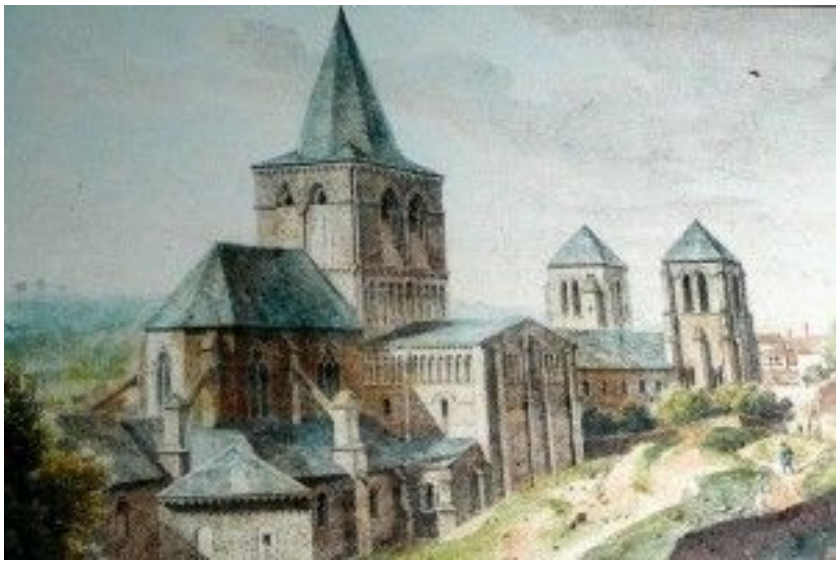
En dehors des bâtiments à vocation religieuse, Quelques beaux édifices sont construits dans ce quartier, notamment l'Hôtel du Chefecier du Chapitre Saint Mexme, rue Buffon

<u>La Collégiale Saint-Mexme</u>

Principale église de la ville jusqu'à la Révolution, elle abritait le tombeau de saint Mexme, disciple de saint Martin. L'édifice avait la forme d'une vaste église de pèlerinage. Partiellement détruite au début du XIXe siècle, elle conserve une remarquable nef de l'an Mil et une façade des environs de 1050. Pendant le Haut-Empire, l'occupation est de nature indéterminée et reste attestée seulement dans les zones 2 et 3 (*Gallia*, 1985 : 302-303). Quelques sépultures en sarcophage, pleine terre et en cercueil, peuvent se rapporter à la période de fondation du premier monastère de Saint-Mexme au Bas-Empire.

Aux IX^{e}-X^{e} s., le site a connu une occupation domestique qui a pu coexister avec son usage funéraire : un puits, des foyers et plusieurs fosses à déchets l'attestent, livrant, entre autres, un matériel céramique abondant ainsi que des fragments de vaisselle de verre ont été découverts lors de fouilles engagées entre 1988 et 1991.

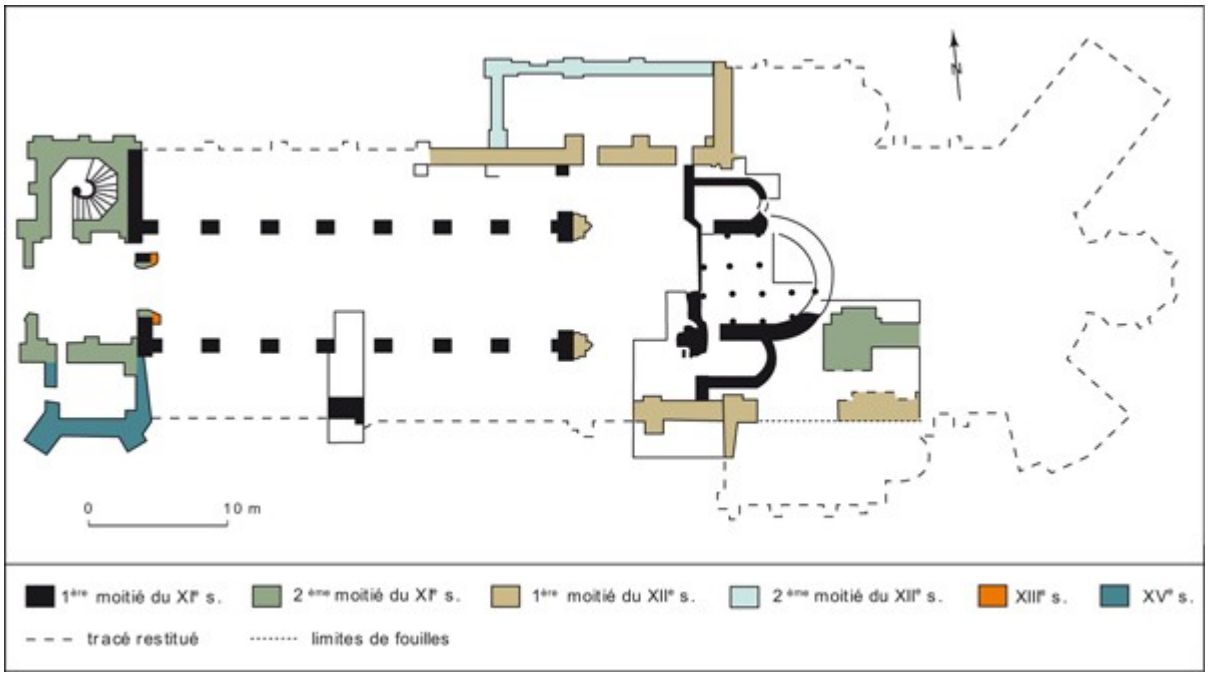
Au XI^{e} s., avant 1050, on assiste à la construction de la nef avec un transept à piliers cruciformes et un chœur primitif qui apparaît alors comme une chapelle centrale accostée de deux petites chapelles latérales. Le chevet primitif est composé d'une abside centrale, précédée d'une travée droite plus étroite que la nef et accostée de deux absidioles tangentielles. Des bas-côtés sont construits ainsi qu'un avant-corps, composé d'un porche encadré de deux tours, après 1050. Il est aujourd'hui certain qu'il existait un escalier qui permettait d'accéder de l'avant-corps à la nef et on peut en proposer une reconstitution.



Au XII ^{e} s, tout le chevet est modifié. L'intérieur de la chapelle est comblé mais la crypte, sous l'abside centrale antérieure, semble conservée et intégrée au nouvel édifice. La nef est rallongée de deux travées vers l'est sur l'emplacement du transept antérieur, ce qui marque le début de l'exhaussement vers le chœur. Un transept saillant vient prendre la place de l'ancien chœur et on construit un nouveau chœur à déambulatoire, à chapelles rayonnantes, muni d'une autre crypte centrale. À l'angle de la nef et du croisillon nord du transept, une chapelle est construite et sa face interne porte encore des vestiges de la décoration peinte du croisillon. Après 1150, le mur occidental du croisillon est repoussé d'une travée et cet agrandissement vers l'ouest s'accompagne d'un voûtement à mi-hauteur, supporté par des contreforts.

Dans la première moitié du XV ^{e} s., la transformation du chevet de la collégiale n'a pas profondément bouleversé le sous-sol en dehors de l'emprise des murs car les massifs de fondation ont été réalisés à l'aplomb de l'élévation des murs, à l'intérieur de tranchées étroites. Les parements des murs et des piliers sont alors complètement repris, du moins au niveau des fondations. La tour sud de façade, qui avait brûlé, et le rond-point du chœur sont complètement reconstruits; la tour nord et le clocher central sont seulement rehaussés. Sous la révolution, l'église, bien national est vendu et utilisée comme dépôt d'arme et fabrique de salpêtre. Malheureusement, un incendie en 1817 a provoqué l'écroulement du clocher central et la destruction des bas-côtés, du transept et de tout le chœur.

La fouille de l'intérieur du narthex a été engagée, livrant à titre provisoire, une vingtaine de sépultures pour la plupart en caisson et en cercueil. Les caissons occupent la partie centrale du narthex mais aucun cercueil ne leur a été superposé, ce qui suggère la signalisation de ces tombes en surface avant la pose d'un nouveau dallage au XVII^{e} s. De plus, un grand nombre de vases funéraires (oules, coquemars et pichets) était associé à ces caissons et quatre d'entre eux ont livré d'importants fragments de tissus et de chaussures.



L'édifice est aujourd'hui transformé en centre culturel : la nef abrite un petit théâtre en bois, très utilisé en période estivale, et le narthex est orné de vitraux créés en 2006 à partir de cartons du peintre Olivier Debré.

LE QUARTIER NEUF (quartier des Courances)

Entre la ville ancienne et les nouveaux quartiers, une vaste place aux foires et marchés est créée, communiquant avec le principal port de la ville, le port de la Parerie. L'arrivée du chemin de fer va marquer rapidement le déclin de la batellerie et l'importance des ports va rapidement s'effondrer d'autant que Chinon se trouve en amont d'un seuil de régulation de la Vienne aménagé devant Saint Louans qui permet le maintien d'un plan d'eau en toute saison devant la ville mais entrave la circulation des bateaux vers la Loire en basses eaux.

La place de la foire est réaménagée au XIXè (Place Jeannne d'Arc) et est bordée par la nouvelle caser de gendarmerie construite en 1856 par Gustave Guerin (bâtiement inscrit).

A l'est des quartiers St Etienne et St Mexme, les quartiers neufs se développent au-delà de la Place Jeanne d'Arc au XIXème siècle, en direction de la gare de chemin de fer installée en 1873 : les anciennes prairies inondables sont progressivement remblayées afin de permettre le lotissement des terrains. La gare de Chinon, construite par la Compagnie du PO est au cœur d'une étoile ferroviaire rejoignant Tours au Nord, Les Sables d'Olonnes qu sud ouest via Loudun et Thouars, l'Ile Bouchard et Loches à l'Est avec une branche vers Richelieu et Port Boulet, sur la rive droite de la Loire au nord ouest. Aujourd'hui, seule subsiste la ligne vers Tours intégrée au réseau TER d'Indre & Loire. Les ponts sur la Vienne et sur les bras des évacuateurs de crues ainsi que le pont routier vers Cravant les Coteaux ont été construits par les établissements Eiffel.

Au début du XXème siècle une promenade plantée (promenade des docteurs Mattais) est aménagée en bordure de Vienne et relie la Place Jeanne d'Arc au viaduc ferroviaire Eiffel. Aux deux tiers de la promenade, on notera l'ancien bâtiment d'octroi.

LE PONT SUR LA VIENNE

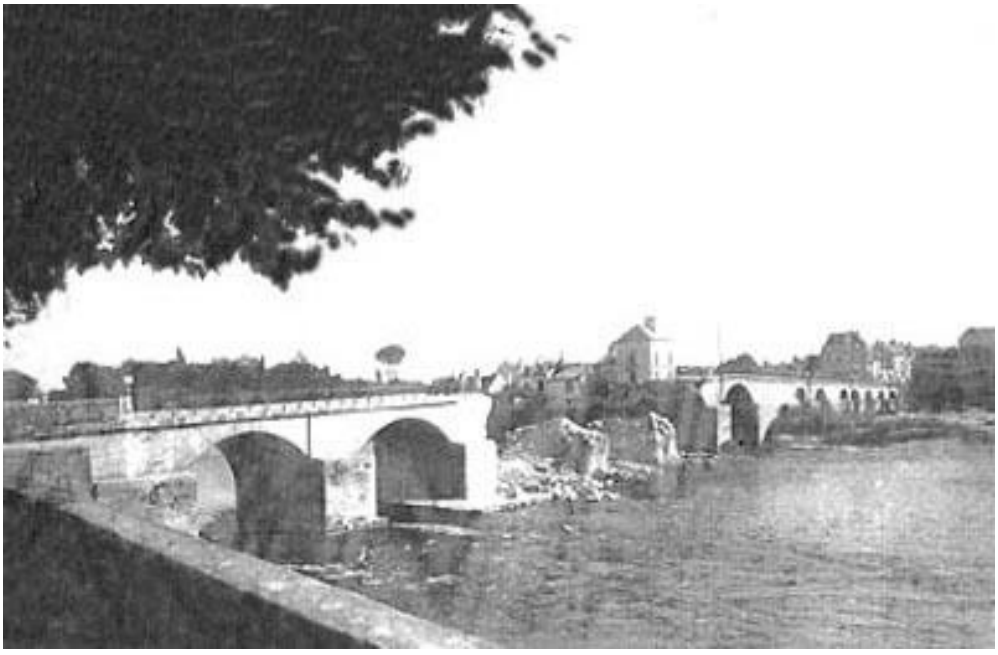
Un premier pont sur la Vienne, en bois, aurait été construit au début du 12e siècle Construit en deux parties il reliait chacujne des rives à l'île de Tours. Si la tradition fait remonter le pont de pierre à l'époque gallo romaine, Il semble que nous le pont actuel ait été réalisé pour partie par Henri II de Plantagenet, roi d'Angleterre, au 2ème quart du 12ème siècle.

En 1682, Le pont est représenté entièrement en pierre sur l'album de Nicolas Poinctevin dans son aspect actuel. Il est mentionné par Rabelais dans "Des Songes drôlatiques de Pantagruel". Il figure également tapisserie conservé aux archives d'Orléans au XIXème montrant Charles VII et Jeanne d'Arc ensemble sur le pont de Chinon La partie sud du pont située au sud du faubourg Saint-Jacques s'appelait pont à Nonnain. Elle a été remplacée par une digue au 18ème siècle.

Selon le Dictionnaire topographique, historique et statistique du Maine - 1777 - M Le Paige, Tome 1 - 1777 - piij.) ce pont fut le seul pont de pierre en service sur la Vienne au XVIIIème siècle, (celui de l'Ile-Bouchard était alors hors service).Selon Esmangart et E Johanneau en 1823, il aurait été détruit peu de temps avant 1821 (ses restes en alors encore visibles en basses eaux en amont des travées nord du pont actuel). D'après (Bulletin des lois du 1/2/1810), la construction d'un pont neuf semble avoir été initiée en 1809 par l'administration napoléonnienne, en charpente.

Il a été élargi, réparé et modifié en 1853 et 1854 lors de la démolition des anciens remparts de ville qui délimitaient les berges du fleuve et de la porte d'entrée de la Ville.

Chinon n'a pas été le site de combats notables en 1940 et le pont demeure intact malgré des tentatives de bombardements alliés qui touchent le faubourg Saint Jacques à partir de 1944. Le 29 aout 1944, deux travées nord du pont sont détruits par les artificiers allemands lors de leur départ de Chinon.



Une passerelle de bois est rapidement mise en place par le génie américain et les arches reconstruites. En 1967, le pont devenant trop étroit pour faire face au trafic routier (le croisement ed camions était impossible)il est élargie les trottoirs étant reportés en encorbellement. Le pont a été nommé Aliénor d'Aquitaine en 2010.

Le diagnostic archéologique qui vient d'être mené au mois de juin 2011 a permis d'extraire de la Vienne les pieux de fondation des piles du pont correspondant à la partie effondrée en 1821. Certains vont faire l'objet de datations. Des travaux de confortation des piles nord ont été réalisés en été 2011 avec la mise en place de 180 palplanches de 80 kg par mètre. 7.000 tonnes de matériaux

(enrochement) ont été acheminées pour permettre l'accès aux piles durant ces travaux, 300 m 3 de béton ont été coulés pour consolider les piles, notamment celles endommagées lors de la débâcle allemande, les matériaux utilisés pour sa reconstruction étant de mauvaise qualité.

L'ILE DE TOURS

AU milieu du pont Aliénor d'Aquitaine,se trouve l'île de Tours. L'île est la dernière île existant dans le lit de la Vienne à Chinon. La plus ancienne mention connue date du XIIe siècle : l'évêque de Tours et le comte d'Anjou se partageant la Vienne et les droits qui en dépendent, le pont servit de limite territoriale. Le nom d'île de Tours conserve encore aujourd'hui le souvenir que cette île appartenait aux évêques de Tours qui l'affermèrent jusqu'à la Révolution.
De nombreux faits historiques peuvent être rattachés à cette île :

- le massacre de Juifs en 1321 que la tradition (avec toutes les incertitudes qu'elle comporte) situe sans preuve scientifique dans cet espace, nommé pour cette raison île aux Juifs au XIXe siècle ;
- à l'époque des guerres de Religion, on décida aussi par exemple de couper tous les arbres situés dans les îles depuis la Pierre Percée (rive gauche de la Vienne en amont du pont de chemin de fer) jusqu'à Saint-Louans afin de voir arriver l'ennemi.

Parmi les activités attestées sur cette île, figurent la présence de jardiniers, l'exploitation de l'osier, la majeure partie étant plantée en quêtiers et prestiers, mais aussi la pêche. Deux pêcheries dépendaient en effet de cette île, l'une à l'extrémité est, à l'entrée de l'actuel petit bras, l'autre dans le grand bras face au niveau de la «cale aux canards» (écluse dite de la Parerie ou de la porte des Prés).
Il existe sur l'Ile de Tours un grand nombre de jardins privés, en particulier dans la première partie de l'Ile, côté pont (environ une centaine de parcelles). La Ville est également propriétaire de 14 jardins, faisant l'objet de location pour un prix modique.

LE FAUBOURG SAINT-JACQUES, SAINT LAZARE & PARILLY

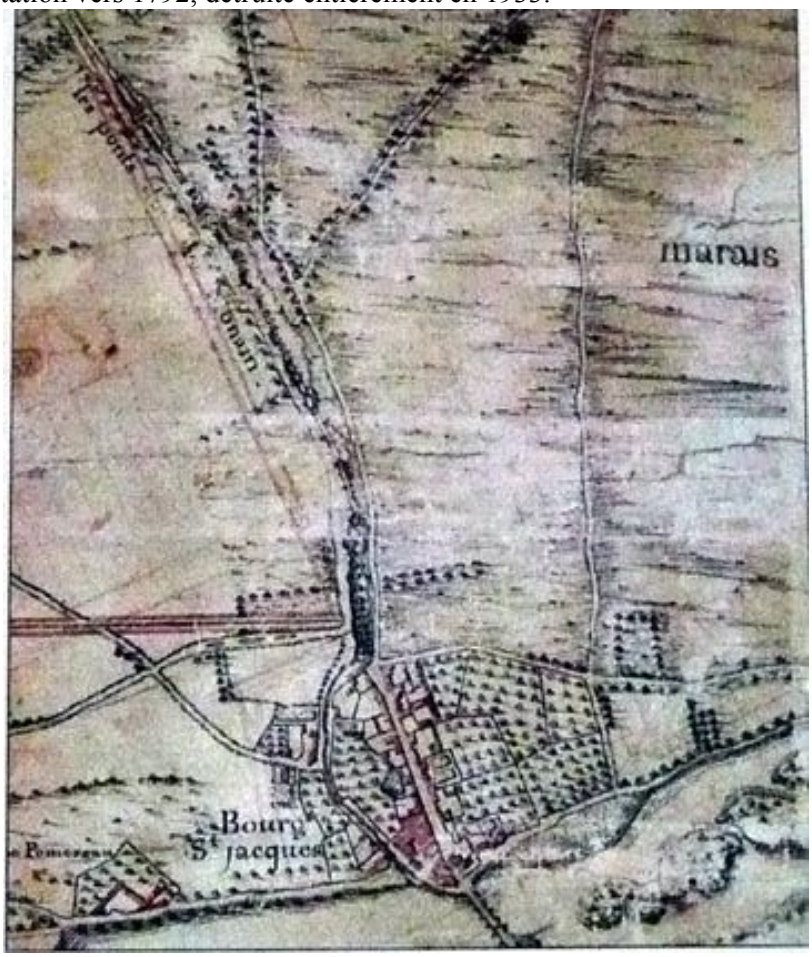
De l'autre côté de la Vienne, rive gauche, un faubourg s'est développé après la construction du pont au XIIe siècle. Il est entièrement entouré de digues qui le protègent des crues de la rivière. Le faubourg a conservé plusieurs maisons anciennes ainsi que le vaste mur de clôture du parc de l'ancien couvent des Ursulines. De l'autre côté du faubourg, une longue chaussée traverse des terrains inondables pour mener à un ancien village, Parilly, qui a conservé son ancienne église médiévale.

Le couvent des ursulines s'y installe dans la 1ère moitié du 17e siècle ; les murs d'enceinte disparaissent peu à peu et le faubourg se développe ; les bombardements de la seconde guerre mondiale détruisent une grande partie des maisons ; le couvent des ursulines est remplacé par le lycée Rabelais ; une digue protège toujours le faubourg des inondations de la Vienne

Au-delà du faubourg, après la digue Saint Lazare, qui remplace du XIXè l'ancien pont construit en 1160 permettant la traversé des terrains inondables au pied de la digue sud de Saint Jacques (en haut de la présente carte où le nord est inversé). Un pont en pierre sur la Vienne entre le faubourg Saint-Jacques et Saint-Lazare aurait été bâti au 4e quart du 12e siècle, sous Henri II Plantagenet, figure entièrement en pierre sur l'album de Nicolas Poinctevin en 1682. Ce pont était situé plutôt au Sud, vers l'extrémité du faubourg St-Jacques. Il a porté beaucoup de noms (Pont de l'Annone, de l'Annonain, ou de la Nonnain) car son péage appartenait aux nonnains de Fontevrault - il était destiné à faciliter l'approvisionnement de la ville. Les comtes d'Anjou donnent ainsi à l'abbaye de Fontevraud le pont de Chinon (rebaptisé " Pont aux Nonnains ") et la traversée de la Loire aux Ponts-de-Cé. Ces grandes abbayes y gagnent un surcroît de puissance, mais au prix de charges permanentes très lourdes. . Ce pont portait aussi le nom de Pont du Diable, sans doute à cause de sa longueur et sa situation au midi.
À son extrémité Nord, côté faubourg Saint-Jacques, le pont était défendu par une porte fortifiée datant de la construction des murailles du faubourg Saint-Jacques par Charles VII

Eglise Saint jacques

Troisième paroisse de Chinon (en dehors du Château), l'église, située quai Danton, face au château, l'église Saint Jacques des Ponts (sur l'itinéraire de Compostelle) a été construite durant le dernier quart du XVe siècle en remplacement d'une chapelle du XIè qui avait particulièrement souffert du tremblement de terre de 1593. En 1632 Pierre Barre, curé de Saint-Jacques est choisi comme exorciste lors de l'affaire des possédées de Loudun (inscription) , Philippe Dreux lieutenant général du bailliage de Chinon et maire de Chinon de 1631 à 1683 y est enterré ; le clocher fut construit en 1670 ; convertie en habitation vers 1792, détruite entièrement en 1933.



Saint Jacques en 1760

Par la digue Saint Lazare, on rejoint le quartier du même nom qui jouxte le hameau de Parilly où subsiste les bâtiments remarquables de ND de l'Epine. Dans le faubourg Saint-Lazare se trouvait une maladrerie (1-43) ou léproserie, consacrée évidemment à Saint Lazare ainsi que le Pressoir Billard (1-34). Au 16ème siècle, l'ancienne léproserie ne recevait plus de malades et appartenait aux Baudelon, famille alliée aux Rabelais. À l'est du faubourg il y a actuellement un quartier appelé le Pressoir.

Parilly, qui fait partie de la commune de Chinon depuis 1793, était un bourg important, sur la route allant de Chinon à Loudun ou à Seuilly (en passant par le Gué de Vède) ; on y trouve l'église Notre-Dame de l'épine, construite au 12ème siècle et remaniée au 15ème siècle par Jean Petit et son épouse Marguerite de Faye, seigneurs de la Vauguyon, qui font édifier la chapelle Saint-Jean, au nord de l'édifice. On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de Noyers (commune de Nouâtre) :»*Parilliacus, ante Cainonis castrum ; parochia Parilliaco, alias de Spina*». L'intérieur de cette église, désaffectée depuis le 19ème s. n'est pas en très bon état.

le Pressoir

A proximité, le château de la Vauguyon (non visitable) aussi appellée ' l'Hôtel d'Orville, la Gaignerie' dépendait de l'ancienne paroisse de Parilly. Elle groupe face au château de Chinon, sur la rive opposée de la Vienne, à mi-coteau, un ensemble de constructions d'importance inégale et d'époques différentes. La façade principale au nord est composée d'un grand bâtiment du XVème siècle, élevé d'un étage et d'un comble, éclairé par de hautes lucarnes à gâbles triangulaire orné de crochets. On remarque des traces de fresques sur les pignons représentant autant qu'on puisse en juger, des scènes de tournois. . Certaines parties du château médiéval remontent aux 12e et 13e siècles (charpente, peintures murales), et au 15e siècle. La fontaine et les portes sont du 17e siècle. L' aile du 19e siècle comporte quelques éléments gothiques. Certaines pièces ont été restaurées en 1937 par l'architecte Louis Sue.

A l'ouest du quartier Saint Lazare, se trouve l'hippodrome de Chinon-Grigny construit dans les années trente. Des courses se déroulent chaque année devant un public nombreux le week end du 14 juillet et le 15 aout (trot et trot attelé).

L'église Notre Dame de l'Epine de Parilly

Eglise de la fin XIe et début XIIe siècle, sauf la chapelle édifiée au XVè siècle. Le plan général forme une croix, avec chevet rectangulaire. La croisée du transept est couverte d'une voûte romane en maçonnerie, et présente des chapiteaux sculptés. Le transept nord est couvert d'une croisée d'ogive et percé d'une baie du 15e siècle. Cette église sert de dépôt archéologique.

LE COTEAU SAINT-LOUAND (Saint Louans)

Situé à l'ouest de la Ville-Fort, le long de la rivière, ce coteau a conservé un paysage rural, composé de vignes et de parcs paysagers disposés autour d'un village et du prieuré du même nom, fondé à l'époque mérovingienne. la commune Saint Louand est, rattachée à Chinon en 1792 ; le prieuré Saint Louand, fondé au 7ème siècle à l'emplacement d'une ancienne villa gallo-romaine, fut édifié au 11ème siècle ; le corps de Saint Louand fut retrouvé dans son sarcophage en 1859. On trouve diverses orthographes : Saint-Louand, Saint-Louans ou Saint-Louant.

Le site prend le nom de ce saint qui aurait été ermite au bord de la Vienne près de Chinon au VIIe siècle. Il guérissait des malades et sur l'emplacement de son ermitage fut construit au XIIe siècle une abbaye qui porte son nom. Le prieuré Saint Louans est maintenant une maison de retraite à Chinon. Le monastère fut saccagé à la révolution et vendu comme bien d'état. En 1858, une partie de la communauté des Augustines présentes à l'Hôpital de Chinon, durent partir, à la suite de pressions administratives. Elles achetèrent le Prieuré de Saint Louans pour regrouper les Sœurs, faisant de ce lieu la Maison Mère, jusqu'en 1972. Cette même année, la Congrégation des Augustines Hospitalières de Saint Louans s'est unie à la Congrégation des Augustines d'Angers.

Le village possède quelques manoirs du XV et du XIXè (belles propriétés).

Chapelle du Prieuré
Chapelle du prieuré de St-Louans XIXème siècle (religieuses augustines) : crypte de l'ancienne église avec 4 sarcophages mérovingiens (St Louans et ses compagnons).

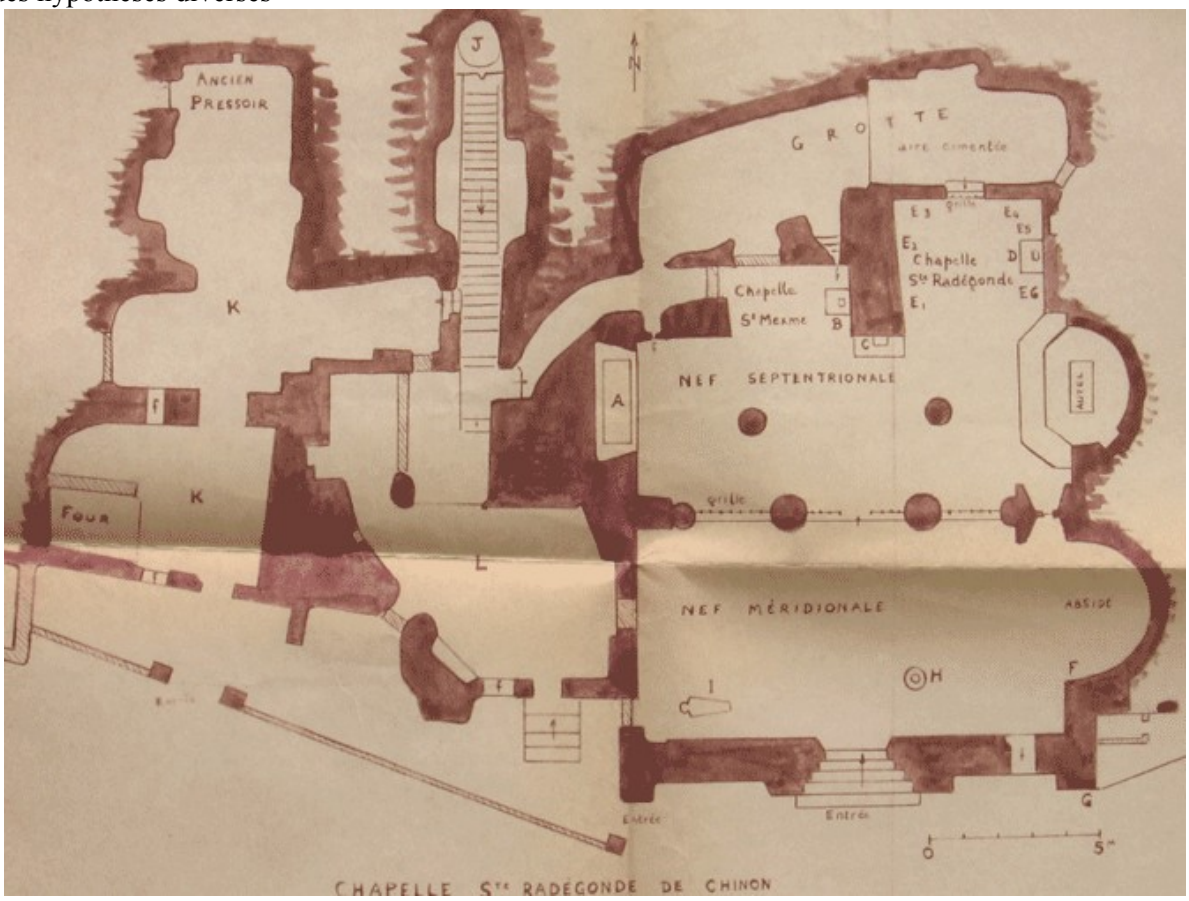
LE COTEAU SAINTE-RADEGONDE

Les habitations troglodytiques sont un aspect insolite du vieux Chinon. Appelées aussi caves demeurantes, elles sont creusées à flanc de coteau. La plupart sont concentrées sur le coteau Sainte-Radegonde, à l'est de la ville. A la suite des effondrements de 1906 et d'autres survenus dans les années soixante-dix, la ville a procédé à une purge des habitats subsistantet à d'importants travaux de confortation du coteau à la fin du siècle dernier.

Chapelle Sainte Radegonde
Le site troglodyte de Sainte-Radegonde, à un kilomètre à l'est du centre de Chinon, autour d'un puits creusé dans la roche, garde des témoignages de deux mille ans d'occupation humaine. Au 6e siècle, ce lieu de culte païen fut christianisé par un saint ermite, Jean le Reclus ou Jean de Chinon, déjà mentionné par Grégoire de Tours. Le saint homme aurait reçu la visite de la reine Radegonde, ce qui

explique la désignation traditionnelle du site. Radegonde, épouse du Roi Clotaire 1er est venue s'entretenir avec l'ermite dans le cadre de son projet de création du monastère Sainte Croix à Poitiers. Elle est également une disciple de Saint Mexme (dont les vestiges d'abbaye dominent encore la Cité), dont le maitre était Saint Martin. La chapelle est troglodyte construite à flanc de coteau. Comme cela se pratique pour les constructions de ce type les plus élaborées les parties en façade sont rapportées en maçonnerie traditionnelle, ici en pierre de tuffaut.

Au 12e siècle, probablement à l'initiative d'Aliénor d'Aquitaine qui sortait de sa longue captivité, l'ancienne cellule de l'ermite Jean fut transformée en une église à deux nefs, la deuxième à l'extérieur du coteau. La nef sous roche fut décorée de peintures dont il reste un magnifique ensemble : le cortège royal que l'on peut dater des toutes dernières années du 12e siècle (redécouvert en 1964). Cette peinture murale de la fin du 12e s., située sur le mur nord, juste sous la voûte, représente cinq cavaliers dont deux portent une couronne et un manteau doublé de vair. Si les historiens d'art s'accordent pour y voir une représentation de la famille royale des Plantagenêts et identifier à Henri II le cavalier couronné qui conduit le cortège, l'identification des autres personnages et l'interprétation de la scène a donné lieu à des hypothèses diverses



Abandonnée à la fin des années cinquante, elle a été reprise par la société eds amis du vieux Chinon en 1975 et a fait l'objet d'un important travail de restauration. Elle abrite une section arts et tradition populaire du chinonais.

LES HUCHEROLLES

Le quartier, construit sur le plateau se développe depuis la seconde moitié du XXème siècle. Son nom rappelle sa vocation historique, d'accueil de moulins "caviers" (c'est-à-dire avec une cave aménagée dans la partie basse en pierre) et la partie en hauteur en bois de ces moulins s'appelle une "hucherolle". Avant la révolution, on comptait 17 moulins surmontés de leur "hucherolle".... Il ne reste plus aucun moulin aujourd'hui, mais on en trouve encore quelques fondements non loin du château de la Grille sur la route d'Huisme. Il reste également des traces des moulins dans le jardin de la ferme de madame Courtiller, à côté du christ roi qu'on voit depuis les côteaux et un autre à côté du cimetière. Aujourd'hui, s'élève un quartier résidentiel avec des surfaces commerciales le long de la route de Tours.

Le quartier accueille un lycée professionnel, un lycée technique agricole et un complexe sportif ainsi que l'observatoire de Chinon.

Le quartier se développe vers la Plaine de Vaux où s'est construit à la fin de la première décennie des années 2000 un centre commercial HQE.

Au-delà de la Plaine de Vaux, sur le plateau se situe l'ancien hôpital militaire américain, modernisé avec l'intégration d'un centre hospitalier rattaché au CHUR de Tours et une clinique.

LA FORTERESSE DE CHINON

Cette forteresse médiévale domine l'ensemble du centre ville sur toute sa longueur (plus de 500 m de long sur 100m de large) . Il est positionné sur un éperon rocheux,

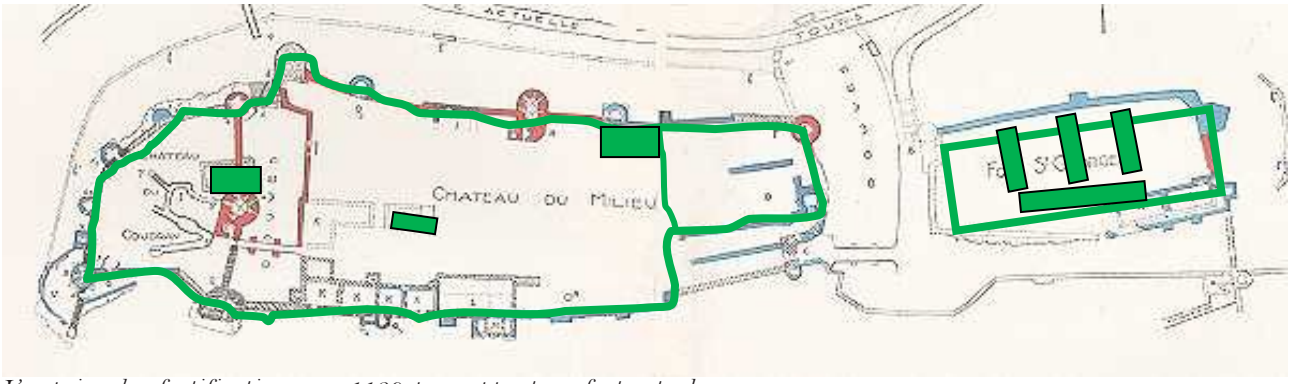
dont les pentes sont abruptes sur trois cotés, et qui s'éleve sur le coté au nord de la Vienne, les murailles suivent le contour de cet éperon. Le chateau se décompose en trois parties : le Fort du Coudray, le Chateau du Milieu et le Fort Saint Georges. Il est l'oeuvre successive des Comtes de Blois, des Comtes d'Anjou puis des Plantagenets qui devinrent Rois d'Angleterre et enfin des Rois de France.

Les travaux de fouilles et de restauration ont été d'une immense ampleur (ce fut le plus important chantier européen sur le moyen âge de la première décennie du siècle. Dans ce cadre, des fouilles préventives et des études de bât ont été menées, après des diagnostics réalisés dès 2000-2001. C'est l'INRAP qui a réalisé ces travaux jusqu'en 2003 (direction Simon Bryant), relayé en 2004 par le Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire, nouvellement créé. Ces fouilles sont d'une ampleur rare en milieu castral, puisqu'elles concernent plus de 5000 m2, à quoi il faut rajouter l'étude fine du bât des logis royaux et de la tour philippienne dite " du Coudray ". Étalées sur six années (mai 2003 à juillet 2009), elles ont suivi à des rythmes divers les travaux de restauration menés par l'architecte en chef Arnaud de Saint-Jouan et la création de nouvelles infastructures. 112 000 visiteurs/an (2009).
Des recherches archéologiques menées aux XIXe et XXe siècles à Chinon ont révélé une occupation très ancienne de l'éperon rocheux dominant la Vienne. Les Celtes y avaient déjà installé un oppidum, sans doute délaissé lors de la longue ère de paix romaine (51 av. J.-C. - 275 apr. J.-C.). Après les premières descentes germaniques en Gaule (275-277), le site recouvra toute son importance stratégique et fut de nouveau colonisé par des populations vivant désormais dans la crainte d'agressions extérieures. Des monnaies, des stèles funéraires et les traces d'un mur datant approximativement de cette époque ont été mises à jour lors de différentes campagnes de fouilles. Le " Cainonense castrum " est directement évoqué pour la première fois en 446, dans le récit de l'évêque Grégoire de Tours (fin VIe siècle) intitulé De Gloria Confessorum (De la gloire des Confesseurs). Il dépendait alors administrativement de la cité de Tours (castrum Cainonense urbis Turonicae). Le général romain Aegidius vint y assiéger un fort parti apparemment wisigothique, mais fut contraint de lever le camp après la médiation de saint Maxime (Maximus). Grégoire évoque à nouveau le castrum de Chinon à la fin du VIe siècle. Il ne s'agissait pas alors d'un château au sens où nous le concevons, mais plutôt d'une petite entité villageoise pourvue d'une solide enceinte protectrice.
Une enceinte maçonnée existe à cette époque, comme en témoignent plusieurs récits de Grégoire évoquant un castrum dès 463, et la découverte en 2009 d'un tronçon d'une quinzaine de mètres de cette muraille à l'intérieur du château médiéval. Enfin, une zone funéraire a été fouillée à l'extérieur du *castrum*, vers l'est (fort Saint-Georges), dans le secteur où avait déjà été inhumé le guerrier gaulois. Les siècles suivants sont peu représentés, mais la continuité d'occupation est certaine. La documentation archéologique s'amplifie à partir du 7e siècle et surtout des 8-9e siècles. Chinon est alors chef-lieu de viguerie ; un atelier monétaire y est installé (7-8e siècle puis fin du 9e et 10e siècles). De nombreux et vastes silos et des « fonds de cabane » ont été retrouvés, qui signalent une occupation nécessitant l'accumulation de surplus importants. Des remaniements de l'enceinte antique ont lieu pendant l'époque carolingienne, notamment au sud et surtout à l'est du site. Sa structure générale se précise alors : à l'est, un pôle aristocratique fortifié, avec sans doute une construction de type « *aula* », domine une basse-cour utilitaire. Le château appartient alors aux comtes de Blois. Thibaut le Tricheur y fait édifier vers 943 une tour qui marque le paysage peut-être dans le cadre de la mise en défense du territoire contre les Vikings, qui venaient de se retirer de Nantes seulement peu de temps auparavant. C'est la première chose qu'une personne qui retrouve miraculeusement la vue aperçoit alors qu'elle en est distante de trois kilomètres dans la vallée. Un troisième élément est ajouté à l'extémité occidentale de l'éperon, sans doute au début du 11e siècle : une chapelle castrale dépendant de l'abbaye de Bourgueil, dédiée à saint Mélaine (évêque de Rennes au début du 6e siècle).

Le château se présente alors comme un quadrilatère défensif situé à l'entrée de l'éperon. Un bâtiment est supposé dans l'angle nord-est de cette enceinte. En effet, le chemin de ronde avec parapet qui couronne le rempart oriental monte par un escalier vers le nord. Il est probable qu'il desservait l'étage d'un bâtiment. Ce dernier, à une date aussi haute, n'était sans doute pas une tour, mais une résidence aristocratique à un étage. Le reste de l'éperon, vers l'ouest, est occupé par des zones à vocation économique et artisanale. Des " fonds de cabane " et des silos ont été observés dans les tranchées de réseau. Les silos semblent s'aligner le long d'un chemin qui parcourait le site d'est en ouest. Leur capacité est importante, puisqu'avec une moyenne de trois

mètres cubes, elle excède largement ceux que l'on retrouve en milieu rural. Toutefois, elle n'atteint pas celle du château éponyme du comte de Blois, dont les plus gros dépassaient neuf mètres cubes. Leur contenu, pauvre en mobilier, signale tout à fois un mode de vie aristocratique (vaisselle glaçurée, mortiers de pierre, faune rare ou consommée jeune). Cette bipartition entre un pôle défensif/élitaire et le reste du site perdurera jusque dans le courant du 12e s.

Au début du XIe s. est édifiée une chapelle dépendant de l'abbaye de Bourgueil, qui sera connue dans les sources plus tardives sous le nom de prieuré Saint- Mélaine. Cet élément nouveau structure le site en trois parties successives d'est en ouest, depuis l'habitat comtal jusqu'à la basse-cour. Ce prieuré est très mal connu, car les divers travaux ne l'ont pas impacté et seul un plan sommaire du 18e s. permet d'en apprécier la localisation. À partir de 1044, la forteresse passe aux mains des comtes d'Anjou, dans le cadre de la politique expansionniste de cette dynastie. A partir du milieu du 11e siècle, le château passe aux mains des Angevins pour 161 ans ; L'apogée du site se situera sous le règne d'Henri II Plantagenêt et ses deux fils, Richard Coeur de Lion et Jean sans Terre. En 1068, son neveu, Foulques IV Le Réchin (*le Querelleur*), lui succède. Foulques usurpe le titre de comte d'Anjou qui devait revenir à son frère qu'il tient enfermé, pendant près de trente ans, dans la forteresse. Le pape Urbain II, venu prêcher la croisade à Tours en 1096, se déplace en personne à Chinon pour obtenir sa libération. Entretemps, Foulques IV assoit son pouvoir sur la région et il n'est plus contesté au début du XIème. En 1109, à sa mort, l'Anjou atteint son périmètre définitif. Son petit-fils, Geoffroy V d'Anjou, dit Le Bel, adopte le surnom de *Plantagenêt* qui restera à la dynastie. Le fils de ce dernier, Henri II Plantagenêt, deviendra roi d'Angleterre.



L'emprise des fortifications vers1120 par rapport au fort actuel

En1151, à la mort de Geoffroy IV, l'aîné de ses fils Henri II d'Anjou accède au pouvoir. Il épouse l'année suivante Aliénor d'Aquitaine qui vient juste de divorcer du Roi de France. A Chinon, le château passe à son second fils, également dénommé Geoffroy, mais en 1154, Henri Plantagenêt prend la ville et oblige son frère à lui céder tous ses droits. Henri qui est déjà Comte d'Anjou et Duc de Normandie devient Roi d'Angleterre, c'est le fondateur de la Dynastie des Plantagenêts qui va régner trois siècles sur l'Angleterre.

L'évolution du château avant Henri II est mal connue. Elle consiste principalement en un renforcement des remparts et une augmentation de la surface enclose. Les vieilles murailles antiques et carolingiennes sont progressivement remplacées par un rempart plus grand. Mais il ne sera terminé et flanqué de tours que dans le courant du 12e s., peut-être seulement du temps d'Henri II. Il est probable aussi qu'une tour maîtresse fut érigée, de neuf ou en transformant le vieux logis carolingien. En effet, s'il ne subsiste aucun
" donjon " à Chinon, il n'est guère concevable qu'il n'en ait pas été doté, comme les forteresses voisines de
Loches, de Langeais ou de Montbazon, par exemple.

L'apport majeur du règne d'Henri II fut la construction sur le fort Saint-Georges, devant la vieille forteresse, d'un ensemble de bâtiments qui est interprété comme un " palais ", c'est-à-dire un complexe administratif et de gouvernement. Ces bâtiments étaient tout à fait inconnus avant les fouilles de 2003-2004, le fort Saint-Georges ayant été rasé dès le XVIIe s. et transformé en clos rural, ce qu'il restera jusqu'au début du XXIe s. Ce complexe ne ressemble en rien à un nouveau château, avec sa grande aile dominant la

rivière, flanquée de trois autres perpendiculaires. Deux tour-porches y donnaient accès de part et d'autre, et une chapelle fut dédiée à Saint-Georges, édifiée de façon à être bien visible de la rivière, du bourg et de la route de Tours. Une partie de son riche décor sculpté polychrome a été retrouvée dans les remblais de démolition qui encombraient une salle basse aménagée sous la chapelle. Les parallèles pour ce genre de complexe bâti sont à chercher du côté d'autres palais romans de même époque, et notamment de Westminster, capitale anglaise des Plantagenêts. Chinon était, avec Caen, une capitale de ses possessions continentales qui s'étendaient de la Normandie aux Pyrénées. Il y entreposa son trésor et y tint plusieurs cours.

En 1173, à la suite de discorde, Aliénor est emprisonnée dans le château. Henri II meurt dans la Chapelle Sainte Mélaine (dans le Château) le 7 juillet 1189 délaissé, abandonné de tous, trahi. A peine eût il rendu le dernier soupir que ses serviteurs pillèrent tout ce qui se trouvait dans les lieux, le laissant nu à gésir sur une table où un jeune page le couvrit de son manteau. Repentant, le nouveau Roi d'Angleterre, Richard Coeur de Lion, voulut se prosterner devant le cercueil de son père mais vit un mauvais présage dans une giclée de sang partie à cet instant du corps d'Henri.

Richard vint à la forteresse en 1190 et fit emprisonner Etienne de Tours, alors Capitaine Gouverneur de la ville, le rendant coupable de malversations. Richard Coeur de Lion séjourne et fortifie le château. Enfin, les espaces résidentiels furent agrandis. Le logis dominant la Vienne fut prolongé, et un bâtiment fut construit en vis-à-vis, près du prieuré Saint- Mélaine, délimitant un espace qui va se transformer en cour. D'autres bâtiments furent adossés aux courtines, dont les fonctions étaient peut-être davantage militaires.

En 1191, allié au Roi de France Philippe Auguste, il part pour les croisades et est fait prisonnier sur le chemin du retour par l'Empereur d'Allemagne. Philipe Auguste en profite pour attaquer les possessions de Normandie, du Maine et d'Anjou. S'en suivront deux années de combats où Richard reconquiert partiellement ses terres. Par sa position frontalière, la Touraine fut un âpre enjeu entre les deux dynasties. Dans le Grand Anjou, deux charges se partageaient l'administration: les prévôts et les sénéchaux. Ces derniers étaient basés à Tours, Chinon, Baugé, Beaufort, Brissac, Angers, Saumur, Loudun, Loches, Langeais et Montbazon. Les autres seigneuries étaient administrées par d'autres familles que les Plantagenêts. Le Maine fut, dans un premier temps, largement dépourvu d'administration centrale. Les Plantagenêts y installèrent de nouveaux administrateurs, comme par exemple le sénéchal du Mans. Les récentes fouilles faits à Chinon permettent de supposer que le fort Saint Georges a représenté un pôle essentiel de l'administration Plantagenêt. Cependant, ces réformes vinrent trop tard, et les Capétiens furent les seuls à en bénéficier, après avoir annexé le Grand Anjou.

Quand Richard meurt en 1199, le Gouverneur du Château, Robert de Turneham ouvre les portes de la ville à Jean sans Terre, frère de Richard aux dépens de son neveu Arthur de Bretagne. Jean sans Terre devient Roi d'Angleterre et séjourne fréquemment au château, c'est là qu'il épouse Isabelle d'Angoulême, cousine du Roi de France le 30 août 1200 qu'il a ravie à son prétendant Hugues de Lusignan. Saisissant ce prétexte, Philippe Auguste reprend la guerre contre Jean sans Terre.
A l'automne 1204 le Roi de France Philippe Auguste engage les opérations pour prendre le château. Pourtant l'ensemble paraissait imprenable, avec ses ravins, ses escarpements et ses constructions, il s'empare du Fort St. Georges isolé qui commande l'entrée du château à l'extérieur, une douve sépare ce fort du château du Milieu. Le siège est conduit par Guillaume des Roches et il va durer huit mois. La ville tombe le 24 juin 1205 achevant ainsi la conquête de la Touraine. Vaincu en 1214, Jean reviendra à Chinon pour signer une trêve avec Philippe Auguste.

La ville et le château passent alors dans le domaine direct du Roi de France jusqu'en 1370. Les défenses de la ville et du château sont renforcées. Philippe Auguste fait construire le Donjon du Coudray pour affirmer son autorité sur cette possession clé dans cette zone frontière entre l'Anjou et le domaine Royal. En 1370, le château est donné en apanage à Louis d'Anjou puis aux fils du Roi Charles VI, Jean et Charles qui deviendra le Roi Charles VII.

A partir du deuxième tiers du XIIIe s., la structure générale de la forteresse est figée. A part la tour d'Argenton au XVe s., les travaux ultérieurs consisteront pour l'essentiel en

la création de nouveaux espaces résidentiels, que ce soit dans le château du Milieu ou le fort Saint-Georges. Une nouvelle chapelle, dédiée à Saint-Martin, fut construite au XIVe s. dans le fort du Coudray. Les ducs d'Anjou entreprirent à la fin de ce même siècle d'importants travaux d'embellissement des logis, comme vient de le montrer l'étude de bâti (Bastien Lefebvre) et la reprise des sources écrites (Solveig Bourocher).

C'est l'époque de la Guerre de Cent Ans avec de nombreux troubles, en 1413 la ville est prise par le parti Bourguignon ; elle est reprise en 1414 par le Sire de Gaucourt pour le compte du Dauphin Charles. En 1423 Chinon est d'abord attribué à la Reine Marie d'Anjou puis à un Ecossais Archibald de Douglas et revient enfin à Louis d'Anjou, le frère de la Reine Marie. En 1425 le château est attribué à Artur de Richemont pour prix de sa réconciliation avec Charles VII et il y reçoit l'épée de Connétable le 7 mars 1425. Le Roi reprend possession de la ville en 1427, et s'y installe avec la Cour. Chinon devient alors la capitale du Royaume de Charles VII petit royaume!. Les Etats Généraux de la France s'y réunissent à l'automne 1428 et le 8 mars 1429 Jeanne d'Arc vient au Château proposer ses services au Roi. Jusqu'en 1450, Chinon est le siège du gouvernement Royal. En 1433 le Connétable de Richemont enlève, à l'intérieur même du château, le favori du Roi, Georges de la Trémouille. En 1446 le Duc François de Bretagne vient y rendre hommage au Roi de France. C'est à cette époque que se bâtissent les nombreuses belles maisons de Chinon qui subsistent encore de nos jours, elles permettent de loger les grands Seigneurs et les Officiers du Roi. A l'été 1449 Charles VII lance la campagne qui va chasser les Anglais hors du royaume de France. Il rejoint ses armées et ne reviendra plus à Chinon. Le Roi Louis XI confie la garde du château à Philippe de Commynes en 1477. La grande époque de Chinon est terminée.

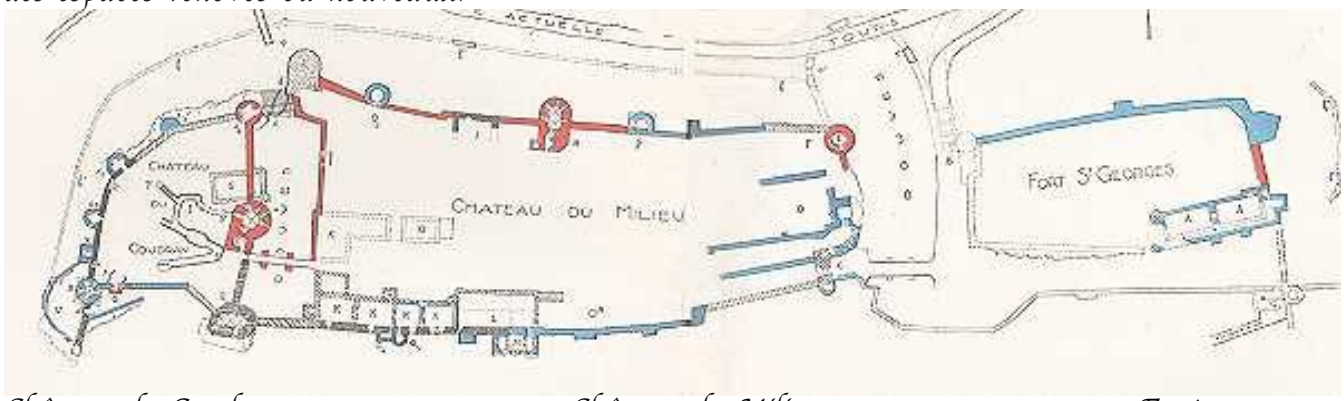
C'est la présence de la cour de Charles VII au début du siècle suivant qui entraîna l'achèvement de ce complexe résidentiel qui vient de retrouver sa voiture détruite au 19e s. Louis XI fut le dernier roi à séjourner régulièrement à Chinon, pour s'adonner à la chasse et au plaisir de visiter les prisonniers qu'il y tenait. La forteresse retrouva brièvement un rôle stratégique lors des guerres civiles du XVIe s.

Au XVIIème siècle, le château a accueilli les prisonniers espagnols défaits à la bataille de Rocroy. Une lettre du Roi en date du 19 juillet 1643 assigne à Chinon la garde de 105 prisonniers de guerre espagnols[2]. Aux termes de cette lettre, la ville devait fournir « *des lits garnis de linceuls quant aux officiers et du moins de la paille aux soldats pour le coucher et envoyer au dit château pour leur garde tout à tour le nombre d'habitants armez de mousquetz qui sera nécessaire* ». La lettre est particulièrement précise et reflète aussi la situation économique du moment, le Roi poursuivant « *parce que nous ne pouvons pas subvenir aux deniers de notre espargne à la dépensce que feront lesdits prisonniers, nous vous recommandons et ordonnons très expressement du memes avis de botre dite dame et mère de l'advancer ou de faire advancer par douze des principaux habitants (….) à raison de 10 sols pour Capitaine, 9 sols pour Lieutenant, 8 sols our enseigne, 7 pour Cornette ou Maréchal des Logis, 6 pour sergent, 5 pour Caporal et 4 pour soldat par jour et leur ferez fournir les vivres nécessaires* ». Le 30 novembre 1643, Philippe Dreux, Conseiller du Roi et Lieutenant Général de Chinon rend compte de la bonne exécution de ces instructions signalant qu'il a été également fourni un habit à chaque prisonnier. La plupart seront enfermés dans la tour d'Argenton (dans le château Il faudra attendre 1646 pour que les premiers règlements prévoyant le retour des prisonniers vers l'Espagne soient mis au point, le traité du 27 août prévoyant que les prisonniers devront être rendu le 15 octobre suivant. Cependant sur les prisonniers confiés à Chinon, seuls 16 seront identifiés les autres s'étant soit évadés soit installés sur place et mariés avec des chinonaises…

Les fouilles ont mis en évidence des travaux de remise en défense non négligeables, comme le recreusement de fossés autour de la tour du Coudray et de l'Échauguette, ou la construction d'un énorme boulevard d'artillerie au nord du château pour contrôler la route de Tours. Acquis au XVIIe s. par le duc de Richelieu, le château fut partiellement démantelé et tomba peu à peu en ruine. Vendu comme bien national à la Révolution, il fut divisé en plusieurs propriétaires. Il fut sauvé par l'intervention de Prosper Mérimée, et le département le prit en charge. Depuis l'an 2000, il aura investi plus de 15 millions

[2] Sur l'ensemble, la liste des hommes prisonniers fait apparaitre que nombre sont Walons, quelques uns flamands, quelques autres italiens et fort peut espagnols natifs (moins d'une dizaine)

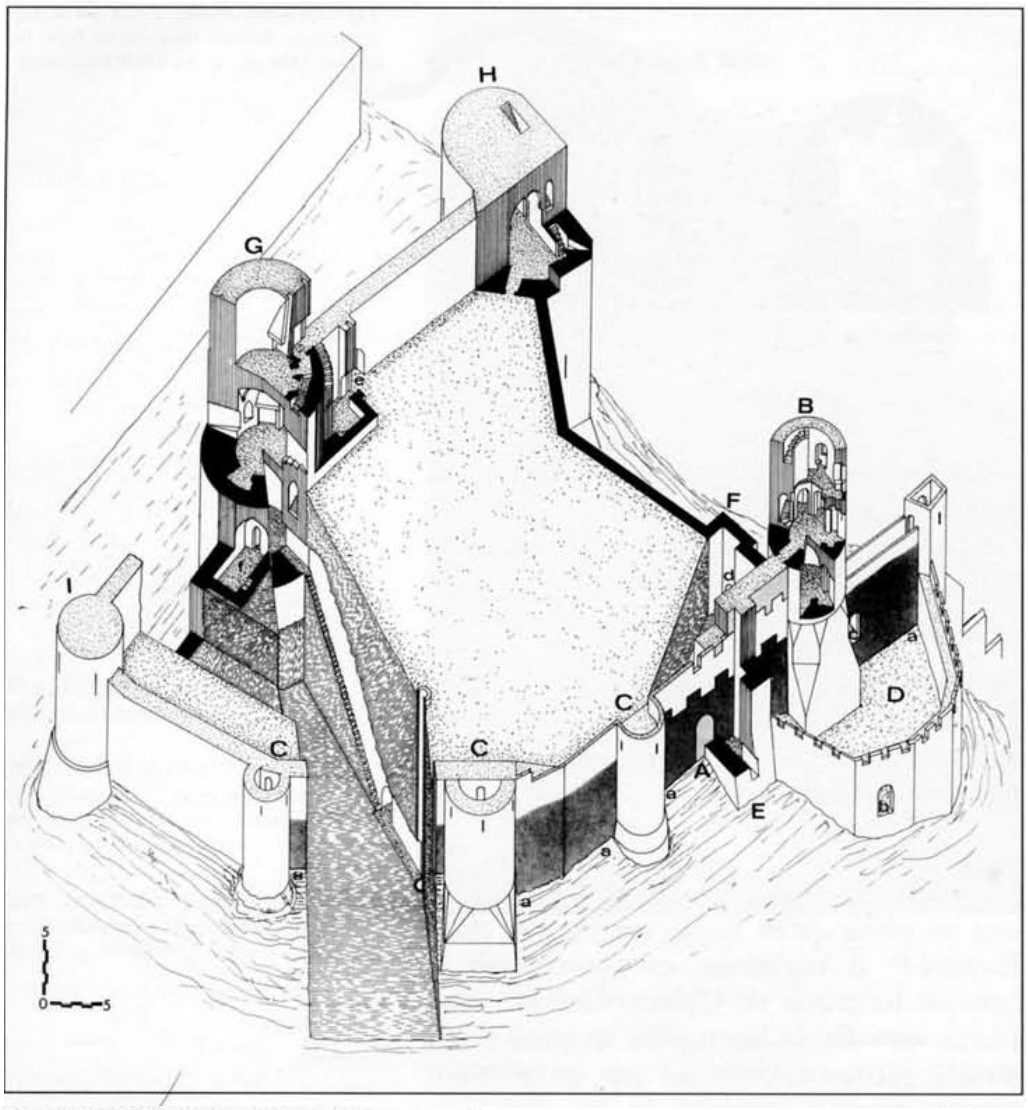
d'euros pour le confort et donner aux visiteurs de meilleures conditions de visite, par des espaces rénovés ou nouveaux.



Château du Coudray St Georges — Château du Milieu — Fort

Le Fort du Coudray

Le Fort du Coudray occupe la partie Ouest de la construction, c'est la partie la plus ancienne du château.
En venant du château du Milieu par le pont on remarque le Donjon sur la droite et la Tour de Boissy sur la gauche, presque en face, à l'extrémité, se trouve la Tour du Moulin. Jusqu'aux Plantagenets le Fort du Coudray et le chateau du Milieu étaient réunis, c'est Philippe II Auguste qui a fait creuser les douves qui les séparent maintenant. Ceci permettait de renforcer la défense du Fort du Coudray.

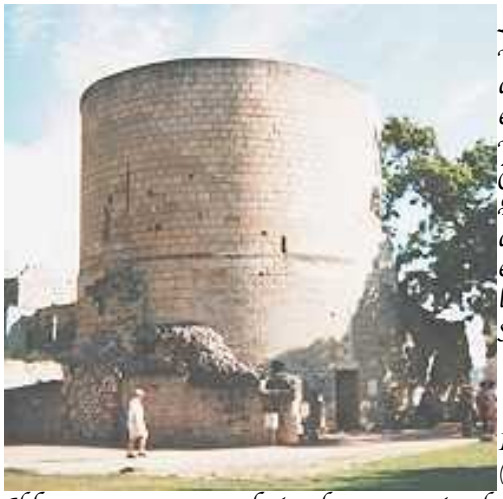


318. CHINON (Indre-et-Loire). Axonométrie du fort du Coudray. On y trouve tout un catalogue de flanquements, depuis celles du front Ouest et certaines du front Nord, de la seconde moitié du XII[e] siècle, jusqu'à la tour d'Argenton de la fin du XV[e] siècle, en passant par les tours *philippiennes*. Noter la puissance de ces dernières ; noter également la variété des plans des tours anglaises (rectangle, pentagone, demi-cercles). **A** : Porte primitive (XI[e] siècle), bouchée lors de la troisième campagne du XII[e] siècle. **B** : Tour du Moulin (première campagne de la seconde moitié du XII[e] siècle). **C** : Tours de la seconde campagne de la seconde moitié du XII[e] siècle. **D** : Barbacane de la troisième campagne de la seconde moitié du XII[e] siècle. **E** : Tour de latrines, troisième campagne de la seconde moitié du XII[e] siècle. **F** : Tour-porte, troisième campagne de la seconde moitié du XII[e] siècle. **G** : Tour du Coudray ; tour maîtresse de Philippe Auguste. **H** : Tour de Boissy, époque Philippe Auguste. **I** : Tour Philippe Auguste. **a** : Courtine du XI[e] siècle, surélevée à deux reprises, lors des seconde et troisième campagnes du XII[e] siècle. **bcd** : Succession de portes remplaçant l'entrée primitive **A**. **e** : Porte vers le plateau (époque Philippe Auguste). **f** : Latrines de la tour du Coudray.

Le Donjon

Le Donjon a été construit au XIIIème siècle sous Philippe-Auguste . Il fait 25 mètres de hauteur et 12 de diamètre. Il comporte trois étages dont les deux inférieurs sont voutés, les étages sont reliés par un escalier. C'est dans un des étages de cette massive tour cylindrique que Jeanne d'Arc a habité. La tour du Coudray correspond en effet au type défini par Jean Mesqui de " tour philippienne ", tour ronde d'au moins trois niveaux " établie au-dessus d'un socle taluté en

tronc de cône généralement plein ".



Les niveaux inférieurs sont voûtés sur ogives et possèdent une cheminée, tandis que les escaliers sont toujours inscrits dans oeuvre. Divers aménagements s'y retrouvent souvent, en particulier puits et latrines. Jean Mesqui situe l'apparition de ce type de construction après 1192, date du retour de Philippe Auguste de la Croisade. Ce type de tour aurait continué d'être construit tout au long de son règne et aurait même été " quasiment de règle dans toutes les places où l'administration royale souhaitait faire montre de la souveraineté du roi" .

Le donjon avec son ancien accès direct depuis les jardins (aujourd'hui fermé)

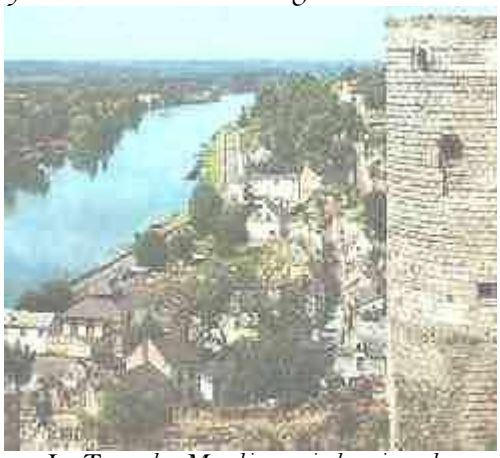
Il faut noter toute fois deux particularités de la tour du Coudray par rapport à ce schéma. L'accès à ces tours se fait en principe sans dispositif particulier, directement par le rez-de-chaussée, protégé par un pont-levis. A Chinon, l'existence d'un avant-corps de tradition plus archaïque complique l'harmonie habituelle des tours philippiennes. Il abritait un escalier permettant d'accéder au donjon par le premier étage. D'autre part, sa position n'est pas non plus typique, puisqu'elle est ici intégrée à la courtine alors qu'elles sont ordinairement plus isolées, avec un fossé propre qui les entoure (comme à Paris au Louvre, à Dourdan, ou encore à Rouen).C'est ici que furent emprisonnés par le Roi de France Philippe IV le Bel les responsables de l'Ordre des Templiers (en particulier le Grand Maitre Jacques de Molay) avant le jugement qui devait les condamner à mort. Les graffiti que l'on voit sur les parois de l'étage du milieu leurs sont attribués. En 1308, le pape Clément V, qui n'a pas encore abandonné les Templiers, demande à rencontrer les dignitaires de l'Ordre à Poitiers. Un convoi quitte Paris et, le 17 août, s'arrête à Chinon. Jacques de Molay, Hugues de Payraud, Geoffroy de Gonneville et tous les autres sont emprisonnés au fort du Coudray... pour plusieurs années, interrogés et torturés[3]. Molay avouera, puis se rétractera. Pendant leur détention, ils couvrent les murs de leur cellule de dessins et de mots, certains étant signés de la main même du chef de l'Ordre. Croix, instruments de la passion, outils, coeur rayonnant, triple enceinte, quadrilage, etc., on a tout fait dire à ces humbles dessins secrets initatiques pour Louis Charpentier et Paul Lecour, horloge cosmique pour Eugène Canseliet, message gnostique, clefs du trésor, etc. La tradition affirme même que Jeanne d'Arc, avant de reconnaître le Dauphin, avait passé la nuit dans ce cabinet. Rappelons tout de même que certains dessins sont postérieurs aux Templiers. Si leur signification demeure un mystère, il n'en reste pas moins un témoignage émouvant.

Coté Nord du Donjon on peut toujours observer les fondations de l'ancienne chapelle Saint Martin. Dans la cour se trouve un puits qui a une profondeur de 95 mètres. De nombreux souterrains partaient du Fort du Coudray les accès en sont visibles au bas du Donjon et de la Tour de Boisy.
Le remblai de construction est ainsi daté du milieu du 16e s., et le comblement de la fosse fut effectué quant à lui dès la fin de ce même siècle ou au début du suivant. Il est probable que ce renforcement de la défense du château est à mettre au compte d'un épisode de la guerre civile de la deuxième moitié du 16e s. Au printemps 1562, le château passe pendant un mois aux mains des protestants (du 24 mai au 20 juin environ). Par la suite, le roi Charles IX essaie de contrôler la sédition. Il demande en 1567 à M. de Razilly de s'installer au château pour le garder, " *avec tout ce [qu'il pourra] mectre de gens seurs* ". Un certain nombre de travaux de fortfication et de défense sont énumérés dans une délibération de la ville de Chinon datée du 23 septembre 1568 : pour le secteur qui nous intéresse est notée la " *rehaulce des murailles estant depuys la tour appellée la tour du trésor jusques à la tour de couldray le tout à chau et*

[3] *La principale commanderie de la région n'était pas Chinon, mais L'Île-Bouchard. S'il existe, sur la commune de L'Île-Bouchard, un château du Temple (moderne), la commanderie, elle, s'élevait sur la commune de Brizay. Au lieu-dit "La Commanderie", il n'en reste que des caves et des souterrains, où l'on a voulu voir le lieu de réunions initatiques. Entre Chinon et L'Île-Bouchard, se trouvait une troisième commanderie, à Rivière. Tout autour, les possessions étaient nombreuses Savigny, Lerné, Seuily, La Roche-Clermont, Marçay, Assay, Champigny, Chaveignes, Braye (commanderie), Razines, Braslou, Courcoué, La Tour-Saint-Gelin, Parçay, Crouzilles, Tavant, Trogues, Panzoult, Sazily, Gravant. A Ffeneuil, se trouve un château (moderne) du Temple.*

sable. " Ces mesures sont apparemment efficaces puisque cela permet cette même année de repousser deux nouveaux coups de main protestants. Au début du 17e s., la paix civile étant revenue, ce dispositif devint inutile et fut remblayé.

L'avant-corps, qui constitue la particularité de ce donjon, vient se loger dans l'angle formé par la tour et la courtine nord-sud qui borde la douve isolant le fort du Coudray du château du Milieu. Il est constitué de deux murs à angle (presque) droit qui délimitent un espace grossièrement carré de 5 m de côté, la paroi du donjon étant naturellement courbe. Ces deux murs sont très ruinés et leur parement a pratiquement disparu. La tour et la courtine sont en revanche bien conservées. Il abritait un escalier de trois volées s'enchaînant le long des murs sud, ouest et nord, permettant d'accéder au donjon par une porte au premier étage. L'avant-corps était construit sur une sorte de podium légèrement saillant, formé de deux assises bien réglées en pierres de taille de moyen appareil d'un module très allongé lié à la chaux (h = 28 à 35 cm, L = 84 à 162 cm). Il est vraisemblable que ce podium était au moins partiellement visible au Moyen Âge, et qu'il fallait une marche ou deux pour atteindre le seuil de la porte de l'avant-corps. Il est impossible d'être plus précis ni même assuré de cette hypothèse, car les niveaux de circulation médiévaux ont disparu, sans doute lors de l'aménagement de l'" ahah " évoqué ci-dessus. Ce socle était lui-même fondé sur une semelle débordante composée d'éléments hétérogènes : pierres de taille (peut-être en remploi) et gros moellons peu équarris (US 3021). Les niveaux de construction n'ont été que partiellement observés, dans les sondages extérieurs. Recreusé par l'" ahah", se trouve un gros remblai de terre grise peu caillouteux. Il est surmonté d'un niveau de circulation, et inclut par endroit une couche de mortier. Ce remblai vient s'appuyer sur la semelle de fondation de l'avant-corps. Il est vraisemblable que ce remblai soit lié à sa construction. À l'intérieur de l'avant-corps, un massif de blocage occupe tout l'espace et passe sous toutes les élévations, y compris celles de la tour et de la courtine. Il s'agit donc bien d'un massif de fondation, et non d'un simple radier pour un dallage. Ce type de fondation n'est pas ordinaire. Il correspond peut-être au fait que le donjon est bâti en bordure d'un fossé, et qu'il a fallu stabiliser le terrain dans cette zone. Mais nous ne connaissons pas son épaisseur, et donc ne pouvons savoir s'il s'agit d'un tas de charge et non d'un simple radier.



La Tour du Moulin qui domine la Vienne

Fort du Coudray: sur la droite la Tour de Boisy

La Tour du Moulin

La Tour du Moulin est située à l'angle Sud-Ouest de l'édifice. Elle est exemplaire de l'architecture militaire au temps de Jean sans Terre. Elle est un élément-clé du fort du Coudray, construit à la fin du 12e siècle. Son rez-de-chaussée, de plan polygonal, est couvert d'une voûte bombée, typique de cette époque mais très rare dans les châteaux Plantagenêt. Elle doit son nom à la présence d'un moulin à vent juché sur son sommet à l'époque moderne. Elle est la seule du château à être protégée en partie basse par un mur périphérique (chemise). On y pénètre de plain-pied depuis le fort du Coudray. Le rez-de-chaussée ne communique pas avec le premier étage, accessible seulement par le chemin de ronde. Ces deux salles sont munies de meurtières ouvrant dans des niches, caractéristiques de l'époque. L'étage supérieur, admirable poste de guet, est doté de six larges fenêtres. On y monte depuis le premier étage par un escalier ménagé dans l'épaisseur du mur, qui permet aussi l'accès à la terrasse. Elle fait 25 mètres de Haut et 8 de diamètre et domine la vallée d'une cinquantaine de mètres.Protègée par plusieurs lignes de défense, sa position la rendait quasiment inexpugnable.

Fort du Coudray coté Ouest : Tour du Moulin

La Tour de Boissy

La Tour de Boissy est située à l'angle Sud-Est du Fort du Coudray et donne sur la ville. Edifiée au XIIIème, elle s'appelait à l'origine Tour du Beffroi. Elle fait trente mètres de haut et a la forme d'un rectangle de 15 mètres de long sur 10 de large. L'épaisseur moyenne des murs est supérieure à trois mètres. La Tour communiquait avec le Donjon au niveau des étages supérieurs. La salle du niveau supérieur était une des plus belles du château avec sa hauteur de 6,5 mètres. Au rez-de-chaussée se trouve une salle de garde, dont les meurtières contrôlent la vallée et la douve du Coudray. Un escalier dans l'épaisseur des murs dessert les deux étages et la terrasse. Celle-ci permet aussi d'accéder à la tour du Coudray, par l'intermédiaire d'un chemin de ronde. Au début du 15e siècle, d'importantes modifications sont effectuées. Grâce à une porte précédée d'un pont-levis, la tour devient accessible depuis les logis royaux, par un chemin de ronde. Un étage supplémentaire est également construit.

La courtine et le chemin de ronde crénelé

Le dernier côté de l'avant-corps (côté est) est en réalité constitué par la courtine bordant la douve, dont le donjon est l'élément défensif central. Au sud, dominant la ville, cette courtine se rattache au rempart par la tour de Boissy, au plan barlong sophistiqué, de construction sans doute un peu postérieure à celle de la tour du Coudray. L'arrachement de la courtine y est encore visible, mais elle est détruite jusqu'à l'avant-corps du donjon. Il en va de même du côté nord, où elle se raccroche au rempart par une simple tour circulaire. C'est donc uniquement dans le secteur de l'avant-corps que nous pouvons en étudier l'élévation (M 415). Ses parements sont, à l'image de ceux de la tour, constitués d'une maçonnerie de pierres de taille de moyen appareil (h = 22 à 37 cm, L = 15 à 100 cm) disposées en appareil réglé à joints gras et lié à la chaux. Elle est chaînée à la tour et son parement interne au moins repose sur le radier de fondation US 3003. Dans sa partie haute, côté intérieur, une assise en saillie (largement bûchée) formait un ressaut qui permettait d'élargir le chemin de ronde et d'améliorer la circulation devant la porte (US 3089). Il est interrompu au nord par un bouchage plus récent de moellons et de pierres de taille qui vient s'appuyer contre la tour (US 3090). À l'extérieur, des consoles de mâchicoulis très abîmées sont encore visibles. Ce couronnement paraît être une reprise plus tardive. Ceci est aussi attesté par le fait que, dans le mur du donjon, le départ d'un parapet est visible à l'est, le long de la porte (une pierre en saillie du parement, d'autres bûchées ou restaurées). Son emplacement n'est pas compatible avec celui qui devait se dresser sur les consoles du mâchicoulis. En effet, ce parapet primitif est à l'aplomb du nu de la courtine, sans saillie. Il était crénelé : un premier merlon a été repéré du côté ouest, à la jonction avec la tour. Il devait faire le tour de l'avant-corps. Le rythme et la disposition de ses ouvertures ne sont bien sûr pas connus, et la restitution proposée n'est que vraisemblable.

Il paraît assuré qu'il ne supportait pas de couverture qui serait venue abriter l'avant-corps. On pourrait imaginer une toiture à un pan incliné vers le sud, mais il n'y a aucun encastrement

d'une quelconque charpente dans la paroi du donjon. Les pierres situées à un éventuel niveau d'accroche ont certes été remplacées dans les années 1970, mais l'examen de photographies anciennes prouve qu'il n'y avait aucun trou pouvant correspondre à une charpente au-dessus de l'avant-corps. La partie sud de cette élévation conservée de la courtine est très perturbée par l'arrachement de la façade de l'avant-corps. Cette extémité formait en fait le piédroit tant de la porte de l'avant-corps que de celle qui donnait accès au fort du Coudray depuis le château du Milieu. La porte de l'avant-corps est encore matérialisée par son piédroit oriental avec sa feuillure, le départ de l'arcature de l'arrière-voussure et de celle de l'embrasure dans laquelle elle s'ouvrait. En avant, la rainure de la herse qui la protégeait est encore partiellement conservée ; elle est aussi large que profonde (environ 14 cm). La herse pouvait sans problème être relevée dans l'épaisseur de la façade sud, dont la partie au-dessus de la porte était d'une hauteur suffisante.

La porte vers le château du Milieu a pu être également restituée. Comme toutes les portes du donjon, elle s'ouvrait dans une embrasure profonde ménagée dans l'intérieur de la paroi, avec une arrièrevoussure. Elle était défendue par un pont-levis, dont la feuillure d'encastrement est encore visible. Cela nous fournit la longueur du tablier et donc, corrélativement, celle du pont dormant franchissant la douve : il devait s'appuyer sur la dernière pile de ce pont.

Le Chateau du Milieu

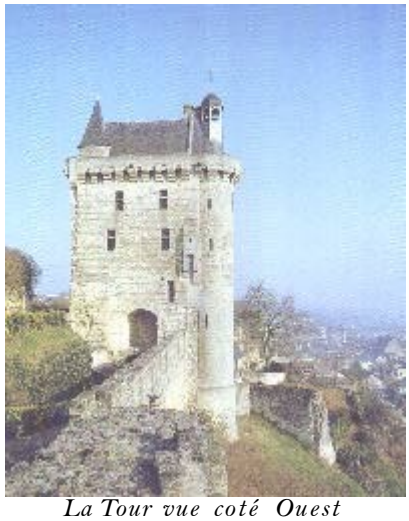
Le Château du Milieu constitue la partie centrale de la forteresse. On y accède par la Tour de l'Horloge qui était jadis protégée par un pont-levis. Au delà, sur la gauche, se trouvent les restes des Logis Royaux le long de la courtine Sud avec en particulier la Grande Salle. La partie Nord des Logis Royaux a disparu, en particulier la chapelle Sainte Melaine, l'extémité Ouest des Logis Royaux communiquait par un pont-levis avec le Fort du Coudray. La Courtine Nord comporte trois tours: d'Argenton, des Chiens et de l'Echauguette.

Château du Milieu le long de la Courtine Sud: sur la droite le Logis Royal et à gauche la Tour de l'Horloge

La Tour de l'Horloge

La Tour de l'Horloge date du XIIIème siècle avec une surélevation au XIVème. Très fine et élancée, elle assure la protection de l'accès au fort du milieu. Elle doit son nom à l'horloge très ancienne qu'elle abrite, qui remonte en effet à 1399. Surnommée Marie Javelle par les habitants de Chinon, remémorant sans doute une habitante du coin au voisin l'horloge assure la protection de la Cité. La Tour fait 22 mètres de hauteur et 5 de largeur. Elle comporte trois étages surmonté d'un lanternon abritant la cloche.

A gauche, la facade est de la Tour



La Tour vue coté Ouest

Logis Royaux, courtine Sud

Les Logis Royaux

Les Logis Royaux ont été construits du XII au XVème siècle. Ils formaient un U, il ne reste que la partie Sud qui donne sur la ville. De ce coté ils comprenaient la Grande Salle et des pièces d'habitation dont la chambre du Roi. Coté Nord se trouvait en particulier la Chapelle Sainte Melaine. A l'époque de Charles VII les Logis Royaux ont été le théâtre d'épisodes marquants, ainsi L'enlèvement de Georges de La Trémoille par Jean de Bueil à l'instigation du Connétable de Richemont.

Chateau du Milieu: les Logis Royaux vue coté Sud

Maintenant

La Grande Salle

La Grande Salle venait d'etre construit quand a eu lieu le 8 mars 1429, à cet endroit, la présentation de Jeanne d'Arc à Charles VII Elle le reconnait bien qu'il se soit placé en retrait.

La Grande Salle en 1699

Rencontre entre Jeanne d'Arc et Charles VII

Jeanne d'Arc arrive à Chinon, en provenance de Sainte Catherine de Fierbois, le 1er mars 1429. Après avoir consulté son Conseil le Roi Charles VII décide de la recevoir dans la Grande Salle du Château de Chinon. La rencontre a lieu quelques jours plus tard, Jeanne lui fait part de sa mission: *Libérer Orléans et le faire couronner à Reims.*

Après de nombreux interrogatoires conduits à Chinon et surtout Poitiers où siège le Parlement, le Roi fait suite à la demande de Jeanne et lui donne mandat de libérer Orléans assiégé par les Anglais. Elle quitte Chinon le 25 avril 1429 en direction de Tours. Elle rejoint ensuite Blois et Orléans.

La Chapelle Sainte Maline

C'était la chapelle Royale du château. Elle a été fondée au Xème siècle par les moines de L'Abbaye de Bourgueil et sa construction a été achevée au XIème, elle se situait entre la Grande Salle et la Tour des Chiens. C'est dans cette chapelle qu'est mort Henri II Plantagenet le 8 juillet 1189. Son corps fut laissé à l'abandon par ses serviteurs, recouvert d'un simple manteau.

Courtine Nord: Les trois Tours

La courtine Nord du château du Milieu, le long de la route de Tours, comporte trois tours, d'Ouest en Est : la Tour d'Argenton, la Tour des Chiens et la Tour de l'Echauguette. Ces tours permettent de contrôler le flanc nord ouest de la forteresse et la route de Tours à Loudun qui, à cet endroit,descend du plateau pour rejoindre les rives de Vienne. Les trois tours sont construites en surplomb d'un talus angevin (talus tronconique rendant difficile, voire impossible, l'approche des ouvrages fortifiés) particulièrement utilisés par les angevins et les Plantagenêts.

La Tour d'Argenton,

a été construite à la fin du XVème siècle par Philippe de Commynes Seigneur d'Argenton. Elle a servi de prison, c'est là que la tradition localise les célèbres cages de Louis XI Cette tour fut également utilisée comme prison au XVIIè notamment pour recevoir les prisonniers espagnols à la suite de la bataille de Rocroy.

La Tour des Chiens

édifiée à l'époque de Philippe-Auguste au début du XIIème siècle. Son nom vient de ce qu'elle servait d'abri pour les meutes royales. Les meurtières sont décalées d'un niveau à l'autre pour assurer une défense efficace et pour éviter de fragiliser la muraille à l'image des tours de flanquement angevines (cf. Gisors, Loches, Douvres). Des latines sont aménagées entre le premier et le second étage. Le four à pain situé dans l'étage central, comme celui de la tour relève voisine, remonte sans doute au XVe siècle et servait pour les besoins de la cour. Elle fait 23 mètres de hauteur et comporte trois étages A la différence des tours traditionnelles, elle n'est pas ronde mais en forme de fer à cheval débordant les autes tours pour renforcer les protections dans le cas d'attaque des ouvrages. L'étage supérieur est un peu en contrebas du sol du château, l'ensemble des niveaux est relié par un escalier.

La Tour de l'Echauguette

permettait de contrôler les murailles Nord et Est du châteu.

Le Fort Saint-Georges

Le Fort Saint Georges a été construit dans la seconde partie du XIIème siècle par Henri II Plantagenet afin de protèger l'Est du chateau principal. En effet il n'y a pas de pente abrupte de ce coté et c'est donc l'endroit le plus vulnérable de la forteresse. Les fouilles ont confirmées la présence d'une chapelle dédiée à Saint Georges et de plusieurs bâtiments remaniés jusqu'à la réalisation d'un pôle à vocation administrative utilisé par l'administration Plantagenêt

C'est en commençant par investir le Fort Saint Georges et en le prenant ensuite comme point d'appui que le Roi de France Philippe-Auguste a finalement pu s'emparer du chateau entier en 1205. A partir de cette période, Le palais du fort Saint-Georges fut transformé en " avant-château " destiné à protéger le château principal (château du Milieu), à l'instar du système adopté pour le Château-Gaillard. De forts tours et un rempart considérable furent construits, tandis que les fonctions plus résidentielles étaient transférées dans le château du Milieu, dans de grands bâtiments qui deviendront les logis royaux du temps de Charles VII.

Le château du Milieu fut également renforcé. Son extémité occidentale fut isolée par une profonde douve. Il forma un autre " avant-château ", symétrique à l'ouest du fort Saint-Georges, connu plus tard sous la dénomination de " fort du Coudray " ; il donnait sur le château du Milieu par l'intermédiaire d'une forte tour-porche, découverte en 2009. À sa pointe, dominant la vallée, fut construite une grande tour (tour dite " du Moulin "), qui est un condensé de l'architecture militaire du temps. Ces dispositfs ne furent pas suffisants, et la forteresse tomba. Les capitaines et les ingénieurs de Philippe Auguste ne furent pas en reste pour parachever la défense des lieux, sans doute instruits par les faiblesses qu'ils avaient révélées lors du siège. L'accès principal de la forteresse fut établi à l'opposé de la ville (" porte des Champs "), et constitué d'un imposant châtelet flanqué de deux tours circulaires. Il fut lui-même flanqué d'une grosse tour édifiée à l'angle nord-est du château du Milieu, à l'emplacement présumé de la tour maîtresse alors détruite (" tour de l'Échauguette "). Cette porte ouvrait dans l'espace entre le fort Saint-Georges, dès lors marginalisé, et le château du Milieu, de sorte que l'assaillant n'accédait pas directement dans ces lieux.

Le 30 décembre 1906, un important effondrement emporte la tour carré qui subsistait ses fondations étant fragilisées tant par un manque patent d'entretien que par les constructions troglodytes réalisées à flanc de coteau par les vignerons et habitants de Chinon. Il faudra attendre les campagnes de remise en valeur du début du siècle à l'initative du conseil général pour retrouver les volumes du fort Saint Georges qui disparaissaient sous les arbres et plantations.

Aucun vestige d'une occupation précaire ou antérieure à la deuxième moitié du XIIe s. n'a été décelé. Deux phases principales ont été déterminées, qui correspondent à une importante réorganisation du plan des bâtiments. En outre, l'analyse des dépôts stratigraphiques (couches de déchets de taille en particulier) montre que des restaurations ou des modifications ont affecté les parties hautes, au XIVe et jusqu'à la fin du XVe s. Le plan primitif présentait un grand bâtiment est-ouest divisé en trois salles (40 x 13 m). On entrait par la salle centrale, la plus grande, au fond de laquelle s'élevait un escalier desservant un étage. Deux ailes perpendiculaires, plus petites, s'y rattachaient (23 x 8 m). Celle de l'ouest était divisée en deux pièces égales. Une cave

était aménagée dans la cour, à la jonction entre les deux bâtiments. L'aile orientale ne présentait aucun mur de refend ; elle était munie d'une grande cheminée et de deux fenêtres donnant vers l'est. Elle était dallée de calcaire. Les ailes sud et est n'étant en contact que par un angle, un escalier hors-oeuvre a été aménagé pour assurer une communication directe. La deuxième phase est consécutive au changement de rôle du fort Saint-Georges. En effet, le nouveau rempart construit à l'ouest du fort vint amputer le grand bâtiment sud. À l'autre extémité, l'adjonction d'une salle basse venant fermer le passage de la tour-porche est incompatible avec ce même bâtiment. D'autre part, il n'est pas exclu que dès cette époque, le front sud du fort ait donné des signes de faiblesse, qui aboutront plus tard à l'effondrement de la zone de la Brèche. Quoi qu'il en soit, l'aile sud disparut presque entièrement. Une portion, élargie vers le sud, en subsista vers l'ouest, aménagée en cuisine et peut-être, à un moment donné, en étuve. À l'autre extémité, une petite cuisine fut également construite Pour récupérer une partie de la place perdue par la
destruction de l'aile sud et conserver la disposition autour d'une cour, une nouvelle aile sud fut construite, plus au nord, empiétant dans l'ancien espace de la cour dont toutes les façades furent refaites à ce moment. Cette salle reçut une cheminée ; plus tard, elle vint s'articuler sur l'aile orientale par un sas aménagé dans l'angle.

Il semble bien que ces bâtiments disparurent dans le courant du XVIe s., comme l'atteste la céramique retrouvée dans la plupart des niveaux de démolition. Depuis le milieu du XVe s., la cour royale ne séjourne
plus régulièrement au château, et aucun roi n'y met plus les pieds après 1492. Les derniers travaux signalés
au fort Saint-Georges (les seuls d'ailleurs) datent de 1454 ; encore s'agit-il de créer une promenade au pied
du fort, origine probable de l'actuelle rue du Puy des Bancs. Le fort est encore utilisé sporadiquement pendant les guerres de religion : en 1567, une canonnière est installée " dans une tour située derrière la chapelle de Saint-Georges ". En 1569, la cour et un seul corps de logis à un étage sont mentionnés, qui est habité par une seule personne ; le reste sert manifestement de débarras. Les visites des années 1622-1633 ne font plus état que des remparts et de la chapelle ; seul un document de 1633 fait allusion à un " appentis " près de la chapelle, dont le sol est jonché d'ardoises ». Il s'agit sans doute de l'ancienne cuisine située au sud de l'aile orientale, dont le sol a été en effet retrouvé couvert d'ardoises, résultat probable du tri de tas
entreposés en attente de récupération, dans un contexte stratigraphique postérieur au XVIe s. La chapelle (Fig. 2h) quant à elle fit en 1622 l'objet d'un ambitieux projet de restauration, qui n'eut pas de suite et fut limité en 1625 au projet de restaurer le mur nord, sans doute pour éviter son effondrement et le glissement des terres dans la salle basse. La fouille a mis au jour d'ailleurs un muret qui eut, plus tard, cette
même fonction, aménagé sur le mur arasé de la chapelle.

Celle-ci fut détruite définitvement en 1763. L'ensemble du fort devint alors un clos rural, on y rapporta 60 à 80 cm de terre végétale et il fut planté de vignes visibles encore sur une carte postale du début du XXe s. On peut se demander pourquoi, alors qu'il y avait une place considérable dans le château du Milieu, les Plantagenêt ont éprouvé le besoin de saturer ainsi un espace somme toute réduit. Pour y loger une garnison destinée à tenir la barbacane ? Le rôle d'un tel dispositif n'est pourtant essentiel qu'en cas de siège et ces bâtiments sont d'une qualité qui dépasse le simple cantonnement. Par ailleurs, l'absence de puits ne permet pas d'envisager que le lieu ait été conçu pour soutenir un siège très long16. À part un fragment d'éperon dans une couche du XVIe ou du XVIIe s., à une époque où le fort pouvait être fréquenté par quelques gardes à l'occasion des guerres de religion ou d'une crise postérieure, aucun élément l'équipement militaire ou d'armement n'a été trouvé. En revanche, plusieurs objets indiquent qu'on a effectué en ces lieux des comptes : jetons en terre cuite pour table de compte (" l'échiquier "), petite balance pliable pour peser les monnaies, godet de poids, sceau métalique monétiforme (ces éléments malheureusement retrouvés dans des contextes de remblai des XIV-XVe s., dans la cour). Dans l'état actuel de nos réflexions, nous proposons d'y voir un ensemble dédié à la chancellerie des Plantagenêt. En effet, le château de Chinon fut choisi pour centre administratif de leurs possessions continentales à partir du moment où ils devinrent rois d'Angleterre. Depuis 1163 au moins, le trésor royal y fut entreposé " gardé soigneusement " par Satan, d'après Guillaume de Newburgh, et chaque nouveau roi s'empressait de passer à Chinon s'en faire remettre les clés dès le décès du précédent. Tous les auteurs récents ont souligné à

quel point les Plantagenêt avaient renforcé l'administration royale, s'entourant d'une élite intellectuelle, cléricale ou non (en dernier lieu .

Fouilles et chantier : les dates clefs

2003-2009 : fouilles archéologiques
2005-2007 : restauration des remparts sud du fort Saint-Georges
2006-2008 : restauration des remparts est du château du Milieu
2007-2008 : restauration du donjon du Coudray
2007-2009 : restauration des logis royaux
2009-2010 : muséographie et scénographie des extérieurs et des logis royaux
2009-2010 : construction du bâtiment neuf sur le fort Saint-Georges

Coût total des travaux de restauration : 14,5 Md'€ (dont 3,4 millions : restauration des logis royaux ; 3 millions pour la construction du bâtiment neuf).
Chantier archéologique : 4 000 m²

RICHELIEU

Le Castel de la famille du Cardinal de Richelieu, au bord du Mable (affluent de la Veude, elle-même affluent de la Vienne qui se jette dans la Loire) fût élevé vers la fin du XII ème siècle par la famille de Mosson qui le posséda jusqu´au XV ème siècle. A cette date, Gillette de Mosson l´apporte en dot à son mari Jean de Clérambault ; leur petit-fils Louis, mort sans postérité en 1548, légua le domaine à son neveu François du Plessis, dont le descendant direct, à la cinquième génération, sera Armand du Plessis, futur Cardinal, Duc de Richelieu.

C´est dans ce modeste château qu´il passa son enfance. Il ne reste aucun vestige de ce Castel. La mère du futur Cardinal, Suzanne de la Porte et sa grand-mère, Françoise de Rochechouart, surveillaient le Domaine en élevant ses cinq enfants.

Né en septembre 1585, Armand du Plessis, est le troisième fils d'une famille de petite noblesse provinciale. Son père occupait une position simple à la cour de Henri III. Il s'orienta vers une carrière cléricale et devint à 21 ans Evèque de Luçon en 1606. Il fit une cour assidue à la Régente Marie de Médicis et entra au Conseil du Roi en 1616 comme Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Mars 1621. Arman Jean du Plessis, évêque de Luçon, rachète la propriété familiale de Richelieu, sur les bords du Mable, aux créanciers de son frère aîné Henri, mort dans un duel. L'année suivante, l'ecclésiastique issu de petite noblesse devient cardinal. Exigeant et ambitieux, il veut poursuivre les aménagements de son père, voire transcender les lieux. Il est entraîné dans la chute de la Régente suite à l'assassinat de Concini. Il devient néanmoins Cardinal en 1622 et retrouve le Conseil du Roi Louis XIII en 1624. Il gouverne alors la France pendant dix huit ans.

En 1630 pourtant sa situation politique est difficile, la Journée des Dupes, dont il ressort vainqueur, lui a montré la fragilité de sa position auprès du Roi Louis XIII. Comme tout ministre, il se doit de posséder une propriété à Paris (l'actuel Palais-Royal), une autre à la campagne (le château de Rueil) et d'embellir le berceau familial. L'édifice devra impérativement conserver l'aile droite de l'ancien manoir qui, dit-il, abrite la chambre où il est né. Mais un château somptueux ne lui suffit pas. En 1631, le roi, désireux de remercier son ministre, lui accorde le titre de Duché-Prairie pour la seigneurie de Richelieu et lui donne l'autorisation de bâtir « un bourg clos de murailles et de fossés et de bâtir une halle ». Autorisation était également faite d'y établir quatre foires annuelles et deux marchés par semaine.

Il confie à l'architecte Jacques Lemercier, architecte du roi, auteur de la Sorbonne et du Palais-Cardinal (actuel Palais-Royal), le soin d'édifier, à l'emplacement de la propriété familiale, un vaste château, reflet de sa grandeur et une ville nouvelle, à proximité, pour y loger sa cour. Près de 2000 ouvriers travaillent sur le chantier, quasiment achevé à la mort du Cardinal, en 1642. A partir de cette date, la ville cesse de se développer mais attire toujours d'illustres visiteurs comme Louis XIV, La Fontaine ou, plus tard, Voltaire.

Après la Révolution et son exil à Saint-Pétersbourg, l'arrière-petit-neveu du Cardinal est contraint de se séparer de ce vaste ensemble, restitué très endommagé aux héritiers de Richelieu. Le domaine est mis en vente et racheté en 1805 par un marchand de biens qui le revend pierre par pierre. Le dernier duc de Richelieu, mort sans descendance, lègue en 1930 le parc à l'Université de Paris, en souvenir du Cardinal, proviseur et grand restaurateur de la Sorbonne.

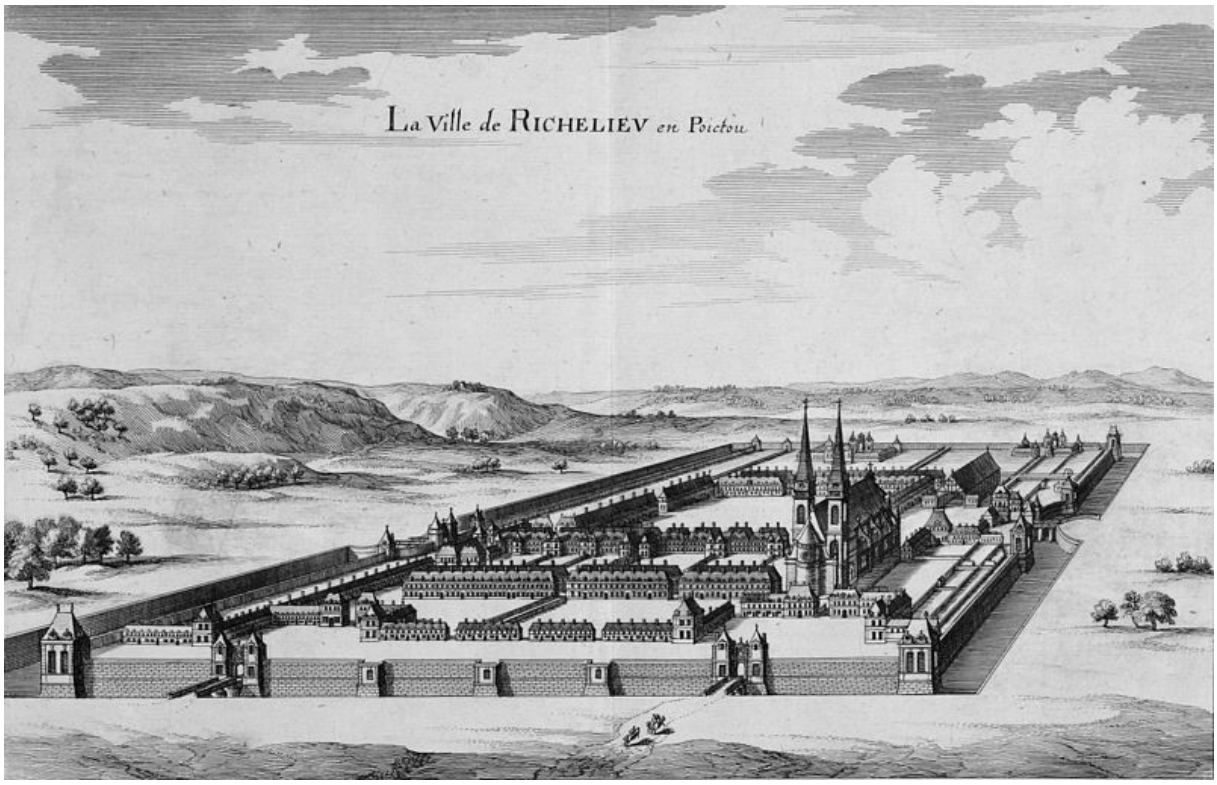
Richelieu : Ville nouvelle de 17e siècle

Exemple unique en France d'urbanisme du XVIIe siècle, Richelieu est située au carrefour de la Touraine, de l'Anjou et du Poitou.

De Paris où il réside, le Cardinal envoie ses conseils et ses ordres aux architectes du Palais et de la ville qu´ils vont entièrement sortir de terre. Les premiers travaux (canaux, organisation des terrains) sont entrepris dès 1624. A partir de 1631, Jacques Lemercier, Pierre et Nicolas Lemercier (frères de Jacques) conduisent les travaux de construction de la ville réalisés par Jean Thiriot et Jean Barbet, en particulier. Les édifices publics (remparts de la ville, halles, église, rue,...) sont financés par le Roi.

Richelieu suit les travaux par correspondance et n'a fait qu'une brève visite du site en 1632. Les notables qui avaient construit leur hôtel particulier dans la grande rue de la ville n'y habiteront jamais. Le cardinal disparu, les courtisans, trop heureux de ne plus avoir à s'enterrer dans ce Poitou reculé, allèrent courtiser ailleurs.

Cependant, ce projet novateur qui lie la construction d'un château et d'une ville dans un même programme, préfigure le chantier de Versailles. Le parc de Richelieu, ceint de murs, abritait le vaste domaine du Cardinal dont subsistent aujourd'hui quelques vestiges : un des dômes de l'avant-cour, l'orangerie, les caves et tout le tracé des canaux. Lorsque la ville prend naissance, c´est un rectangle de 350 toises (1 toise équivalait à 1,949 m) de long et 250 toises de large (environ 700 x 500 m).

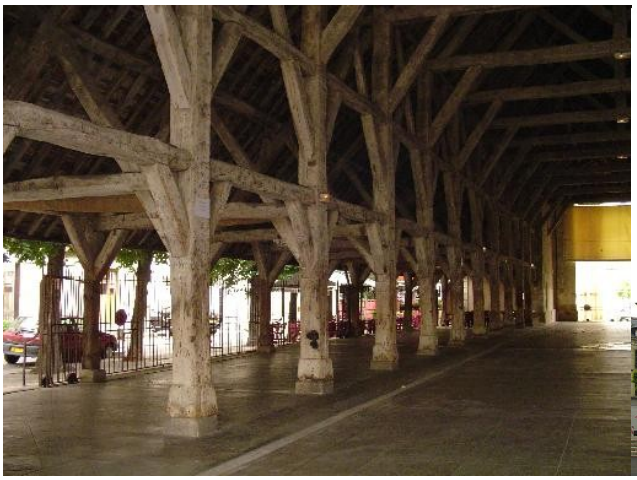


Elle est ceinte d´un mur entouré de fossés qu´alimente le Mable. Dans le sens de la longueur, se situe une Grande Rue longue de 140 toises de long sur 6 toises de large (12 mètres) bordée sur chaque côté de 14 hôtels particuliers bâtis selon un plan type. 27 des immeubles sont inscrits à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques, un seul, le numéro 28 est directement classé. La rue est orientée nord-sud avec, à chacune de ses extrémités, une place Carrée et, en enfilade les portes d'accès à la Cité.

Entourée de remparts et de douves (la plupart étant aujourd'hui transformées en jardins). La ville devait comporter six accès. Seules trois portes ont été aménagées (Porte de Chinon au Nord et de Chatellerault, au sud, la troisième porte, dite de Loudun. Une quatrième, **f**actice, sert à respecter la symétrie de l'ensemble**).** Plus tard, un accès vers L'Ile Bouchard sera aménagé. La Porte Sud faisait face au château et donne sur la route vers Chatellerault qui est à une trentaine de kilomètres au sud est. De l'autre côté, elle donne sur la Place des Halles qui est le point le plus animé de la ville. La Porte Ouest constitue l'entrée de la ville par la route venant de Loudun. Loudun est mal considérée par le Cardinal de Richelieu car les protestants y sont très présents et le Cardinal voulait réduire leur influence. Cependant, Loudun étant alors la ville principale de la région, il fallait réduire son activité pour développer celle de la ville de Richelieu.

Sur la Place méridionale, appelée Place du Cardinal (actuelle Place du Marché), se situent les Halles, l'auditoire (Palais de Justice, actuel Hôtel de Ville et Musée), le presbytère et l´église.

Les Halles ont leur entrée sur la place sud, de l'autre côté, elles donnent sur une autre petite place. L'intérieur est en bois, les halles ont été achevées en 1638, elle comporte une magnifique charpente en bois. A son époque, c'est l'une des plus importantes construites avec une nef de 60 x 17 m. L'entrepreneur de la charpente pourrait être Denis Barbet, frère de Jean Barbet, entrepreneur de maçonnerie ; à noter qu'elle ne présente pas de bas-côtés sur la gravure d'Israël Silvestre ; Elle bénéficiera de quelques remaniements au XIXème avec la construction de quatre bâtiments d'angle. les pavillons ouest qui flanquent l'entrée ont été créés par l'architecte L. Dezigny de Chinon en 1843 ; les pavillons du front est ne sont pas attribués ; en très mauvais état, l'entrée fut complètement refaite dans les années 1950 .



L'Eglise Notre Dame a été construite par Pierre Lemercier sur des dessins de son frère Jacques et sera consacrée en 1635. Pierre Lemercier y est enterré en 1639 et l'église des Sablons conservée dans le parc du château est alors démolie ; le cloître fut construit vers 1638 pour loger les prêtres de la congrégation de la mission de Saint-Vincent-de-Paul ; une partie de cette maison fut transformée en gendarmerie après la révolution et démolie au 19e siècle. L'orgue est construit en 1853 par Louis Bonn, un facteur d'orgue bavarois immigré en France. Classé Monument Historique en 1991, il a été rénové en 1994. C'est le seul instrument de ce facteur d'orgue jamais modifié depuis sa construction.

Sur la Place septentrionale appelée Place Royale (maintenant, Place des Religieuses), l´Académie (collège royal créé par Louis XIII en 1640 installé dans l'hôtel du Saint Esprit et de Saint Louis) et les couvents.

Afin d'en assurer le peuplement rapide, le cardinal exempte la ville d'impôts. En contrepartie, les acquéreurs des parcelles constructibles s'engagent à y construire dans les deux ans un « pavillon » ou une maison selon les « plans et devis déposés au greffe » de la ville, tout en étant obligé de prendre pour entrepreneur l'un des deux choisis pas le cardinal : MM. Thiriot ou Barbet. Un registre des transactions est tenu, ce qui permet aux historiens de connaître aujourd'hui la liste des propriétaires originels de la ville.

La ville de Richelieu est rattachée à la sénéchaussée de Saumur. On y installe également, dès sa fondation l'un des seize « greniers à sel » (tribunal spécial destiné à juger les litiges sur la gabelle) que compte l'Anjou. Un dicton populaire dit "Nous sommes du Bon Dieu de Poitiers et du diable d´Angers." car nous dépendons de l´évêque poitevin et, pour les impôts, du diable angevin. En effet à l´époque de la naisssance du Cardinal, sa terre était poitevine et se situait là où fùt construit la ville et le château de Richelieu.

En 1790, lors de la convocation des États généraux, les représentants de Richelieu siègeront avec ceux de Mirebeau dans la délégation de Saumur au sein de la généralité de Tours. La même année, Richelieu est séparée du Saumurois pour intégrer le nouveau département de l'Indre-et-Loire. Richelieu avait plus de 3 000 hab. au début du 19e s. puis sa population a décliné, jusqu'à un minimum de 1 700 ha. en 1931; elle est remontée jusqu'à 2 450 hab. en 1975 avant de diminuer et a encore perdu quelque 200 hab. de 1999 à 2007.

La construction de l'ensemble s'étala de 1631 à 1642. En 1635, la Grande Rue est achevée. En 1642, à la mort du cardinal, l'essentiel des aménagements sont achevés. Jean de La Fontaine loua « la magnificence et la grandeur » du château, qu'il qualifia de « *plus beau village de l'univers* ».

Porte de Chinon

Du fait de son caractère unique et relativement bien préservé, cette « cité idéale » du XVII[e] siècle fait l'objet de mesures de protection architecturales. Si le château a été détruit, la ville de Richelieu est restée quasiment intacte, telle qu'elle se présentait au XVII[e] siècle. Contrairement aux autres cités nouvelles de la même époque (Charleville, Henrichemont), qui ont été fondues dans les constructions postérieures, la ville de Richelieu constitue un exemple unique d'urbanisme de cette époque. Bien plus, la ville et son château, liés dans un même programme et nés de l'ambition du Cardinal, présentent des particularités saisissantes par rapport aux modèles urbains antérieurs et contemporains. Le site du château fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis septembre 1930

La ville comprise à l'intérieur des remparts est inscrite depuis un arrêté du 27 février 1962, avec un périmètre de protection de 500 mètres au-delà des remparts. De plus, un plan de sauvegarde et de mise en valeur (PSMV) a été mis en place le 20 novembre 1997, aboutissement d'une récente prise de conscience par les habitants de la commune de la qualité et de la valeur de leur ville.

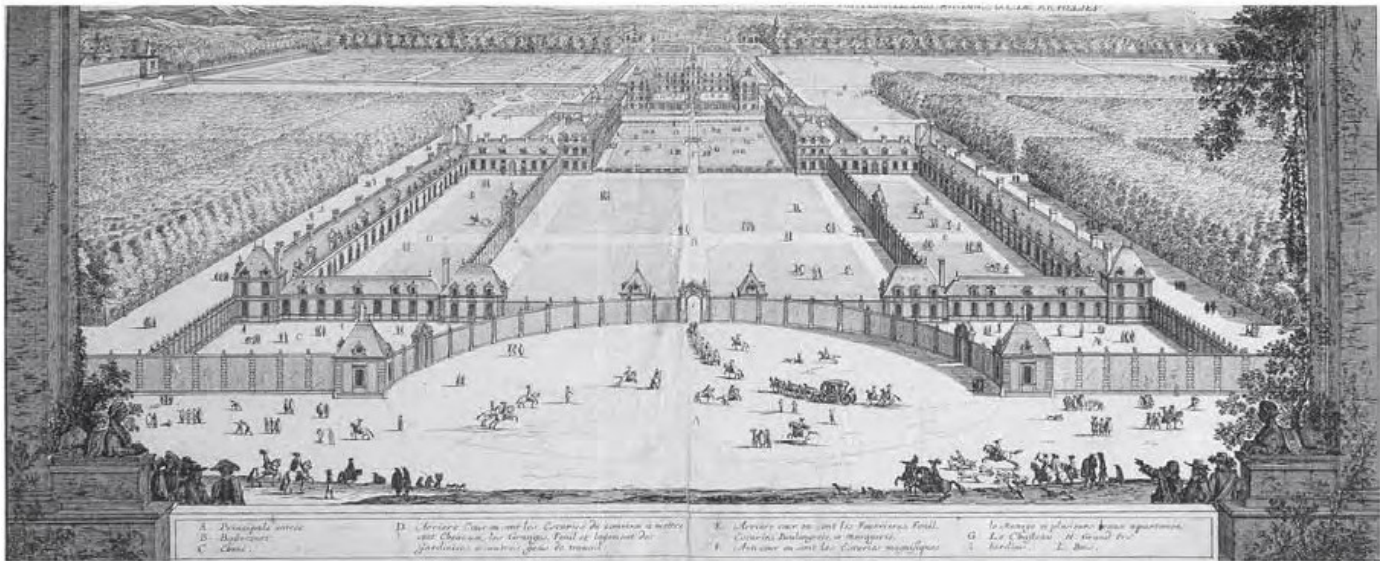
Le Château

Le **château de Richelieu** était un vaste et superbe château que le cardinal de Richelieu a fait construire en Poitou, sur l'emplacement du manoir familial des du Plessis. Il n'en reste presque plus rien aujourd'hui.

À la fin du XII[e] siècle existait un château de « Richeloc » construit pour les seigneurs de Mauson. En 1201, une chapelle dédiée à Saint-Nicolas-de-Lyre est construite, chapelle du château qui est probablement devenue l'église paroissiale des Sablons. En 1407 est mentionné « l'Hostel de Richelieu » avec douves, que Charles VII autorise à fortifier. Il n'existe plus rien de ce château, remanié au XVI[e] siècle puis entièrement reconstruit au siècle suivant.

Richelieu fait construire par Lemercier un nouvel édifice. Aujourd'hui détruit, le château se trouvait au cœur d'un parc de 500 hectares situé au sud de la ville actuelle. On y accédait principalement par une avenue au nord, venant du bourg clos de mur, et d'une avenue à l'ouest qui rejoint l'actuelle D749 (avenue de Schafheim). Il abritait une remarquable collection d'œuvres d'art accumulées par Richelieu. Ce château était construit sur un plan carré orné à chaque angle d'un pavillon rectangulaire, presque dans les mêmes dispositions que le château de Louis XIII à Versailles.

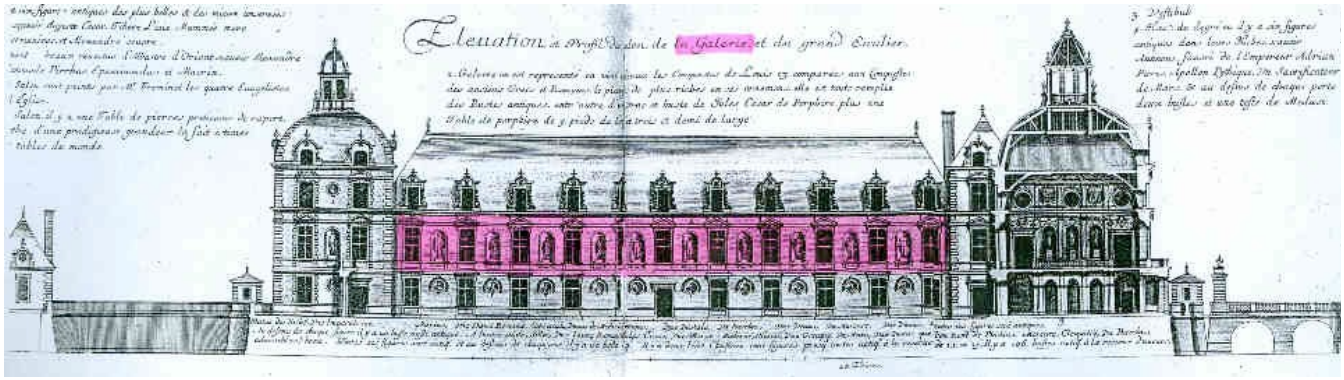
La composition des bâtiments du château présentaient également une hiérarchie des étages : quatre niveaux pour le château, trois pour les écuries, deux pour les communs, et un pour le mur de clôture. Le pavillon des écuries, subsistant, est couvert d'une voûte en arc de cloître à lunettes. Les grottes, très restaurées, sont divisées en trois vaisseaux et couvertes de voûtes d'arêtes plates; le vaisseau central se termine par une abside couverte d'une voûte en coquille



Le vieux château fut conservé tant que le nouveau ne fut pas habitable et la chapelle fut conservée au moins jusqu'en 1639, date d'achèvement de l'église de la ville actuelle. Il fit ensuite entièrement raser l'ancien château.
Jacques Lemercier mena donc la construction de la ville et du château, vers 1630, le cardinal de Richelieu ; la construction est achevée avant la mort du cardinal en 1642

Les tracés de la ville, comme du château, obéissent à une géométrie de rectangles et de carrés emboîtés. Sans centre. «*Tout est dédoublé. La ville est un rectangle découpé en deux rectangles égaux par la rue centrale qui traverse les deux places qui se répondent dans une parfaite symétrie, comme se répondent les groupes de bâtiments»*, écrit dans le catalogue de l'expo Christian Jouhaud, directeur d'études à l'EHESS. Même disposition pour le château.

Cette dualité est interprétée comme la traduction d'une vision bicéphale du pouvoir : Richelieu aux côtés de Louis XIII. L'hypothèse est discutée mais il ne fait pas de doute *«que l'imposition d'une raison politique sur un espace a été tentée et réussie à Richelieu»*, poursuit Christian Jouhaud. Cette volonté d'afficher son pouvoir émane aussi des intérieurs.



Au premier étage, qui comportait les appartements du cardinal, du roi et de la reine, s'étendait sur l'aile nord une galerie d'apparat, la galerie des batailles (70 m de long sur 10 de large) où étaient déployés vingt tableaux de grandes batailles à la gloire de Louis XIII et de Richelieu lui même, dont douze sont connus. Ainsi étaient représentés 12 sièges de ville et 8 grandes batailles, chacune au format de 3,3m x 2,6.

Reconstitution de la Galerie des Batailles

«Ces batailles retraçaient la pensée politique de Richelieu : principalement la lutte contre les Huguenots et contre les Habsbourg», explique Marie-Pierre Terrien. *«Vues du ciel, inspirées de gravures, elles montrent avec minutie les topographies,* détaille Isabelle Klinka-Ballesteros, directrice du musée d'Orléans. *On voit des formations en carré de mousquetaires fantassins qui entourent des piquiers, témoignage d'un art militaire sur le déclin avec les inventions de Louvois au XVII^e^ siècle.»* Sur la série de vingt grands tableaux représentant les batailles de Louis XIII de la galerie du même nom (cf. la galerie dite *des Grandes Actions de Monsieur le Prince* au château de Chantilly), huit sont actuellement considérées comme perdues et douze autres, conservées au musée du château de Versailles, sont en cours de restauration; certaines sont présentées lors d'une grande exposition sur le château et la ville à Richelieu, Orléans et Tours au printemps 2011.

Cette galerie servira de modèle pour le Grand Condé à Chantilly, pour le duc de Lorraine à Lunéville et tout particulièrement pour Louis XIV au réfectoire des Invalides et à Versailles. Après restauration, six des peintures seront déposées au musée de Richelieu, trois au musée des beaux-arts de Tours et trois au musée des beaux-arts d'Orléans.

De la collection de statues antiques des I^er^ et II^e^ siècles, qui ornaient les niches des façades et les allées du château, ne subsiste qu'une petite moitié, ce qui reste beaucoup. Elle comptait 250 pièces, une des plus importantes de l'époque. Mazarin, qui succéda à Richelieu, n'en possédait que 20. Grâce à

l'album de Canini, envoyé en Italie pour dessiner les antiques dont Richelieu feraient ensuite l'acquisition, un peu plus de 110 pièces sont à peu près identifiées. Richelieu fit venir tous ces marbres de Rome en 1633, avec l'autorisation du pape. Leur origine reste mystérieuse. *«Nous connaissons juste celle de la Vénus de Pouzzoles car Bernin l'avait vue là»*, relate Isabelle Klinka-Ballasteros. Richelieu s'est toujours entouré des plus grands maîtres de son temps : Nicolas Poussin, Nicolas Prevost, Jacques Stella… Dans le cabinet royal, pièce la plus importante du château, *«Richelieu avait fait placer Minerve chassant les vices du jardin de la Vertu, peint par Mantegna»,* raconte Philippe Le Leyzour, directeur du musée des Beaux-Arts de Tours. Sur la cheminée de l'antichambre du cardinal trônait un impressionnant *Triomphe d'Hercule*, commandé à Claude Vignon.

La construction est achevée avant la mort du cardinal en 1642. À la mort du Cardinal, les titres ducaux de Richelieu et de Fronsac passèrent à son neveu, puis dans la maison de Vignerot. Le château de Richelieu, résidence ducale, suivit le même devenir. L'arrière-petit-neveu du Cardinal, Louis-François-Armand de Vignerot (1696-1788), fit effectuer des transformations au château et aménager les jardins et le parc.

La Fontaine a donné cette description du château :
« *C'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur dignes de celuy qui l'a fait bastir. [...] Enfin nous sortismes de cet endroit et traversasmes je ne sçais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées et dont je ne diray rien ; car de m'amuser à des lambris et à des dorures, moy que Richelieu a rempli d'originaux et d'antiques, vous ne me le conseilleriez pas. Toutefois je vous avoueray que l'appartement du roy m'a semblé merveilleusement superbe ; celuy de la reyne ne l'est pas moins : il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyay*. » (Jean de La Fontaine, *Lettre à Madame de la Fontaine)*

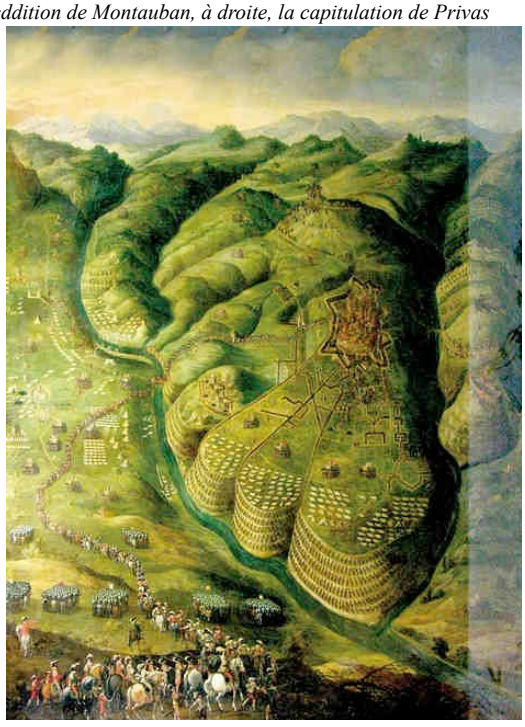
«Hâte toy dans ce renouveau/ De faire l'aimable peinture/De ce magnifique château/Qui fait dire en tous lieux que l'Art ni la Nature/N'ont jamais rien fait de fi beau», écrivait Benjamin Vignier, gouverneur des lieux, dans un guide tout à leur gloire paru en 1676. Et l'ouvrage de décrire par le menu les moindres statues antiques placées dans les niches des façades et les toiles de maîtres accrochées dans les appartements. De cette opulence, ne subsistent plus que les descriptions de Vignier, les gravures de Jean Marot réalisées dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle et des œuvres dispersées.

Il reste du décor du château plusieurs statues d'antiques restaurées et/ou complétées sous Richelieu (musée de Tours et musée du Louvre), quelques meubles et vases de porphyre (musée du Louvre, Paris) et des tableaux (musées des beaux-arts de Tours et d'Orléans - legs Pilté-Grenet, musée de Richelieu et musée de Vendôme).

Les œuvres picturales les plus notables sont le cycle des *Quatre Éléments* commandés à Claude Deruet (1588-1660) décorant le cabinet de la Reine, et les *huit Évangélistes et les huit Pères de l'Église* par Martin Féminet (1567-1619) antérieures à la construction et destinées initialement à la chapelle du château de Fontainebleau, selon Jacques Thuillier. Ces deux ensembles sont aujourd'hui conservés au musée des beaux-arts d'Orléans.

L'arrière-petit-neveu du Cardinal, Louis-François-Armand de Vignerot (1696-1788), fit effectuer des transformations au château et aménager les jardins et le parc. Dans les années 1760, le maréchal de Richelieu réalise d'importants travaux dans la galerie des glaces qui auraient été confiés à l'architecte Chevotet.

Ci-dessus, le siège de l'ile de Ré, dessous à gauche, la reddition de Montauban, à droite, la capitulation de Privas



Séquestré, vidé, dépouillé puis démoli...
Un siècle et demi plus tard, alors que le cinquième duc du nom bataillait en Russie, la Révolution française secoue les façades du château, vandalisant probablement la statue de Louis XIII perché à 8 mètres du portail d'honneur. En 1792, le duc de Richelieu ayant émigré, ses biens sont confisqués, le château est alors vidé de son mobilier, ses nombreuses œuvres d'art sont vendues ou attribuées à des musées - comme au *museum central des Arts* au palais du Louvre, le plateau de mosaiques de marbres et de pierres dures d'une table d'apparat qui avait orné un temps le salon précédant la galerie des batailles du Roi saisi en 1800 par l'architecte Léon Dufourny (1754 -1818), membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1796. Il fera acheminer plus tard son piètement en bois sculpté qui est depuis conservé au musée du Louvre (galerie d'Apollon). Une réplique du piètement sculpté de ce meuble exceptionnel est conservée au musée des Beaux-Arts de Tours.

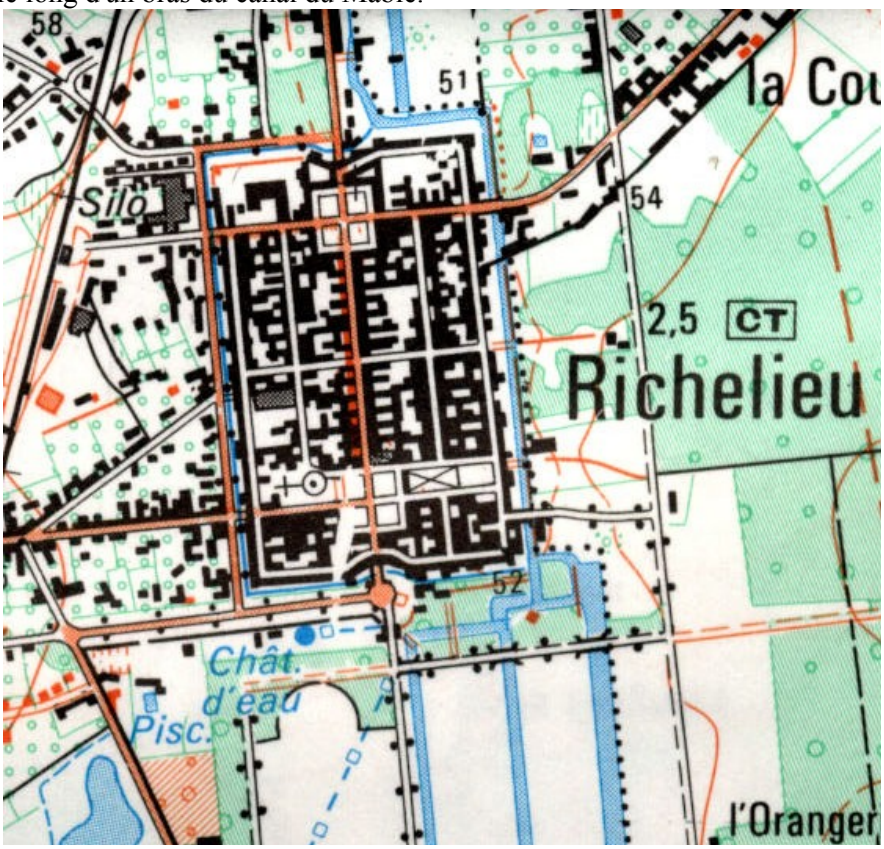
Le château à l'abandon sera restitué au duc par Napoléon en 1805, il est vendu en 1832 à Boutron, marchand de biens, pour 153 700 francs qui entreprend sa démolition quasi-complète pour en revendre les matériaux jusqu'en 1835 ; le marchand de biens Pilté-Grenet, que l'on dit membre de la célèbre *Bande Noire* association de "liquidateurs" d'anciens grands domaines seigneuriaux française, achète alors un ensemble de tableaux qu'il léguera en 1824 au musée des Beaux-Arts d'Orléans. la demeure devient, comme d'autres, carrière de pierres...quelques statues, épaves de la célèbre collection d'antiques du cardinal, un grand portrait équestre XVIII[e] siècle, de précieuses de peintures sont conservées aux musées des Beaux-Arts de Tours et d'Orléans (legs Pilté-Grenet, 1824); le musée de Tours conserve aussi un portrait du duc de Richelieu (1696-1788) par Louis Tocqué, qui fit partie de la collection Roqueplan, vendue en 1855 (legs Foulon de Vaulx, 1952 - n°109 du cat. des peintures du XVIIIème de 1962). En 1844 la Société des Antiquaires de l'Ouest (S.A.O.) de Poitiers acquit pour son musée les vestiges d'une statue monumentale « qui gisaient au milieu des ruines de la bande noire » ; il s'agit d'une des commandes les plus prestigieuses du cardinal-duc, une figure en marbre de Louis XIII conçue pour le pavillon d'entrée du château (musée Sainte-Croix de Poitiers), qui fut renversée en 1793, et a été restaurée en 2009 (cf. la conférence de Grégory Vouhé publiée dans *Au temps de Richelieu*, S.A.O. / revue historique du Centre-Ouest, t.VIII, 1er semestre 2009).

Un mécène sauve ce qui reste du domaine.
M. Laurence, propriétaire transitoire, s'était fait construire par l'architecte Visconti en 1852 dans le parc une résidence de style néoclassique, dite "le Petit Château". Maison de villégiature elle sera aménagée par Monsieur Heine et sa famille Heine, puis après 1930 de logement de fonction au conservateur du domaine.
A partir de 1877, le richissime banquier parisien Michel Heine (1819-1904) entreprit de reconstituer le domaine au profit de son gendre, le 7[e] duc de Richelieu, et de sa fille unique Alice; après son divorce d'avec le prince de Monaco (1890) celle-ci séjourna régulièrement dans le château du Haut-Buisson (Sarthe), bâti en 1847 par le marquis de Jumilhac, dont un salon était orné des grandes effigies en pied - copies XIXème des portraits originaux ? - des glorieux ancêtres du duc, qui lui appartenait en propre. Heine achète le domaine, remet en état le parc et fait restaurer le pavillon des communs.

En 1930 le château de Richelieu et son parc sont donnés à l'Université de Paris par son fils 8e et dernier duc de Richelieu, qui meurt en 1952. La Chancellerie des universités de Paris, établissement public administratif, détentrice par dons et legs successifs d'un important patrimoine immobilier « dont l'entretien est coûteux et génère peu de rentrées financières » envisagerait d'aliéner, entre autres biens, le domaine de Richelieu. Finalement, le 1er janvier 2005, le Conseil Général d'Indre-et-Loire a repris la gestion du parc ceint de 7 kilomètres de mur et d'une superficie de 475 hectares.

Aujourd'hui, il ne reste qu'un des dômes de l'avant-cour, l'orangerie, les caves et tout le tracé des canaux.

Dans l'enceinte du parc, se construit entre 1828-29 une fabrique de sucre de betterave par l'architecte Lefebvre pour Paul Joseph Louis, comte de Laur et Louis Benistant fabriquants ; les travaux sont conduits par Manget, entrepreneur à Loudun ; seul le bâtiment nord le long des fossés de la ville qui abritait les écuries, est conservé ; énergie thermique : "chaudière génératrice" et "chaudière à cuir" dans le bâtiment principal, énergie hydraulique pour le lavoir et la salle de Rappe le long d'un bras du canal du Mable.



FORET DE CHINON ET LANDES DU RUCHARD

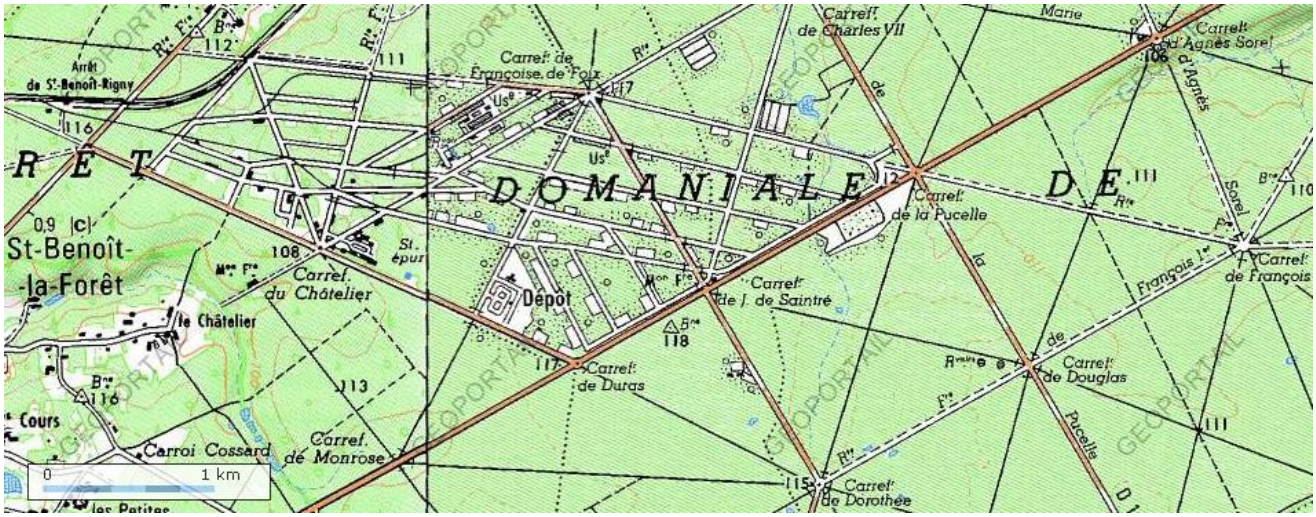
Au nord, de Chinon se trouve la forêt domaniale de Chinon et les landes du Ruchard. Ces espaces sont délimitées par la zone inondable de la Loire, et par les aires AOC viticoles de la rive droite de l'Indre. Cette limite, bien que n'étant pas systématiquement visible sur le terrain, correspond néanmoins à des problématiques réelles.

L'analyse des pédo-paysages et des lisières boisées a permis d'établir la frontière avec « le plateau de Sainte-Maure » et celle avec la « confluence Loire-Vienne ». Cette limite est parfois visuellement subtile, mais elle repose toujours sur des réalités du terrain. La limite sud a été établie d'après l'analyse des aires AOC et des lisières boisées. Cette zone s'étend sur plus de 16 300 ha.

En règle générale, la moitié nord de la forêt de Chinon est plutôt limoneuse, et la partie sud plutôt sableuse. Plus précisément, sur les plateaux et vallons forestiers, on trouve des dépôts éoliens sableux à limoneux, surmontant des matériaux argileux acides du Sénonien, de l'Eocène et du Mio-Pliocène. Les sols sont acides et hydromorphes à texture sableuse dominante.

Dans la clairière de Saint-Benoît-la-Forêt, on trouve un substrat de calcaire turonien. Les sols y sont calcimagnésiques allant de la rendzine au sol brun calcique. Cette unité, à 75 % boisée, offre peu de terres agricoles et d'espaces urbanisables, pour autant l'occupation du sol n'est pas monotone. Ainsi, on peut croiser des forêts de feuillus, de résineux, des landes, de la culture de brande, des clairières cultivées notamment celle de Saint-Benoît-la-Forêt et de nombreux petits points d'eau.

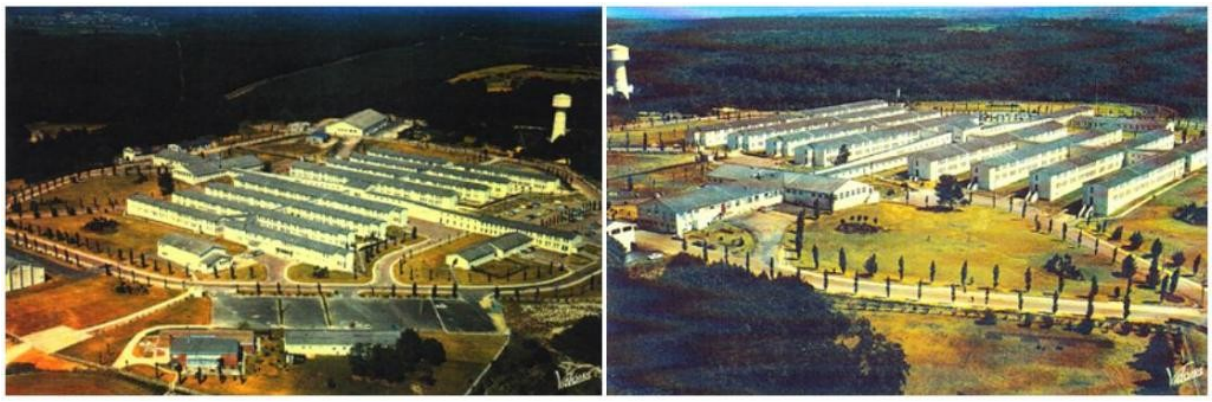
Utilisant les possibilités offertes par un rideau forestier dense et un raccordement ferroviaire, les américains ont aménagé sur 907 hectares un important camp militaire au Nord de Chinon, sur le territoire de la commune de Saint Benoit à l'ouest de la route de Chinon à Tours, le Chinon Engineer Depot quoi a fonctionné de 1951 à 1967. Ce camp, entrepot multiservice stratégique le plus gros d'Europe est desservi par 64 kilomètres de routes et de nombreux embranchements ferroviaires.



Le camp a été fermé en 1967 lors du départ de la France de l'OTAN et l'essentiel de ses activités repliées sur le camp de Ramstein en Allemagne fédérale. En outre, les américains construisent un hopital de 1000 lits. Au total, près de 1200 personnes sont employées par les américains dans leurs installations.

Si l'essentiel de ces installations a disparu, il subsiste quelques vestiges dans la zone industrielle de Saint Benoit la Foret et, surtout l'hôpital militaire (le 60th hospitalier station), qui comptait un millier de lits.

Le centre hospitalier du Chinonais utilise une partie de ces bâtiments modernisé au début des années 2000 pour 56 millions d'euro. L'ensemble du complexe qui regroupe hôpital public et la clinique Jeanne d'Arc est rattaché au CHRU de Tours.



La lande du Ruchard occupe la partie est de la forêt domaniale. En 1420 le fief des Roches appartenait à Guillaume Ouvoie. Sa fille épousa Guillaume de Tranchelion, seigneur de Palluau qui fit construire le château. La terre de Naie est citée dès le 11e siècle (Terra de Nais). Nays ou Grand Nays constituait un fief relevant de L'Ile-Bouchard. Le premier seigneur connu est Huguet de Nays cité en 1368. Il est possible qu'une demeure fortifiée ait existé à cette époque. En 1441 le roi accorda l'autorisation de renforcer les fortifications. En 1448 Hardouin de La Touche possède le domaine. Il est pannetier du roi Louis XI en 1469 puis sert le roi René d'Anjou et devient maître d'hôtel de la reine de Sicile. Charles VII réunit le Grand conseil au château des Roches-Tranchelion en 1449 et y séjourna en mars 1458 et en avril 1459. Son fils Lancelot devient seigneur des Roches en 1508. Il fit construire la collégiale voisine. La dégradation des lieux est attestée avant la Révolution et les vestiges sont vendus comme bien national en 1793. Seuls un mur et deux tours figurent au plan cadastral de 1831.

A l’est de la route de Tours, se trouvent les emprises du camp du Ruchard. Un premier campement s'installe en 1872 avec l’installation de champs de tir. L''école d'application du Tir s'installe en 1875 et demeure au Ruchard jusqu'en 1914. A cette date, c'est d'abord un camp pour les prisonniers allemands, mais, ayant été déclaré impropre à l'hébergement il est reconverti en lieu de convalescence pour les soldats belges malades ou blessés au front. Du 31 décembre 1914 au 14 juillet 1917, près de 9600 convalescents belges y séjournèrent. 63 d'entre-eux sont inhumés au cimetière communal où un monument commémoratif leur est dédié (étudié dans la base Mérimée). A l'époque il existe quelques blocs en dur mais la plupart des hommes sont logés sous tente. Elles seront remplacées par des baraquements en dur. Pendant l'entre-deux guerres, la fréquentation du camp s'accroît. De nombreuses troupes montées, comme les spahis et les premiers régiments blindés, séjournent au Ruchard. Au début de la seconde guerre mondiale le Ruchard devient camp d'internement pour les prisonniers de droit commun français et également pour les étrangers, Allemands pour la plupart.

En 1940, pendant l’occupation, l’armée allemande y installe la 46° Division d'Infanterie Allemande, " division du cerf " dont le commandement occupe le château d’Azay le Rideau. Des films de propagande y furent tournés et un village d'isbas reconstitué à cet effet. Il a subi des bombardements durant les deux guerres mondiales. En raison des dangers liés à la probable présence d'engins non explosés sous la surface du camp, l'accès au terrain militaire est interdit. Cette interdiction ainsi qu'une pratique des exercices limitée dans le temps et dans l'espace permettent la préservation de milieux naturels. L'entretien régulier des chemins et des bordures de voies participe également au maintien de certains habitats d'intérêt communautaire.

En 1946 le camp s'agrandit à l'est par l'achat de 131 hectares qui constituent le camp de Lattre. Actuellement le camp du Ruchard sert de terrain d'entraînement aux stagiaires des écoles de la logistique et du train. A la fin des années soixante, une partie des installations étant restituées à la forêt domaniale de Chinon. Le Camp du Ruchard, terrain d'exercices militaire, est composé de deux immeubles dénommés 'terrain du Ruchard et résidence Monteny et "terrain de manoeuvres du Ruchard". Le premier est la propriété des communes d'Avon-les-Roches, pour 921 ha, et de Villainesles-Rochers pour 391 ha. La mise à disposition de ces terrains au profit du Ministère de la Défense s'exerce par le biais d'un bail de location

. A l'est, le "terrain de manoeuvres du Ruchard" dit "nouveau camp" est situé sur les communes de Crissay-sur-Manse et de Neuil, pour une emprise de 131 ha, et appartient en toute propriété à la Défense. La gestion du "nouveau camp", encore appelé "Forêt Domaniale du Ruchard", est assurée par l'ONF. L'Armée de Terre a un bail emphytéotique de 30 ans avec la commune d'Avon-les-Roches, propriétaire du terrain où se trouve le Camp du Ruchard, utilisé à des fins d'exercices de tirs. Ce bail a été renouvelé au 1er octobre 2004.

Sur ce terrain totalisant 1 442 hectares, se pratiquent divers exercices d'entraînement. A ce titre, deux champs de tir
sont utilisés :

- un champ de tir "armes légères et lourdes", qui se situe sur la partie sud-ouest
- un champ de tir "antichars" (charges explosives) qui se situe sur la partie nord-est

Afin de garantir la sécurité des activités s'exerçant sur ces champs de tir, des gabarits de sécurité sont délimités. Par ailleurs, il existe sur cette emprise deux "lancers de grenades à main", un "lancer de grenade à fusil" et un "polygone explosifs" (terrains délimités, respectivement utilisés pour des lancers de grenades ou pour faire exploser des charges). La partie de l'emprise dénommée "nouveau camp" sert à l'entraînement "toutes armes" : combats à pied avec des munitions à blanc.
Activités militaires futures du Camp du Ruchard : En plus des activités précitées, la réalisation de deux nouveaux champs de tir et d'un "polygone explosifs" est programmée à court terme :
- un nouveau champ de tir qui partira du nord-ouest du camp vers le sud-ouest
- un nouveau champ de tir qui partira du camp bâti (au nord-est) vers le sud-ouest
- un "polygone explosifs" qui se situera dans la zone sud-est du camp

Le classement du Camp du Ruchard dans le site "Complexe forestier de Chinon, Landes du Ruchard" au titre du réseau Natura 2000, ne remet pas en cause le déroulement des activités militaires présentes et à venir.

SAUMUR
LA VILLE

En 845, Saumur est pillée par le chef viking Hasting. Vers 960, Thibaut *le Tricheur* fait construire le château de Saumur. À la fin du Xe siècle, Gelduin, seigneur de Saumur, est vassal des Comtes de Blois, ce qui en fait un ennemi du puissant comte d'Anjou, Foulque III *Nerra*. Alors que Foulque est sur le point d'assiéger Saumur, Gelduin obtient une trêve. C'est à cette occasion que Foulque, prenant son adversaire au mot, entame la construction d'une tour sur la rive gauche de la Loire et l'aurait baptisée *Trève*. En 1025, Foulque s'empare de Saumur. Le monastère de Saint Florent est détruit. Un nouveau monastère est consacré 5 ans plus tard par l'évêque d'Angers.

La ville est prise en 1203 par Philippe-Auguste, qui l'incorpora au domaine royal. Saint-Louis y donne en 1241 une fête si fabuleuse qu'on l'appela la « Non pareille ». En 1343, le sel devient un monopole d'État par une ordonnance du roi Philippe VI de Valois, qui institue la gabelle, la taxe sur le sel. L'Anjou fait partie des pays de « grande gabelle » et comprend seize tribunaux spéciaux ou « greniers à sel », dont celui de Saumur.

Le grand affrontement militaire des années 1369-1371 a entraîné une forte crise économique. Dans la comptabilité de l'hôpital Saint-Jean d'Angers, les revenus fonciers en argent provenant de la ville de Saumur chutent de 43% entre 1363 et 1373 ; les revenus en nature, provenant surtout des récoltes s'effondrent de 55%. La naissance d'une administration locale est liée à l'apparition de nouveaux impôts royaux. Les charges nouvelles s'accumulent à une cadence rapide à partir du règne de Charles V. Ces réformes font de Saumur un centre régional de perception, donc le siège d'une élection et d'un grenier à sel, qui sont ensuite doublés par des tribunaux tranchant sur la délinquance financière. Un hôtel des monnaies fonctionne aussi à Saumur, ouvert par Charles VII dans les années 1419-1431.

René d'Anjou ne récupère réellement Saumur qu'en 1442, à la mort de sa mère, Yolande d'Aragon, qui en avait fait le cœur d'une petite principauté. Aussitôt après, il fait don de la ville à son épouse, Isabelle de Lorraine. Le 8 octobre 1454, la ville et le château de Saumur sont portés dans le douaire de sa seconde femme, Jeanne de Laval, mais cette fois en suppléance du comté de Beaufort, qui seul restera aux mains de la reine après la mort de son époux. Saumur, connaît une situation administrative complexe, puisque qu'en même temps, le roi de France, le duc apanagé et la douairière peuvent y intervenir et y percevoir des revenus particuliers. La Chambre des Comptes de l'Anjou, très minutieuse, nous renseigne sur l'état du domaine public dans la ville. La bastille et ses deux ponts-levis sont l'objet de travaux permanents, dont les premiers ont été présentés plus haut. A l'inverse, la Maison de la Reine de Sicile n'apparaît dans aucune comptabilité publique, alors que le roi René affecte une somme à la réparation des ponts en 1456.

De fortes concentrations sont à nouveau opérées dans le Sud-Saumurois à l'époque de la Ligue du Bien Public en 1465 et encore sous Charles VIII dans ses guerres contre les Bretons, à partir de 1486. Des compagnies s'incrustent et se transforment en bandes de pillards. Le 21 juillet 1488, le sire des Barres, un baron du Bourbonnais, est exécuté à Saumur avec deux de ses compagnons, car il rançonnait les bourgades de la région ; ils furent « décollez diffamablement comme larrons, iniques et mauvais, et traistres au bon roy... »

Malgré l'ampleur des travaux réalisés par son grand-père et par son père, le roi René entreprend un remodelage du château, qui est en chantier de 1454 jusqu'à 1473, sous la direction de l'architecte Jean Picard. René dote richement les églises (ND des Ardilliers, ND de Nantilly, l'église Saint Pierre, Saint Florent, …) et fait venir de nombreux artistes, notamment de Provence.

Le siècle de la Réforme marque un tournant. Les idées nouvelles y furent promptement et vivement accueillies car la bourgeoisie de Saumur était arrivée à un état très développé de richesse, de commerce actif, de liberté municipale. Non seulement, elle se montra favorable au calvinisme , suivant en cela l'impulsion générale de la bourgeoisie mais elle eut même une raison de plus pour embrasser avec enthousiasme : l'abbaye de Saint-Florent et celle de Fontevrault pesaient sur elle de deux côtés, retenaient son essor et, avec leurs privilèges et les impots (notamment les péages des ponts) étaient devenues impopulaires face à une doctrine et un effort d'affranchissement.

En Anjou, l'homme fort est toujours le Sénéchal. A l'origine, son rôle était militaire, mais depuis l'apparition des gouverneurs, il se maintient comme juge suprême de la province. Noble, il est le juge spécifique des nobles. Pour le restant, il confie la tâche à des subalternes, car ce grand personnage est souvent non résidant. En particulier, il nomme, en concertation avec le duc, des lieutenants qui le représentent dans les principales villes de la province. Jean Touschard, cité en 1289, est le premier lieutenant du Sénéchal d'Anjou connu à Saumur. La charge devient vénale et héréditaire : aux XIVe et XVe siècles, elle est presque constamment aux mains des familles de Chourses et Bourneau, qui sont en même temps seigneurs de Montaglan. Le lieutenant du Sénéchal préside quatre assises solennelles par an ; dans la pratique, il est assisté par des officiers spécialisés : le lieutenant du Juge Ordinaire d'Anjou s'occupe des roturiers et des affaires courantes (il arrive que cette fonction soit occupée par trois juges) ; en 1523, est créé dans tout le royaume un office de lieutenant criminel, qui est chargé d'instruire les affaires pénales ; le lieutenant particulier arbitre au civil les conflits privés.

Avec la fin de l'apanage d'Anjou, Saumur revient dans le domaine royal. François 1er le donne d'abord à sa mère, Louise de Savoie, qui le possède de 1516 à 1531. Plus tard, ce sont les frères cadets des rois qui obtiennent le duché d'Anjou. Cependant, même si les gouverneurs disposent d'un réel pouvoir au cours de ce siècle, ces dominations restent lointaines, les titulaires vivant à la cour. Plus concrètement, la ville de Saumur redevient une seigneurie : le domaine public et le revenu de certaines taxes, comme les aides, sont promises dès 1539 à François de Lorraine, plus connu sous son titre ultérieur de duc de Guise.

Quand les partis en arrivèrent à un état de lutte matérielle, Saumur prit fait et cause pour la religion réformée qui s'y implante depuis 1562. Les églises furent pillées et dévastées ; les représailles passionnées de la population frappèrent surtout l'abbaye de Saint-Florent. En 1565, Charles IX et Catherine de Médicis vinrent en Anjou. Saumur étant occupé par le prince de Condé et par ses troupes protestantes, le roi et sa mère ne purent y entrer. Plus tard, Saumur fut enlevé au prince de Condé par le duc de Montpensier. La ville subit ainsi les vicissitudes de la lutte entre catholiques et protestants, mais reste ancrée dans ses sympathies protestantes. Peu après la Saint-Barthélemy Henri de Navarre, échappé de Paris et fuyant, vint se réfugier en 1576 à Saumur, où il fut reçu avec empressement, et où il abjura la religion que Charles IX lui avait imposée, en lui disant : « La messe ou la mort ». En 1589, par le traité conclu entre Henri III et Henri de Navarre, Saumur fut cédé à celui-ci comme place de sûreté et comme passage sur la Loire. Cette ville fut donc, en quelque sorte, pour le futur roi la première marche du trône de France. Henri de Navarre confia la garde de Saumur à un de ses fidèles amis, l'une des figures les plus élevées et les plus expressives du protestantisme, Philippe Duplessis-Mornay et en maintint le gouvernement quand il fut devenu roi.

Décrit comme possédant la distinction du gentilhomme qu'il était de naissance, l'austérité d'un plébéien, la science et la forme des plus lettrés de son temps, le courage d'un soldat et l'habileté d'un capitaine à la guerre, le zèle d'un apôtre pour sa religion et la mesure d'esprit d'un homme politique, Duplessis-Mornay a exercé une immense influence sur le développement de la Offard et Millocheauille. Sous le gouvernement de celui que les catholiques appelaient « le pape des huguenots », Saumur en devint naturellement la métropole. Il y fit construire à ses frais un temple pour l'exercice du culte réformé. Il y fonda l'académie protestante, dont la renommée s'étendit dans toute l'Europe. Des érudits à la renommée internationale comme Marc Duncan, Moïse Amyraut, Louis Cappel, Josué de la Place ou Tanneguy Le Fèvre, le père d'Anne Dacier, née à Saumur en 1654, figurèrent, entre autres, au nombre des professeurs de cette prestigieuse institution qui accueillit en outre de très nombreux étudiants étrangers, dont William Penn, le fondateur de la Pennsylvanie.

Les établissements de Duplessis, son influence et son administration, donnèrent une grande importance à la ville, et y attirèrent de toutes parts les familles protestantes. Catherine de Navarre, sœur d'Henri IV, tant que l'avènement de son frère fut contesté par la Ligue, fixa sa résidence à Saumur. En 1596, les protestants y tinrent un synode national sous la direction et sous les auspices de Duplessis-Mornay. Bodin estime que la population de la ville s'éleva rapidement, et qu'elle atteignit jusqu'à 25 000 habitants. Le château fut réparé par Duplessis, qui l'habitait, et reçut de lui ses dernières augmentations et les compléments importants qui l'ont mis à peu de choses près dans l'état où il est encore.

La mort d'Henri IV émut vivement les protestants qui tinrent, en 1611 une assemblée générale à Saumur, où toutes les provinces envoyèrent des députés, parmi lesquels figuraient les ducs de Bouillon, de Sully, de Rohan, etc. Duplessis fut le président de cette assemblée qui dura quatre mois et pendant lesquels Saumur offrit l'aspect et l'animation d'une capitale. Duplessis-Mornay conserva, sous le nouveau règne de Louis XIII, le gouvernement de Saumur jusqu'en 1621, époque à laquelle, la querelle des protestants et des catholiques jugée éteinte, on le lui enleva. On lui offrit des compensations, le bâton de maréchal de France et 100 000 écus qu'il refusa avec hauteur. Profondément blessé de la défiance dont il était l'objet, il se retira au fond du Poitou, dans une de ses terres, où il mourut deux ans après.

Souvent difficile, plusieurs fois emporté, le pont de pierre actuel est finalement construit en 1643 (bien qu'il ait bénéficié de reconstructions notamment à la suite de la seconde guerre mondiale puis à la fin du XXè pour pallier les problèmes d'érosion des piles de ponts liés au désensablement de l'estuaire de la Loire qui fragilise les ouvrages en amont, notamment en période de basses eaux découvrant les fondations).

Au temps de la Fronde, Saumur resta fidèle au roi. Mazarin et toute la cour y vint, en 1652, pour agir contre Angers, un moment révolté. Turenne, abandonnant la Fronde, y rejoignit la cour et y fit sa réconciliation avec elle. Au milieu du XVII, la ville se développe, la ville centre repliée dans ses murs et ses 24 tours de défense rayonne autour des faubourgs en développement continu. La révocation de l'édit de Nantes, en 1685, frappa cruellement Saumur. C'est la plus grande calamité dont cette ville ait été atteinte dans tout le cours de son histoire. Les protestants émigrèrent en masse et la population tomba à 25 000 à 6 000 habitants. Les seules richesses de la Ville, qui lui permet de maintenir un rôle économique non négligeable est la navigation. A la fin du siècle, les anciens remparts, devenus inutiles, sont progressivement démantelés. La dépopulation de la ville permet de dégager des terrains constructibles et d'aérer le centre urbain qui étouffait littéralement. Seules deux tours subsistent.

La ville de Saumur demeura en somnolence jusqu'en 1763. À cette époque, un régiment de carabiniers vint en garnison. Corps d'élite formé sous les auspices de Louis XIV, qui avait voulu en être le premier maître-de-camp et en avait donné le commandement au duc du Maine, son fils naturel. Ce corps était recruté dans tous les régiments de cavalerie et composé des plus beaux hommes de l'armée et de ses officiers les plus distingués. Dans l'état où était Saumur, l'arrivée de ce régiment fut une révolution importante pour la ville et le point de contact entre les carabiniers et la bourgeoisie saumuroise s'établit. Les carabiniers se mirent à jouer la comédie ; on alla les voir. Ils donnèrent des fêtes, on leur en rendit ; peu à peu l'union devint parfaite et on se félicita de posséder le régiment.

Les carabiniers restèrent à Saumur jusqu'à la Révolution. Ils y construisirent un très beau quartier pour se loger. Une école d'équitation, à laquelle furent envoyés des officiers de tous les corps, où vinrent

comme amateurs un grand nombre de jeunes gens des familles riches, et qui fut le premier germe de la grande école de cavalerie qui a fait la renommée de la Ville. L'école d'équitation et le régiment formèrent ainsi une institution déjà remarquable que visita, en 1777, l'empereur Joseph II, frère de la jeune reine Marie-Antoinette. Pendant les vingt-cinq ans que Saumur eut le régiment de carabiniers, sa population s'éleva péniblement de 6 000 à 10 000. Le commerce reprit de l'activité.

.

Après la création des départements par l'Assemblée Constituante, des réunions se tiennent aussitôt dans l'hôtel du duc Antoine-César de Choiseul-Praslin, député de la noblesse de la Sénéchaussée d'Angers. Une trentaine de députés (des trois provinces) présents envisagent de rétrocéder des territoires au Poitou et de subdiviser le domaine restant en quatre départements, d'environ 324 lieues carrées, soit 6 561 km² actuel, autour des capitales traditionnelles, Tours, Angers et le Mans et de Laval, qui récupérerait des terres du Maine et de l'Anjou. Le 12 novembre 1789, 25 députés (des trois provinces) approuvent ce partage, mais les deux représentants de Saumur, Jean-Etienne de Cigongne (tiers état) et Charles-Élie de Ferrières (Noblesse), se dissocient de cette décision. Les Saumurois plaident pour la création du département de Saumur au carrefour des trois provinces de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, avec Loudun pour le partage des pouvoirs. Les saumurois accusent les représentants d'Angers de s'entendre avec leurs collègues du Maine et de Touraine pour le dépeçage de la sénéchaussée de Saumur. Ils les accusent également d'abandonner à la Touraine 24 paroisses anciennement angevines (autour de Château-la-Vallière et de Bourgueil). La population de Bourgueil manifeste pour son maintien dans l'Anjou et se solidarise avec Saumur. Pendant ce temps, les représentants de Chinon tentent également de créer leur propre département. En décembre, les Loudunais rompent leur accord avec Saumur. Le 14 janvier 1790, l'Assemblée nationale décrète que « *Saumur et le Saumurois feront partie du département de l'Anjou* ».

Intégré dans le département de « *Mayenne-et-Loire* » (futur « *Maine-et-Loire* »), Saumur tente de partager avec Angers la fonction de chef-lieu. L'alternat entre Angers et Saumur permettrait de déjouer les intrigues et les cabales qui naissent de la fixité… Le lundi 24 mai 1790, la Constituante tranche avec 532 voix en faveur d'Angers contre 104 pour l'alternat. Le nouveau département est constitué. L'Assemblée constituante entérine cette structure le 22 juin 1790 et le Roi le 25 juin 1790. En contrepartie, les 36 membres du nouveau conseil du département portent à leur présidence Gilles Blondé de Bagneux (ancien maire de Saumur). Ainsi jusqu'en novembre 1791, le premier président du conseil général de Maine-et-Loire, sera saumurois. Cigongne est pour sa part, désigné président du tribunal de commerce de Saumur. En 1792, Les mesures anticléricales dictées par la Commune de Paris sont aussitôt appliquées à Saumur. Les ordres religieux dits séculiers, en l'occurrence les Ursulines et les Augustines, sont supprimés et leurs couvents fermés. En 1793-94, la Ville fera face aux guerres de Vendée. La prise de la ville et son occupation en 1793 déclenchera la terreur qui sévira particulièrement la ville qui est la base arrière des républicains. La Terreur s'arrêtera en février 1794. L'Empire passe, Napoléon décidant de faire de Saumur une ville carcérale. L'effondrement de l'Empire vit dans une réelle indifférence.

Saumur traverse le XIXème siècle en bénéficiant des progrès économiques, tout d'abord avec l'essor de la marine à vapeur dans les années 1830 renforcé par le développement des Inexplosibles reliant à partir de 1837 Orléans à Nantes. Saumur connait une certaine importance permettant le relais avec la marine de Vienne. Près d'une cinquantaine de bateaux à vapeur sillonnent alors le fleuve. Mais dès

aout 1851, l'apparition du chemin de fer à vapeur et l'ouverture de la liaison le long du fleuve va conduire à l'effondrement rapide de ce trafic.

Saumur se trouve alors au centre d'une étoile ferroviaire vers le sud, avec la ligne Saumur-Thouars-Poitiers qui nécessite la construction d'un viaduc de 1,165 km sur la Loire réalisé par les établissements Cail (1883-86) et d'un tunnel de 1,15 km sous le coteau, la liaison Est-Ouest Orléans-Tours-Angers-Nantes par la rive droite de la Loire et vers la Nord la ligne Saumur-La Flèche – Le Mans. Ces lignes sont complétées en 1896 par la ligne du petit Anjou à voie étroite Saumur-Doué-Cholet irriguant le sud de l'Anjou. Bénéficiant de deux gares, la ville va également construire un tramway pour faciliter les liaisons entre elles et créer un flux nord-sud conséquent. Le tramway urbain (4,3 km) se poursuit vers Fontevraud (15,08 km). Le réseau, qui ne sera jamais électrifié, inauguré en 1896 fermera en 1929.

Durant la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre de la campagne de France en 1940, les troupes allemandes arrivent aux portes de la ville. Les 786 élèves officiers de réserve de l'École de cavalerie, rejoints par les élèves sous-officiers de l'école de Saint-Maixent et une compagnie de tirailleurs nord-africains, soit environ 2200 hommes, tentent d'interdire le passage du pont à la première division de cavalerie allemande. Dépourvus de blindés et d'appui aérien, ils résisteront à un ennemi supérieurement armé durant 36 heures. Le 20 juin, l'ordre de retraite sera donné par le général Pichon. La résistance des officiers et de leurs élèves avait impressionné le général Feldt, commandant la division allemande, raison pour laquelle il fit libérer les prisonniers français au début juillet[4] ce qui leur permit de rejoindre la zone libre. Saumur a été considérablement endommagée lors des bombardements de 1940, seuls le château et la vieille ville sont restés intacts.

Aujourd'hui, la ville compte sept quartiers : les Hauts Quartiers (sur le plateau sud), le centre, entre les Ponts (qui se développe entre les deux bras de la Loire sur les anciennes Offard et Millocheau), Croix Verte (quartiers nord sur la vive droite), Chemin Vert, les Ardilliers à l'est du centre ancien et Nantilly vers le Jardin des Plantes.

LE CHATEAU

Dès le Xe siècle, le coteau de Saumur est pourvu d'un donjon, rond et massif, construit là pour surveiller la **Loire** ; Remanié au siècle suivant, il subsiste de cette construction, le niveau bas qui

correspond à la salle voûtée située sous la cour, et une face intégrée dans la façade du corps de bâtiment situé à droite de l'entrée.

Ce donjon deviendra propriété de **Foulques Nerra**, Comte d'Anjou, avant d'appartenir aux **Plantagenêts** jusqu'à ce que que **Philippe Auguste** l'annexe à la couronne de France. Sous le règne de **Saint Louis** on élève autour du donjon une enceinte flanquée de quatre tours rondes, orientées vers chacun des points cardinaux. Ces tours seront remplacées à partir de 1367 par des tours octogonales, mais les vestiges des anciennes tours sont encore parfaitement visibles à la base du **château**. Le château de Saumur devient peu à peu un ouvrage spectaculaire, hérissé de tourelles, de créneaux, de poivrières. Il devient même si beau que le **Duc de Berry** en commandera une miniature pour illustrer ses **Très Riches Heures** (mois de septembre).

.

Dans la deuxième moitié du XIVème siècle, Louis 1er d'Anjou, frère de Charles V et de Jean de Berry, transforme cette forteresse médiévale en un château plus élégant. Le château de Saumur fut, à cette époque, immortalisé par le livre d'heures des «*Très riches heures du duc de Berry*». Cette peinture, qui illustre le mois de septembre, représente une scène de vendanges, et au second plan, le château de Saumur. Nous pouvons donc nous faire une idée précise de l'état de l'édifice au XVème siècle. On peut voir toutes les parties hautes du château se découper sur un ciel bleu en un couronnement somptueux : les parapets crénelés, les toitures, les cheminées, les lucarnes, les girouettes au fleurs de lys dorées Tous ces ornements ont disparus aujourd'hui. Les chemins de ronde ont été couverts, et cette modification a fait disparaître les crénelages des parapets.

Toutefois, en entrant d la demeure du duc d'Anjou. Louis 1er fa er de l'espace. Ce geste est novateur si l'on songe que l'habitude de conserver le donjon à proximité du château neuf se prolonge jusqu'au XVI siècle : il faut attendre 1528 pour que François ler décide de détruire la vieille

tour circulaire qui encombre le Louvre. Mais la motivation de Louis 1er d'Anjou est de rendre plus confortable sa résidence. Il fait, par conséquent, agrandir le corps de logis situé au fond de la cour, en faisant construire des galeries à plusieurs niveaux qui reposent sur des arcades ouvertes au rez-de-chaussée. Ces galeries desservent le logis et facilitent la circulation. Au fond de la cour, se trouve un escalier en vis, légèrement hors œuvre, ouvert en loggias et décoré de niches à dais destinées à recevoir des statues. Cet escalier conduisait à une salle de l'aile gauche qui n'existe plus de nos jours. Saumur présente une parenté avec le Louvre de Charles V où se trouve un escalier similaire. Malgré l'ampleur des travaux réalisés par son grand-père et par son père, le roi René entreprend un remodelage du château, qui est en chantier de 1454 jusqu'à 1473, sous la direction de l'architecte Jean Picard. La tour nord-est, la "tour neuve", est reprise et désormais flanquée par une tourelle carrée adossée à la courtine est. A l'intérieur, la chapelle est refaite et complétée par un oratoire privé ; un nouvel escalier à vis est posé dans l'angle de la cour.

Désormais, les appartements privés du prince sont transférés dans l'aile orientale. Les toits de la plupart des tours sont restaurés et leur base élargie, en sorte qu'ils recouvrent le chemin de ronde ; on a écrit que le roi René songeait au confort des soldats montant la garde ; en réalité, des niches de repos suggèrent que le chemin de ronde est devenu une galerie de plaisance, d'où l'on admire le paysage. La tour neuve est recouverte par des ardoises fines, fixées à deux clous. A la suite d'un contre-ordre, le plomb est maintenu sur les autres toits. En outre, des cheminées emportées par le vent sont refaites. Finalement, toutes les parties hautes du château semblent avoir été retouchées à cette époque, et le roi, même s'il n'aime guère y résider, est très fier de l'allure élancée et aérienne de son château. Il en fait une « chose célestielle », le palais idéal du dieu d'Amour : « Ledit beau chastel estoit de façon telle comme celui de Saumur en Anjou, qui est assis sur la rivière de Loire, sinon qu'il estoit de grandeur et de l'espace la moictié plus large et plus spacieux. Pour ce n'estoit pas merveille, à la façon que le conte vous advise, s'il rendoit grant lueur quant le souleil luisoit sus ». D'après Lecoy de la Marche, cette dernière allusion s'expliquerait par l'éclat de la couverture de plomb

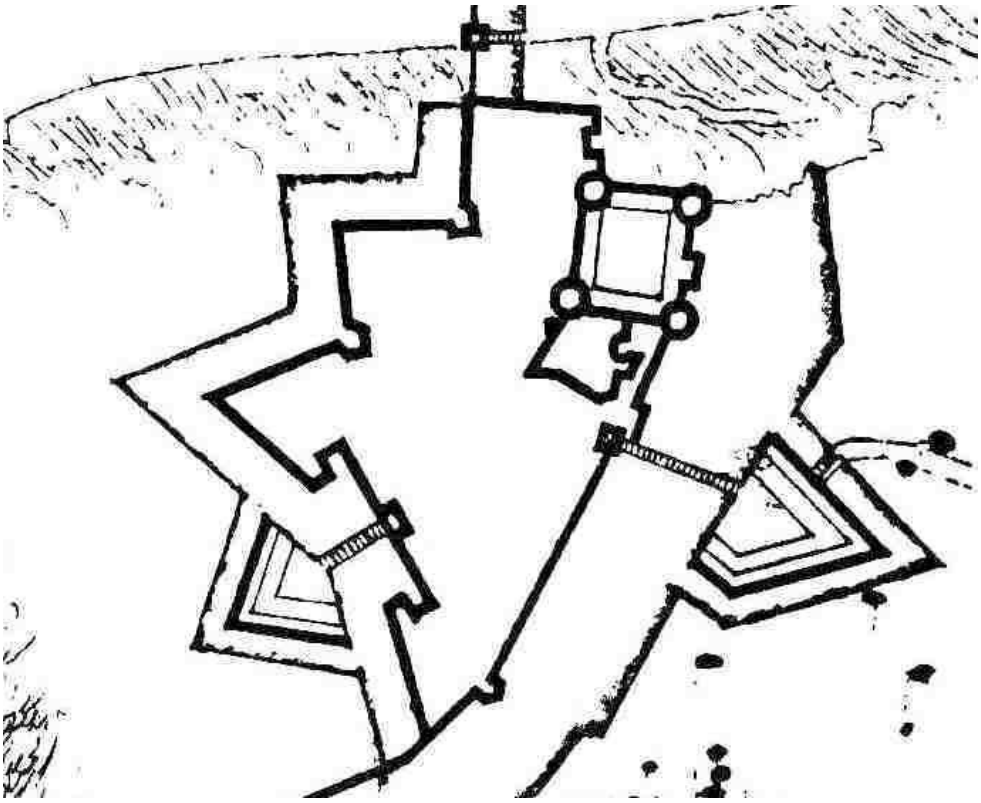
La grande période du château de Saumur prend fin à la mort de René d'Anjou en 1480. C'est à cette date, sous Louis XI, que le château de Saumur entre dans le domaine royal. À la fin du 16ème, époque à laquelle le château de Saumur redevient forteresse, et au 17ème siècle, la ville de Saumur atteint son apogée. C'est l'un des grands foyers du protestantisme. Henri III la donne comme place de sûreté au roi de Navarre. Le futur Henri IV y installe comme gouverneur Duplessis-Mornay, grand soldat, grand lettré et fervent réformé. Celui-ci, que les catholiques appellent le « pape des Huguenots » fonde dans la ville une Académie protestante qui acquiert un grand renom. La Révocation de l'édit de Nantes (1685) porte un coup fatal à Saumur bon nombre des habitants s'expatrient. Bien que l'école de cavalerie et le commerce des vins aient redonné de l'activité à la ville, elle compte encore 7 000 habitants de moins qu'au 17ème siècle

.

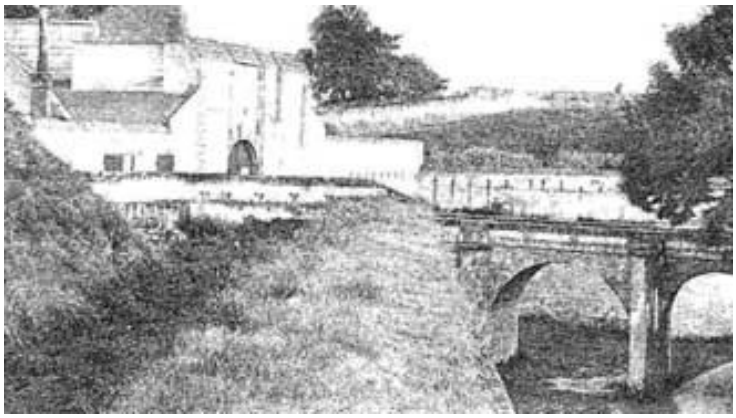
Dans la seconde moitié du XVIe siècle, les ingénieurs italiens, et à leur tête Castriotto, adoptent la fortification bastionnée, en raison de la puissance des boulets de canon en fer qui transpercent les murailles. Désormais, les remparts sont bourrés de terre et protégés par un mur pyramidal, l'escarpe. Cependant, les techniques sont encore loin du système de Vauban (de la fin du XVIIe siècle), qui tient compte des progrès de l'artillerie capable désormais d'effectuer des tirs rasants au-dessus des glacis.

Pour les théoriciens du temps, notamment Jean Errard de Bar-le-Duc, qui publie ses traités à partir de 1594, les places sont essentiellement défendues par un grand nombre de soldats armés d'arquebuses. Selon eux, l'arquebuse a une portée utile de 60 toises, c'est-à-dire 120 mètres, ce que dans leur langage imagé les militaires appellent le tir à tuer. Ils aménagent donc des redans triangulaires, de petites dimensions, en sorte que les tireurs puissent atteindre le bastion voisin. Ainsi, les redans se couvrent l'un l'autre.

Le plan ci-dessous, réorienté vers le nord, a été dressé vers 1621, on remarque l'ampleur des travaux effectués sur le flanc occidental de la forteresse, sur la partie que les comptabilités du temps appellent " le château neuf ".



Le portail d'entrée, situé vers le bas à gauche, est précédé par une demi-lune de forme triangulaire, puis par un pont, qui fait en partie pont-levis ; il est encadré par deux redans, dont les éperons, les pointes avancées, ne sont distants que d'environ 80 mètres. Cette entrée constituant un point névralgique de la défense, on l'a aménagée en tenaille : des méplats faisant face à la passerelle permettent des tirs frontaux à faible distance ; l'assaillant s'aventurant à l'intérieur de cette tenaille serait ainsi fusillé presque à bout portant sur les quatre côtés.



La valeur défensive du château neuf

Cette partie du château présente toutes les capacités défensives des fortifications du temps, sans être aussi sophistiqué que l'ensemble de Brouage, qui est de la même époque. Les postes de tirs, au-dessus de la tenaille, tels qu'on les voyait encore sur cette carte postale des années 1900 sont de simples boyaux entre le talus et les banquettes gazonnées couronnant l'escarpe (les parapets de pierre percés de meurtrières, qu'on remarque au fond, sont des aménagements du XIXe siècle).

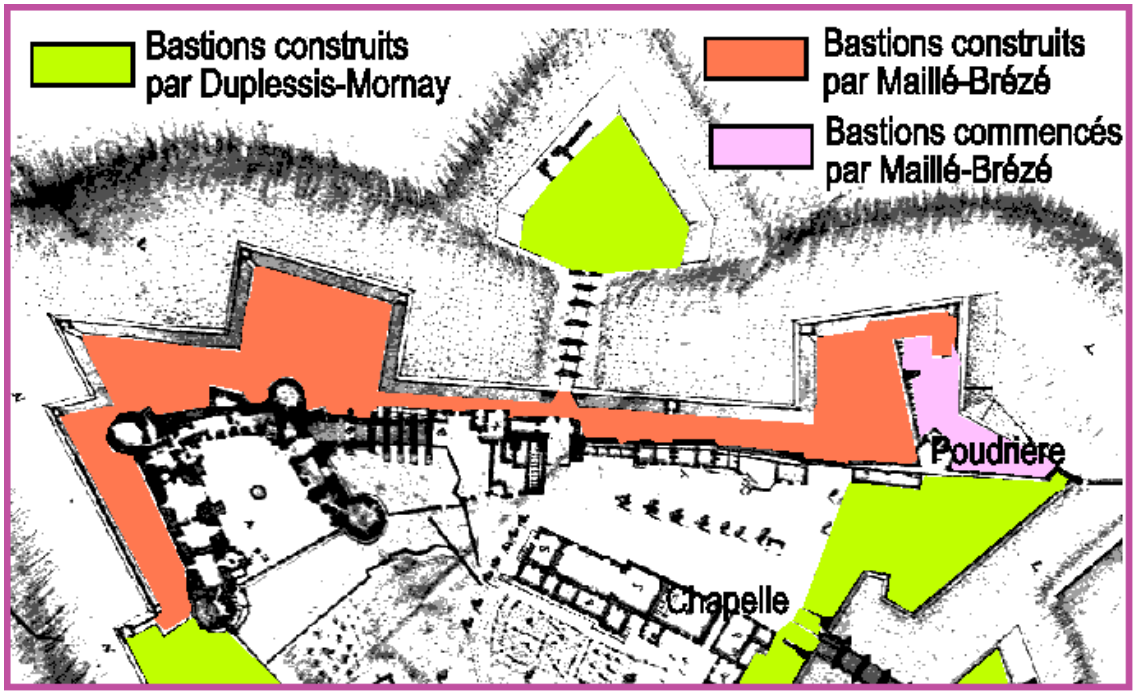
Si les bastions peuplés d'arquebusiers forment l'essentiel de la défense, l'artillerie fait une timide apparition sous forme de casemates, déjà citées dans le compte des années 1589-1595 ; elles sont situées au fond de l'angle mort aménagé entre les bastions . Deux couleuvrines postées de chaque côté au niveau des fossés peuvent battre les boulevards en enfilade. Sur la photographie ci-contre, on entrevoit les deux meurtrières (au-dessus du malencontreux but de football ; le trou placé au-dessus est un évent résultant d'un réaménagement du XIXe siècle). Sept casemates étaient prévues dans la

défense de la citadelle. Sous Duplessis-Mornay, aucune n'est achevée, elles sont encore à l'air libre, des voûtes sont posées au temps de Maillé-Brézé.
Plus haut, l'escarpe est dominée par un cordon, une grosse moulure horizontale en fort relief ; ce n'est pas une décoration, mais un obstacle qui gêne l'escalade. Ce "château neuf" a été assiégé à deux reprises : en 1650 pendant les troubles de la Fronde et en 1793 par les Vendéens. Dans les deux cas, défendu par de faibles effectifs, il n'a pas été pris d'assaut, mais sa conquête a été négociée.

Le bastion nord, qui s'est écroulé le 22 avril 2001, est une réalisation de cette époque. Des casemates étaient prévues entre les redans mais n'ont pas été aménagées ; seul un poste de tir a été créé. Les récents travaux de démolition de l'éperon occidental de ce bastion ont révélé la date de " 1592 " tracée au doigt sur un enduit (*La Nouvelle République* du 26 mars 2003). Cette date incontestable prouverait que ce promontoire avancé surveillant les ponts et la ville a été réalisé en urgence et immédiatement en pierre. Cette haute muraille prenait partiellement appui sur le vieux mur du Boile et sur l'enceinte de la ville montant depuis la porte de Fenet. En raison de l'inclinaison du mur, le chemin de ronde se trouve en arrière du pied du rempart. D'après les constats récents, ce chemin de ronde repose sur des arcatures, qui, elles-mêmes, prennent appui sur de grands contreforts retenant la poussée de la maçonnerie vers l'arrière. Tout le bastion septentrional est-il achevé en cette année ? Les constats actuels permettent d'évoquer des reprises. Les comptabilités évoquent des travaux exécutés dans ce secteur par le maître maçon Etienne Bréban, entre 1595 et 1598...

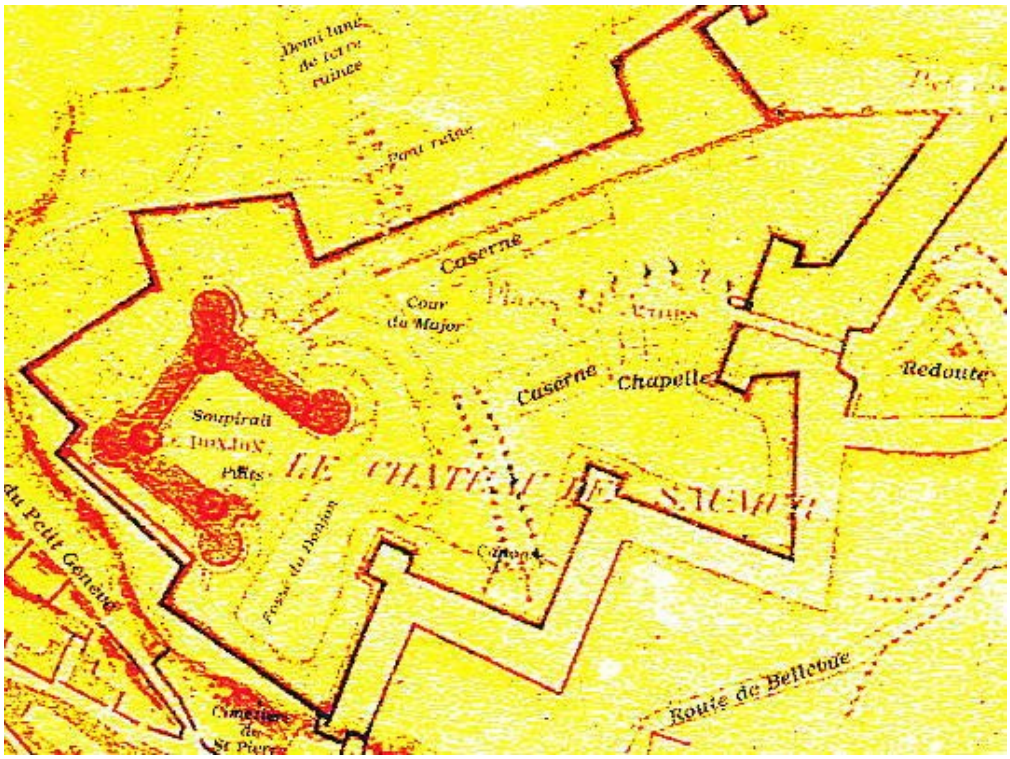
Le chantier s'arrête au pied de la tour nord par un mur en forme de manivelle. La terrasse nord-est, en avant de l'aile principale du château, n'est pas encore réalisée sur le plan de 1621. Elle appartient aux travaux de Maillé-Brézé. Ces bastions sont fragiles. Un expert en fortification le souligne dès 1621 : « la hauteur qu'on avoit esté contraint d'y donner... faisoit esbouler le tout », (B.N.F., Estampes, Ge.DD.584).

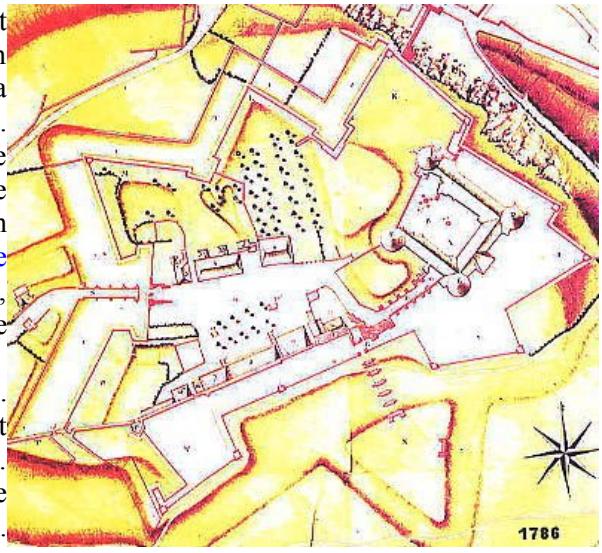
Les travaux réalisés sous Duplessis-Mornay s'arrêtaient au bastion nord (qui s'est écroulé) et de l'autre côté à l'éperon S.O. qui domine l'avenue Peton. Ce " château neuf " assurait le contrôle de la traversée de la ville et des ponts. Les flancs orientaux et méridionaux de la citadelle restaient mal défendus, protégés seulement par le vieux mur du Boile, par des fossés élargis, par une demi-lune gardant la porte des Champs et par des terrassements restés inachevés. Richelieu ajoute des bastions reprenant les modèles de Duplessis-Mornay en avant du mur du Boile et à la base des flancs dégarnis du château. Les voici reportés sur la partie orientale du plan dressé par Poictevin en 1692 et orienté vers l'est.



Dans une tour du mur du Boile, située vers le milieu du bastion inachevé, a été aménagé un magasin à poudre, situé à l'écart des zones habitées. Cet aménagement parait remonter à la première moitié du XVIIe siècle, car, passé 1650, les fonctions militaires du château déclinent.

Sur le plan de Prieur-Duperray, vers 1750, figure les deux demi-lunes comme ruinées ; la porte des Champs est close. Le bastion Nord (qui s'est écroulé) est représenté comme vidé de sa terre, sans doute par une saine mesure de sécurité. Trois canons offerts par Richelieu sont perchés sur le bastion regardant vers la ville.

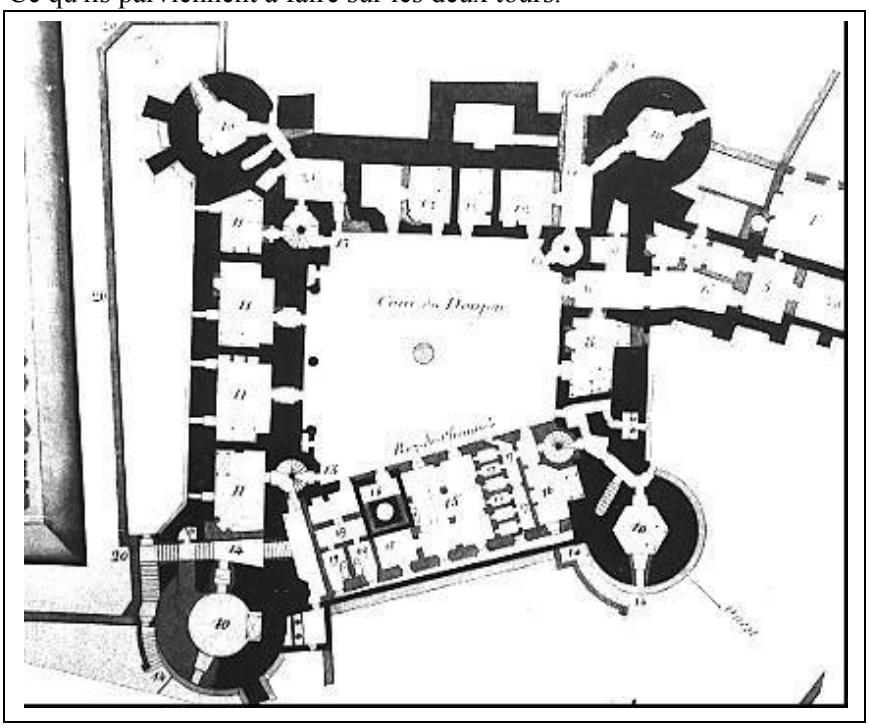




Chaque année, les ingénieurs des fortifications dressent un plan du château. Voici, à droite, celui de Pignon en 1786. Dans un rapport complémentaire, ils dressent la situation alarmante des bâtiments : la tour N.-O. s'effondre, la tour N.-E., du côté de Fenet, se fissure de façon alarmante. L'entrepreneur J.-Fr. Miet exécute quelques travaux en 1789, mais le château n'est plus en état de soutenir un siège. Quand l'armée vendéenne entre dans Saumur le 9 juin 1793, 500 hommes s'y enferment, armés de neuf canons, mais ils se rendent sans combat, le lendemain.
En 1797, la petite poudrière juchée sur le bastion S.-O. explose encore une fois, et, en 1801, l'ingénieur Aubert fait écrêter la tour N.-E., devenue trop menaçante. L'Etat, encombré par cette forteresse rarement occupée par des troupes de passage, veut la mettre en vente. L'administration municipale objecte que cette grande bâtisse n'intéresserait aucun particulier, tout au plus un démolisseur désireux de faire de l'argent avec ses abondants matériaux. Elle plaide en faveur de l'implantation d'un asile d'aliénés, qui y respireraient un air salubre... En attendant, 500 prisonniers de guerre anglais y sont entassés.

Napoléon décrète le 3 mars 1810 que le château sera transformé en prison d'Etat. Un autre décret du 10 août de la même année accorde 265 000 francs pour les travaux, somme réévaluée ensuite à 322 007 francs, à la suite de dispositions nouvelles. Le comte Réal, adjoint du ministre de la Police, supervise l'aménagement. Au préalable, il faut déménager vers Nantes des stocks de poudre entreposés dans une tour.
L'ingénieur Charles-Marie Normand ordonne des travaux considérables, conseillé par Vavin, un spécialiste des prisons, et assisté par l'entreprise d'Alexandre-Jean-Baptiste Cailleau, qui signe le devis le 15 mars 1811. Il convient de mettre à leur crédit une reconstitution soignée des deux tours dominant

la Loire. La tour N.O. est même reprise à partir de ses fondations à 15 pieds au-dessous du sol. Le 3 juillet 1813, Savary, duc de Rovigo, signe l'ordre de reconstruire la tour N.E. Deux conceptions se font jour au cours des travaux ; les décideurs parisiens veulent aménager une prison sûre en deux années seulement ; certains préfets du Maine-et-Loire, Normand et Cailleau souhaitent « conserver les formes et ordonnances primitives, ainsi que la similitude dans le genre de construction et dans l'assemblage des matériaux ». Ce qu'ils parviennent à faire sur les deux tours.

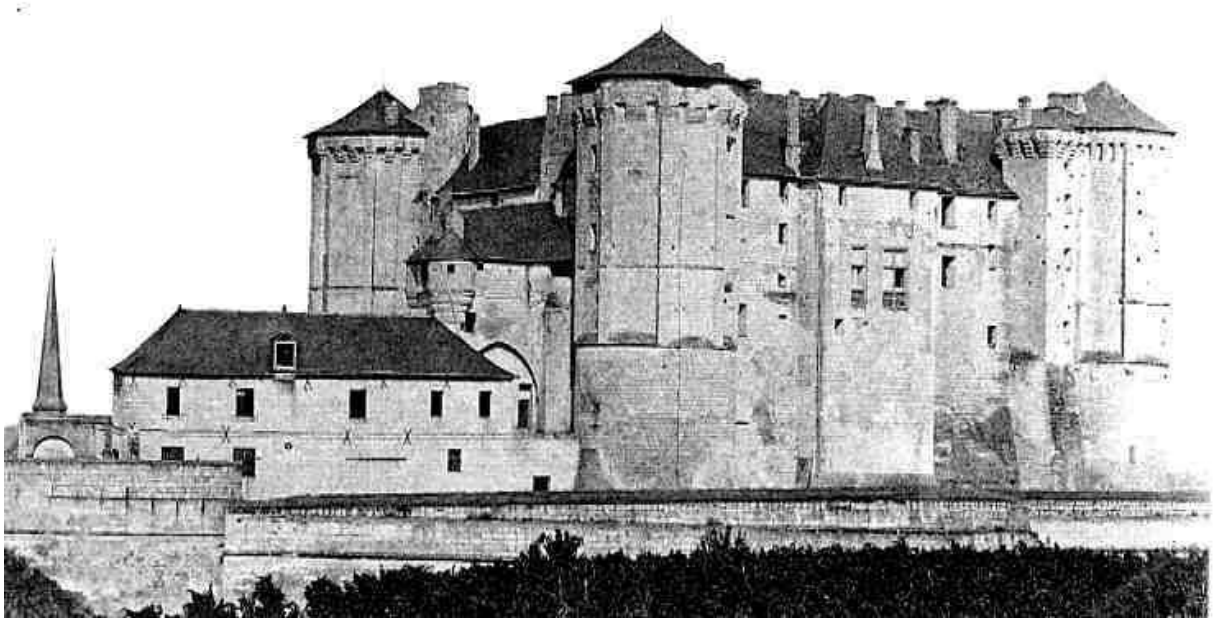


Le reste est défiguré. Un étage supplémentaire est créé dans les appartements résidentiels. Les anciennes baies sont murées et remplacées par de minuscules fenêtres. L'espace est sectionné en préaux, encadrés par des murs de 6 mètres de haut. Un nouveau bâtiment, visible sur le plan de Normand, à gauche, est entrepris à l'emplacement de l'aile occidentale ; il doit comprendre une infirmerie et une chapelle. De nouveaux escaliers de circulation sont posés. Sur le plan sont repérables ceux qui sont posés à la base des tours.

En 1889, l'armée quitte les lieux ; l'Etat revend en 1902 l'ensemble du château à la ville de Saumur pour la modique somme de 2 600 francs. C'est la suite qui est coûteuse, c'est-à-dire, les importants travaux de restauration dirigés par l'architecte en chef Lucien Magne, qui travaillait déjà en Anjou et qui avait été contacté par le docteur Peton. Jules Dussauze, architecte départemental, nommé architecte de la ville en 1902, assure le suivi local du chantier.

Le chantier s'étire de 1904 à 1912. Le maire, le docteur Peton, qui suit de près la réalisation, a obtenu que les travaux commencent par la tour est, car il redoute que la restauration ne soit pas conduite jusqu'à son terme et car il espère que les tours N. et O., bien en vue depuis la ville, seront à coup sûr refaites avec leur toit en poivrière. Il a été déçu. Les nouveaux toits n'ont été posés sur la tour ouest qu'en 1958-1959 et sur la tour nord qu'en 1970.

Les bastions, bourrés de terre meuble, constituent la partie la plus instable du château et ont constamment causé des problèmes. Sur le flanc occidental, leurs parties hautes se délitent. En 1963, l'éperon situé à l'angle Nord-Est s'écroule sur la montée du Petit-Genève et sur une maison. Nouveaux effondrements dans ce secteur de 1965 à 1990. De 1997 à 2007 des investigations archéologiques vont se succéder permettant de mieux cerner l'évolution du château.



Après avoir donné des inquiétudes depuis un an, dans la nuit du 22 avril 2001, le haut bastion nord, en avancée au-dessus de la Loire, s'effondre tout d'un bloc, à l'exception de son angle N.-O. qui, en 1931-1933, avait été renforcé par une ceinture en béton armé. Des travaux considérables de remise en état et de confortation vont se dérouler de 2001 à 2007 avec la reconstruction de l'ensemble du bastion Nord.

LE MUSEE DES BLINDES

mus e des blind s G n ral-Estienne

Né en 1977 par la volonté de son fondateur, le Colonel AUBRY, le Centre de Documentation des Engins Blindés était alors situé dans l'enceinte de l'Ecole d'Application de l'Arme Blindée Cavalerie, son organisme de tutelle. Devant l'intérêt présenté par la collection qui comptait, à l'époque plus de 200 engins, il fut décidé en 1983 de l'ouvrir au public. La gestion a été confiée à une association de loi 1901 : l'Association des Amis du Musée des Blindés.

Pendant 23 ans, sous l'impulsion volontariste de ses directeurs successifs le CDEB a enrichi sa collection à hauteur de quelque 800 objets (Chars, transports de troupe, véhicules d'artillerie, du génie, …) Dont plus de 200 sont présentés au public. Ce travail de conservation continue encore aujourd'hui en partenariat avec les industriels, la DGA, aux dons et échanges avec les pays étrangers ; les dernières acquisitions comptent un Merkava Israélien, une automitrailleuse Léonce Vieljeu « bricolée » à La Rochelle par des résistants en 1944 et même un FT17, don de l'état Afghan. Cela serait vain si, après acquisition, tous ces objets n'étaient pas réhabilités. Toute l'année, cinq ouvriers réalisent des miracles de restauration, de réparation et de décoration pour rendre à ces antiques destriers d'acier leur vigueur d'antan. Dans le même temps, l'AAMB enregistrait une augmentation du nombre de visiteurs qui atteint 45 000 visiteurs (2008). Parallèlement l'association diversifiait ses activités en ouvrant une boutique où l'on peut acquérir une multitude de produits divers : maquettes, livres, vêtements…

Loin d'être statiques, 20% des engins présentés au public peuvent se déplacer ; et c'est ainsi que, loués à des sociétés de production, on peut les admirer dans des réalisations à caractère historique (Le Grand Charles de France 2, Un long dimanche de fiançailles, La neige et le feu,…). Une trentaine d'entre eux participe de façon dynamique tous les ans, en juillet au célèbre Carrousel de Saumur.
Le musée regroupe une des collection mondiale remarquable par son exhaustivité. Sans cesse renforcé, le musée doit accueillir un Guepard, dérivé du Leopard I, équipés d'un bitube antiaériens de 35 mm et d'un radar de surveillance et d'acquisition. Ce matériel a été utilisé dans les années 80 par l'Allemagne, la Hollande et la Belgique. Aux côtés de ces engins de premier plan figurent des blindés moins connus, très souvent des véhicules légers : le Lynx canadien ; le M. 114 Américain ; le Cascavel brésilien, le DAF YP 408 néerlandais ; l'Alvis Saracen britannique et une version originale de transport de troupes de l'EBS Panhard, que seuls les Portugais ont commandé. À côté du PZ 61 Suisse, tout ce qu'il y a de plus classique, le char suédois STRV 103 S illustre l'influence d'un environnement très particulier sur la conception d'un engin de combat.

Dans la salle des chars de la 1ère guerre mondiale on découvre les ancêtres, les trois premiers chars français de la guerre 14-18. Héritiers de l'Artillerie, ils ont permis à l'Infanterie de percer les défenses adverses et ont assuré l'exploitation jusqu'à la victoire.

Cette salle contient entre autres :

- Le char St Chamond
- Le char Renault FT
- Camion Renault

Le char Schneider CA1 : Premier char d'assaut français, imaginé par le colonel Estienne, il est construit par la société Schneider. Sa mission était d'ouvrir la voie à l'infanterie en broyant les barbelés et en lui apportant l'appui de ses armes. Un éperon à l'avant et une queue à l'arrière lui facilitaient le franchissement des tranchées. Le châssis chenillé était – comme pour le Saint Chamond celui d'un tracteur américain Holt.

- Poids : 12,5 tonnes.
- Puissance : 60 CV.
- Vitesse : 8 km/h sur 80 km.
- Blindage : 11 mm.
- Armement : un canon Schneider de 75 mm et deux mitrailleuses Hotchkiss de 8 mm.
- 400 exemplaires fabriqués.

Le 18 juillet 1918 à Villers-Cotterêts dans l'Aisne, 300 chars Renault appuyés par 600 avions, mettent en déroute neuf divisions allemandes. Le 8 août, sur la Somme, six autres divisions connaissent le même sort. C"est le début de la fin pour l'armée impériale. Le 2 octobre, un représentant de l'état major déclare devant le Reichtag : " il n'y a plus de possibilité de vaincre l'ennemi par suite de l'apparition sur les champs de bataille, d'un facteur décisif: le char d'assaut".

Les chars français de 1940

La déroute rapide des armées françaises en mai et juin 1940 a jeté la suspicion sur la combativité des hommes et les qualités de leurs équipements. L'armée blindée n'a pas échappé à ses jugements lapidaires, portés sans discernement dans l'émotion de la défaite. Il faut donner à l'histoire le temps de s'écrire et s'accorder un peu de recul pour juger.

On sait aujourd'hui que le nombre de véhicules blindés et équivalents dans les deux camps, que les chars modernes allemands, plus nombreux, se relevèrent souvent inférieurs à leurs homologues français et que la cavalerie blindée française et les chars de combat peuvent s'honorer de leurs authentiques faits d'armes arrêtant l'avance allemande au prix de lourdes pertes. Malgré les efforts de certains officiers clairvoyants dont le colonel De Gaulle et les généraux Flavigny et Delestraint la France est entrée dans la guerre en 1939 sous les ordres de généraux toujours aveuglés par la victoire de 1918 et sourds aux avertissements des événements récents. À la mobilisation, le potentiel blindé français est encore principalement éparpillé en soutien des corps d'infanterie. Comme en 1917 les divisions mécanisées commencent à peine à se constituer, à la lumière de l'invasion de la Pologne par les hordes de panzers dévalant en rangs serrés et renversant tout sur leur passage. On peut voir:

- Hotchkiss H 39
- Renault AMR 33
- Renault R 39
- Renault R 35
- Panhard AMD 178
- Renault B1 bis
- Somua S 35
- Renault UE 31
- Side Gnome & Rhone
- Renault ACG1

- FCM 36
- Laffly V15T Licorne

Les allemands qui n'ont construit que 80 casemates chenillées A7V durant la 1ère Guerre mondiale, n'oublieront pas la leçon. Très vite ils contournent les clauses du traité de Versaille leur interdisant de posséder des chars et avions. En utilisant les facilités accordées par le traité germano-soviétique, ils développent leur nouveaux matériels en Russie. Et les premiers Panzer I seront expérimentés pendant la guerre d'Espagne. Le 12 mars 1938, les blindes du général Guderian envahissent l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie le 1er octobre. Onze mois plus tard, 57 divisions allemandes dont 10 blindées règlent le sort de la Pologne en quelques semaines. Nous avons vu par ailleurs ce qu'il advint de la France en mai 1940...

Le premier char allemand, le Panzer I, s'il apparait très rudimentaire, peu arme (deux mitrailleuses en tourelle) et mal blinde (13 mm), est en revanche de fabrication facile. II constitue le fer de lance des invasions de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, et on le retrouve en Belgique car il constitue l'ossature des divisions envoyées pour attirer le corps de Cavalerie Français. Il est déjà accompagné de Panzer II (canon de 20 mm) et de Panzer III (canon de 37mm), dont le blindage de 30 mm ne résiste pas aux obus perforants des Somua S35. Illusion de supériorité pour les Français, ignorant que les 1er Panzer IV disponibles (canon de è(mm, blindage de 50 mm), ont été préservés pour la percée des Ardennes. Et, là, les blindés français ne font plus le poids Le Panzerkampfwagen III (PzKpfw III), souvent abrégé en Panzer III est un char d'assaut allemand, conçu à la fin des années 1930 et utilisé intensivement pendant la première phase de la Seconde Guerre mondiale. Il fut mis au point pour engager les blindés ennemis, alors que le Panzer IV, qui lui était contemporain, avait été prévu lui pour fournir des tirs d'appui aux formations blindées. Cependant, avec l'apparition de chars alliés de mieux en mieux protégés, seul le Panzer IV fut capable d'embarquer les armes capables de les détruire, et il supplanta le Panzer III comme char principal de la Wehrmacht.

Les premiers blindés alliés présents en France, des septembre 1939, furent les chars Matilda et les chenillettes Vickers de la British Expeditionary Force, venue épauler les troupes françaises dans lIe nord. Viendront ensuite d'autres unités du Royal Tank Corps, équipées de chars légers Matilda II et Covenanter. Toutes ces troupes combattront courageusement, lors de la contre-attaque d'Abbeville notamment, en dépit des faiblesses de leurs matériels, peu blindés et armés seulement de canons de 40 mm.

L'opération suicide de Dieppe (printemps 1942), où des troupes canadiennes seront sacrifiées pour retirer des enseignements d'une tentative de débarquement de vive force, verra le premier engagement du nouveau char Chur chill, duquel sera dérivée toute une fa- mille d'engins spéciaux ou « funnies » : porteur de fascines pour combler les fosses ; " Crocodile " : équipé d'un lance-flammes et d'une remorque pour le gel incendiaire ; antimines avec un fléau de chaines martelant le sol. . .

Viendra ensuite la Valentine dont les 10 000 exemplaires concerneront divers versions, et qui équipera l'Armée Française d'Afrique, jars des combats de Tunisie. Tous ces blindes combattront efficacement contre les blindes italiens en Cyrenaique mais, le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne feront pas le poids face aux Panzer du maréchal Rommel.

Heureusement, des renforts américains massifs arrivent en Egypte et c'est sans plaisir que le « Rat du désert » découvre les nouveaux Grant et Sherman lors de la bataille d'EI Alamein, a l'automne 1942. C'est en quelque sorte le baptême du feu pour les blindes Américains. Dans l'entre-deux guerres, les Etats-Unis n'ont montre aucun intérêt pour les chars, n'en ayant aucune utilité. Leur seule expérience en ce domaine est alors celle du général Patton, au cours de la Première Guerre Mondiale. Formé a l'Ecole de Cavalerie de Saumur, il créera dans l'est de la France la première école de blindes US avec des Renault FT et participera à l'attaque de Saint-Mihiel.

Quelques engins que vous croiserez dans la salle Alliés Seconde Guerre Mondiale :

- M4 Sherman
- Jeep
- KV 1
- AM M8 Greyhound
- T34/76
- Matilda II
- Churchill Mk.V

Les soviétiques ont eu foi très tôt dans les blindés, éclairés peut être par les essais effectués chez eux par les allemands pour contourner les contraintes du traité de Versaille. Réalistes, ils croient aux vertus de la rusticité et du nombre. Ayant évalué que la durée de vie moyenne d'un moteur de char de combat était de moins de 45 minutes, ils se refusent à peaufiner leurs mécaniques comme les aglo-saxons. On fait rustique, simple, robuste et de plus, on standardise, ce raisonnement ne concernant pas que les moteurs

La simplicité des matériels facilite la production. Dès 1941, alors que la Wehrmacht approche de Moscou, les usines d'armements sont transférées au delà de l'Oural. Six mois plus tard, elles produisent déjà plus que les anciennes, entre 1000 et 1200 chars par mois. Au début du conflit, les Russes ne disposent que de chars dérivés de modèles étrangers, anglais notamment. Même leur blindé le plus réussi, le T34, est inspiré très largement d'une étude américaine, celle du Medium Tank T 3 de Walter Christie, que les Etats Unis ont refusée. Nous sommes dans les années trente : que les américains feraient-ils d'un char d'assaut ? Deux des neuf exemplaires produits sont acquis par les soviétiques qui l'industrialisent rapidement sous le sigl BT (Bystrokhodnij, tank ou char rapide). Comme le Panzer I, il sera soumis à l'épreuve du feu en Espagne.

La paix revenue, le Pacte de Varsovie s'organise et la "guerre froide" s'installe. Dans ses plans d'une éventuelle invasion de l'Europe de l'ouest, l'Union Soviétique conserve une place privilégiée aux blindés et développe des modèles correspondant aux nouvelles données du combat moderne. Elle en exporte dans tous les pays de sa zone d'influence (notamment dans les pays arabes) et les divers conflits locaux prouvent que ces matériels ont conservé les qualités de leurs prédécesseurs.

La France est à peine sortie du conflit européen qu'elle se trouve engagée dans une nouvelle guerre en Indochine Bien entendu, le seul matériel disponible est américain et encore ne couvre-t-il pas que le besoin de ce théâtre d'opérations bien particuliers. L'étendue des zones humides, les rizières particulièrement, conduit à l'acquisition de moyens amphibies US don d'immenses stocks existe depuis la fin du conflit dans le pacifique. Les principaux de ces matériels sont présents en dans les collections du musée.

Le petit M. 29 C.Crabe a joué le rôle d'un véhicule de liaison passe-partout, avec toutefois des performances modestes (40 km sur terre, 6 km heure sur eau avec 4 à 6 personnes à bord). Le véhicule de débarquement LTV 4 alligator est beaucoup plus spectaculaire. Il trouve son origine dans les crues du Mississipi lorsque les éleveurs devaient aller récupérer leur bétail isolé.grâce à la rente dont il est équipé, il peut débarquer des matériels roulants légers, Jeep ou Half-Track et leurs équipages. légèrement blindés (de six à 13 mm), il est armé de quatre mitrailleuses. Les reliefs en forme de godets de ses chenilles suffisaient pour le propulser sur l'eau à 12 km heure, la vitesse routière étant d'environ le double. Comme un matériel purement terrestre, l'armée française à utilisé:

- la célèbre Jeep l'obusier M8 ;
- le Half-Track ;
- le char léger M24 Chaffee.

Le Half Track subira sur le terrain, de nombreuses modifications de blindage (sept à 13 mm à l'origine, et d'armement. Le Chaffee, qui laisse à ses utilisateurs le souvenir d'un engin souple et efficace, a connu une aventure peu banale lors du siège de Dien-Bien-Phu. En effet faute de pouvoir renforcer par voie terrestre la garnison encerclée, des M24 furent partiellement démontés, embarqués dans des avions-cargos qui les débarquaient sur la piste du camp retranché. Là, des mécaniciens les réassemblaient et ils étaient utilisés comme casemate mobile.

Certains de ces matériels se retrouvèrent quelques années plus tard engagées dans les opérations de maintien de l'ordre en Algérie et furent bientôt renforcés par matériels français modernes tout à fait exceptionnels, l'engin blindé de reconnaissance (EBR) Panhard.

Le char Leclerc est un char d'assaut français, fabriqué par Nexter (anciennement Giat Industries) à Roanne dans la Loire. Il fut nommé ainsi en l'honneur du maréchal Leclerc. Malgré des débuts difficiles, il a fini par devenir l'un des plus modernes et efficaces chars au monde devenant actuellement l'unique char lourd de l'Arme blindée cavalerie, permettant à la France et à ses clients d'assurer la relève de l'AMX-30 vieillissant.

Le Leclerc reste assez classique dans l'agencement général, il présente cependant des innovations technologiques lui permettant de rester comparativement plus petit et très maniable par rapport à ses principaux compétiteurs.

Par sa date de conception, le char Leclerc a 10 ans d'avance sur l'ensemble de ses concurrents en service dans les pays de l'OTAN. De fait, il s'agit aujourd'hui du seul char dit de troisième génération, qui est plus un système d'arme qu'un matériel classique. Le Leclerc dispose d'autant de calculateurs électroniques qu'un hélicoptère de combat, ce qui lui permet des performances inégalées : il peut tirer en roulant, de jour comme de nuit, sur une cible elle même en mouvement et ce à la cadence d'un coup toutes les 6 secondes. C'est également le seul char directement conçu pour le champ de bataille numérisé. Avec son blindage optimisé, son agilité et sa grande manoeuvrabilité, c'est un outil de dissuasion conventionnel qui peut s'adapter à tous les types de mission, de la bataille en mouvement au maintien de la paix comme au Kosovo et au Liban. 780 chars de combat ont été livrés à ce jour. Le système Leclerc comprend le char de combat proprement dit et un engin dépanneur qui assure son support à proximité immédiate d'une zone de combat.

LES QUARTIERS DE CAVALERIE

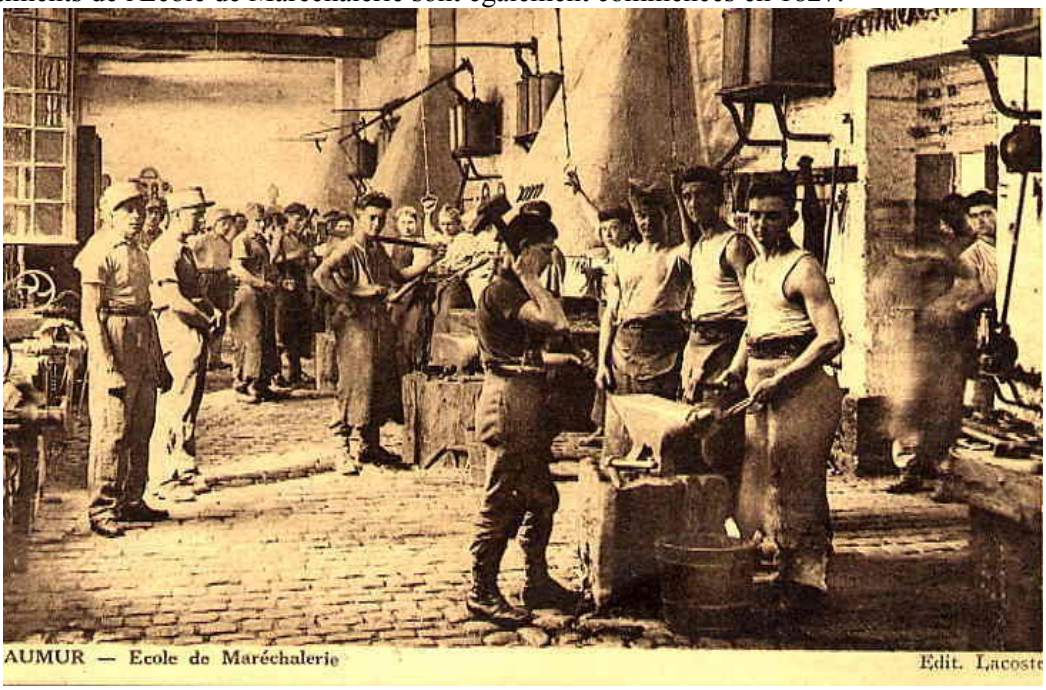
A la fin du XVI[ème] Siècle, Duplessis Mornay fonde à Saumur une université protestante. Une académie d'équitation y est alors dirigée par Monsieur de Sant Vual, qui était l'écuyer personnel du jeune Louis XIII. En 1763, le roi Louis XV confie au Duc de Choiseul la réorganisation totale de la Cavalerie Française. « La plus belle Ecole du Monde » est alors construite sur le Chardonnet pour accueillir les officiers et les sous-officiers chargés de l'instruction dans les régiments de cavalerie. Elle fonctionnera jusqu'en 1788, à la veille de la révolution.

L'Ecole de Saumur voit le jour en 1814, elle comprend un manège militaire et un manège d'académie dans lesquels on enseigne les principes d'équitation militaire. Les airs relevés y sont officiellement pratiqués. Les écuyers du manège académique se réclament immédiatement de la tradition de Versailles. Plus tard le Général L'Hotte enrichissait la tradition française et lui donnait un style qui fait son originalité. L'article 1er de l'ordonnance royale du 11 novembre 1824 résume tout : « L'école de cavalerie établie à Versailles sera transférée à Saumur le plus tôt possible ». En 1825, Charles X fonde l'Ecole Royale de Cavalerie de Saumur. Le corps des instructeurs d'équitation (ou écuyer) est alors réparti en deux manèges, l'un militaire, l'autre académique.

Dès le début du XXè siècle, ce corps est communément désigné sous le nom de Cadre Noir, il faut attendre 1986 pour que cette appellation devienne officielle. Le transfert de 1825 entraîne un courant permanent de constructions. La première vague reprend le style élégamment proportionné des bâtiments utilitaires de cette époque. Le tuffeau vient des carrières de Saint-Cyr-en-Bourg, descend le Thouet sur des chalands et est débarqué sur des cales spéciales construites à l'extrémité de l'actuelle rue des Ecuries.

Comme au XVIIIe siècle, la nouvelle Ecole aménage en priorité ses écuries, car elle doit héberger plus de 600 chevaux. Les longues écuries du manège, sont construites à partir de 1827, en commençant du côté de l'actuelle place Charles de Foucauld. Elles sont étroites, ne comportant que deux stalles dans la largeur. Leur toit est porté par de classiques fermes de bois. La monotonie de ce solide bâtiment très étiré est rompue par quatre pavillons à étage, reprenant le bon style du siècle précédent. Le premier pavillon abritait le bureau des écuyers en chef. D'importantes restaurations sont effectuées de 2003 à 2005 dans le but d'aménager le musée de la Cavalerie ouvert en janvier 2007.

Les bâtiments de l'Ecole de Maréchalerie sont également commencés en 1827.



Le manège Kellermann achevé en 1834 présente un extérieur simple, avec un faible appareil décoratif.

Son intérieur est plus sophistiqué, la carrière ne comportant aucun pilier : il est recouvert par une grandiose charpente en forme de carène de navire, composée de 22 fermes aux formes incurvées et bloquées par des ferrures.

Le magasin à fourrages Berniquet a été construit peu après, en 1844. Un capitaine du génie souhaitait lui accorder la priorité, estimant que « dans un établissement de cavalerie, la construction du magasin à fourrages doit précéder celle du manège, parce qu'avant de recevoir des coups de fouet et d'éperons, il faut que le cheval ait mangé du foin et de l'avoine ».
Une partie de ces approvisionnements étant acheminés par la Loire, les autres magasins de stockage sont situés dans cette partie N.O. du terrain.

Depuis le rétablissement de l'Ecole de Cavalerie, la ville de Saumur avait pris l'habitude d'assurer le logement du Commandant. Elle fait édifier de 1853 à 1855 cet hôtel particulier s'inspirant des résidences des notables de la cité, en particulier de l'hôtel Louvet-Mayaud. L'architecte Joly-Leterme

aménage de vastes espaces réceptifs au rez-de-chaussée, qui sont précédés par un avant-corps à colonnes.

Jusqu'en 1870, l'emprise territoriale de l'Ecole est fort réduite. Elle se compose du terrain du Chardonnet (qui appartient à la ville de Saumur, mais qui est affecté aux usages militaires, autant pour les constructions que pour les manœuvres), ainsi que de l'essentiel de l'enclos délimité par la levée d'enceinte, c'est-à-dire, la cour d'Iéna à l'arrière de l'Ecole, les prairies du Haras du côté du pont de Saint-Florent et des terrains entre l'avenue du Breil et la Loire, intercalés au milieu de jardins et de maisons privés.

L'
ar ses dimensions e
n le système mis au
Derrière sa façade

Le manège Lasalle (1875-1877) est un han
dissimulés, mais un habillage de tuffeau, un fro
mettent en harmonie avec les constructions anté

Le manège Margueritte (1907) en diffère assez peu. Le périmètre du Chardonnet étant totalement occupé, ce manège est construit encore plus à l'Ouest.

Les fenêtres sont strictement rectangulaires, mais par suite d'une taille en biseau, le linteau semble arqué.

Dans ses dépendances sont aménagées des écuries nouvelles, qui, cette fois, reprennent les dispositions en boxes des haras.

A partir de 1872, résolue à multiplier les exercices en campagne et les manœuvres, l'Ecole s'agrandit sur de nombreux et vastes terrains :

- Des jardins sont achetés le long de l'avenue du Breil et un stand de tir est implanté.
- En 1877, l'Etat acquiert l'immense terrain du Breil et l'affecte à l'Ecole, qui le transforme en champ de manœuvres et en parcours d'obstacles ; à mi-chemin, des prairies sont acquises aux Huraudières.
- En plusieurs étapes, à partir du 20 février 1875, les landes de Marson sont achetées à la commune de Rou-Marson et à des particuliers, afin d'y installer un champ de tir pour les armes légères. En complément est acquis un terrain sur les landes de Terrefort.

Pour l'entraînement à l'artillerie, les élèves allaient à Poitiers. Au début du XXe siècle, des manœuvres sont effectuées dans la forêt de Fontevraud, qui présentait encore de belles futaies. Les militaires de Saumur s'y rendent par le tramway. C'est en 1917 que l'artillerie américaine aménage un polygone de tir, qui, par agrandissements successifs, deviendra un vaste camp.

Les champs de courses ont un statut juridiquement mal défini. Inauguré en 1853, le steeple du Chemin Vert est installé sur un terrain municipal, mais il est surtout utilisé par l'Ecole. Le champ de courses de

Varrains est également municipal. L'Etat achète en plusieurs étapes les landes de Verrie au comte Baillou de La Brosse et aux communes de Rou-Marson et de Verrie. Le terrain est géré par la Société Saint-Hubert, qui siège au Café de la Paix, il sert surtout pour les courses militaires

Ainsi l'Ecole de cavalerie est au cœur d'un vaste domaine qui lui est réservé et qui décuple, très approximativement, l'étendue de ses terrains par rapport à 1825. En même temps, à l'étroit dans ses locaux hérités du XVIIIe siècle, elle doit s'agrandir en s'équipant, en première urgence, de nouvelles écuries, et aussi de manèges, de logements pour la troupe, de magasins à fourrages. Les dépendances de l'Ecole deviennent un chantier permanent. Les officiers du génie édifient de nouveaux bâtiments au rythme moyen d'un tous les quatre ans (22 constructions sur 89 ans).

Aucun plan directeur préalable de ces locaux n'a cependant été dressé ; il en résulte quelques dommages en ce qui concerne la symétrie et la perspective. Cependant, dans la lignée des premiers choix du XVIIIe siècle, une évidence s'est imposée : les bâtiments devraient être répartis tout autour du terrain du Chardonnet, qui serait laissé intact.

Toutefois, une hésitation s'est manifestée au départ ; un plan de mai 1827, conservé par les Musées d'Angers, privilégie l'axe de la route de Saint-Florent ; ainsi, l'Ecole aurait été étirée en ligne droite, l'hôtel du Commandement et un grand manège étant installés à l'ouest de la caserne en direction du pont sur le Thouet.

La densité du bâti s'est progressivement renforcée, en particulier du côté de la Loire et du quartier Saint-Nicolas, au prix de quelques décrochements. Les architectes du génie ont constamment pris en compte le style des bâtiments préexistants - ils le disent dans leurs rapports -, si bien que ce vaste ensemble architectural s'écarte assez peu des canons de la fin du XVIIIe siècle ; le tuffeau, les ouvertures en plein cintre, les bandeaux lui apportent une certaine unité autour du Chardonnet. Dans cette robuste architecture utilitaire, la décoration est sobre. Un projet de fronton décoratif de 1864, inspiré par les armées napoléoniennes et destiné vraisemblablement au manège des Ecuyers, n'a pas été réalisé.

Derrière l'harmonie des façades se produit une mutation peu visible de l'extérieur. Dans la première moitié du siècle, les charpentes sont en bois et d'une portée limitée, ce qui pose un problème technique pour la couverture du manège Kellermann.

A partir de la reconstruction du manège des Ecuyers en 1863, les charpentes deviennent métalliques et atteignent facilement de plus grandes portées. Cette photo de la collection Perrusson présente un grand intérêt : elle montre l'achèvement du manège Lasalle. Des ouvriers, perchés comme des trapézistes, achèvent la construction de l'armature métallique. Une entreprise de maçonnerie construit les murs et la tribune, à droite.

Dans les premières années du XXe siècle, les constructions nouvelles élevées dans la zone occidentale présentant une physionomie plus banale et indépendante de celle de l'enclos du Chardonnet : en 1907, le manège Margueritte et les écuries du Paddock - en 1910, la nouvelle infirmerie-hôpital.

Insistons pour finir sur une dernière originalité de cet ensemble de bâtiments. La plupart des casernes et des écoles militaires sont des lieux clos, entourés de hauts murs, hérissés de barbelés et encerclés par des pancartes interdisant tout accès. Par suite de sa dispersion autour du Chardonnet, l'Ecole est demeurée jusqu'ici un espace ouvert, laissant le libre passage aux éléments extérieurs. Dès le XVIIIe siècle, il est spécifié que le Chemin Charnier restera libre pour la circulation ; cette disposition est renouvelée au sujet de l'actuelle avenue du Maréchal-Foch. A cette époque, les prairies du Haras constituent une promenade publique, les bourgeois de la ville viennent sur le Chardonnet jauger les évolutions des cavaliers et il est bien précisé que l'escalier de la tribune ouest du manège des Ecuyers a été aménagé pour leur permettre d'assister aux reprises.

Dans la construction récente (1978-1995) de nouveaux bâtiments d'instruction, l'Ecole continue de recourir à une architecture métallique affichée et poursuit sa progression vers l'Ouest, l'ensemble du Chardonnet atteignant désormais cinq hectares.

DOCUMENTATION DE CE DOSSIER CONSTITUEE GRACE A :

BABONEAUX (Yves), chroniques ligénriennes, Norois, 1967, volume 54.
Base Mérimé (ministère de la Culture)
BLANCHARD, GAY, le puits du fort du Coudray, Bull. Soc. Amis Vx Chinon, 1981
BOUCHER A, RICHARD JC, Les caves du collège, Bull. Soc. Amis Vx Chinon, 1954
BOUCHER A, RICHARD JC, Les caves de la Brèche, Bull. Soc. Amis Vx Chinon, 1956
CONRAUX (Aurélien), Ville et État à Saumur : l'extension de l'école de cavalerie au XIXe siècle, Livraison d'histoire de l'architecture, n° 6 - 2003
DUFAY (Bruno) Premier bilan des fouilles de la forteresse de Chinon, 2003-2009 in Revue archéologique du Centre de la France 48 (2009)
DUFAY (Bruno), LEFÈBVRE (Basten), RIOU (Samuel), L'avant-corps de la tour philippienne du château de Chinon (Indre-et-Loire) un exemple d'adaptation d'un standard architectural in revue archéologique du centre de la France 44 (2005)

DUFAY (Bruno), ARNAUD (Chantal), LEFEBVRE (Bastien), MARLET (Olivier), les fouilles du fort Saint Georges à Chinon, premiers résultats, revue archéologique du centre de la France, 42 (2004)
GALINIE (Henri), ZADORA-RIO (Elisabeth) - fouilles au château de Rigny Ussé, Revue archéologique du Centre de la France 31 (1992)
GARCIA (Michel), les prisonniers de Rocroy à Chinon, Bull. Soc. Amis Vx Chinon, Bull. Soc. Amis Vx Chinon, N° 10, 1986
LECOMPTE JOSEPH (Geneviève), le bourg de Saint Mexme de Chinon fortifié, Bull.Soc. Amis Vx Chinon, 2005
MAROT (Emmanuel) La pile gallo-romaine de Cinq-Marsla-Pile (Indre-et-Loire) : réexamen du dossier à la lumière des récentes découvertes, revue archéologique du centre de la France, tome 48 (2008)
MAUNY (Raymond), Cordier (Gérard), les souterrains de Touraine Bull. Soc. Amis Vx Chinon, VII, 1, 1967
MESQUI (Jean), Les organes de défense, Paris Picard, 1991, 452 p et index
MESQUI (Jean), de la défense à la résidence, Paris, Picard, 1993, 382 p.
Ministère de la culture

Sites internet :

http://www.francebalade.com/valvienne/chinon.htm et
http://www.francebalade.com/valindre/usse.htm
http://www.mesqui.net
http://www.persee.fr
http://saumur-jadis.pagesperso-orange.fr/index.html
Wikipedia (divers articles)